PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAR 12 1947

ᴱ ANNÉE JANVIER 1947 N° 1

a-1-1

# REVUE DE PARIS

André SIEGFRIED : Le Développement économique de l'Amérique latine

Marc CHADOURNE : La Clé perdue — II

Paul GAUGUIN : Lettres de Tahiti

Julien BENDA : Dialectique matérialiste

Miguel ZAMACOÏS : Du Chat Noir au Gaulois

Janet LEWIS : La Femme de Martin Guerre

Edmond GISCARD d'ESTAING : Autour du Plan

Claude ROY : Lire Marivaux

Denise BOURDET : Images de Paris

Gérard BAUER : Le Théâtre

Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 60 FRS

# SOMMAIRE


| | | Pages |
|---|---|---|
| André SIEGFRIED | Le Développement économique de l'Amérique latine. | 3 |
| Marc CHADOURNE | La Clé perdue — II | 14 |
| Paul GAUGUIN | Lettres de Tahiti | 49 |
| Julien BENDA | Dialectique matérialiste | 61 |
| Miguel ZAMACOÏS | Du Chat Noir au Gaulois | 68 |
| Janet LEWIS | La Femme de Martin Guerre | 83 |
| Ed. GISCARD d'ESTAING | Autour du Plan. | 136 |
| Claude ROY | Lire Marivaux | 142 |
| Denise BOURDET | Images de Paris | 149 |
| Gérard BAUER | Le Théâtre | 156 |
| Pierre AUDIAT | Les Livres d'Histoire | 164 |
| | Chronique bibliographique | |


* *


DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT



LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

**ÉCRIVAINS AMÉRICAINS**

par **André MAUROIS**

**de l'Académie Française**

MUSÉE DE MONTMARTRE
par Roland Dorgelès

JOHANN MENDEL
par Jean Rostand

A.-S. CRONIN
par Raymond Las Vergnas

TROIS CONTES
par John Collier



**TARIF DES ABONNEMENTS**

**Un an, 600 francs**
**Six mois, 300 francs**

**Étranger. Demi tarif postal : Un an, 660 francs; six mois, 330 francs**
**Plein tarif postal : Un an, 720 francs; six mois, 360 francs**

**Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)**
**Compte chèques postaux 360-50 Paris.**

**LA REVUE DE PARIS :** Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires.



*Copyright by* Revue de Paris *1947*

# LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE L'AMÉRIQUE LATINE

On disait autrefois : *les Amériques*, et il y a en effet deux Amériques, celle du Nord et celle du Sud, l'anglo-saxonne et la latine. L'Amérique latine ou ibérique (comme on a quelquefois proposé de l'appeler) a sa propre unité, elle possède sa personnalité, ses problèmes, qui lui sont propres également, ceci sans oublier que ce sont aussi des problèmes américains au sens continental du terme. Quand on parle d'Amérique, deux observations initiales s'imposent : il est nécessaire, pour l'équilibre des jugements, d'envisager toujours l'un et l'autre versant océanique, le Pacifique n'étant pas moins important, à cet égard, que l'Atlantique. Il faut, d'autre part, ne jamais oublier que l'Amérique du Sud c'est encore l'Amérique : monsieur de la Palisse nous l'eût rappelé et eût raison de le faire.

L'Amérique latine est d'un intérêt tout particulier pour nous. Ce n'est pas seulement ses richesses naturelles, les immenses possibilités de son destin qui retiennent notre attention, c'est encore et surtout peut-être sa latinité, circonstance essentielle qui donne à nos relations avec elle un caractère tout spécial.

## I

Cette référence à la sagesse de M. de la Palisse nous rappelle tout d'abord une notion qu'il convient de ne jamais perdre de vue, l'unité profonde du continent américain. Entre le Nord et le Sud une singulière correspondance des régions se manifeste : les Andes ressemblent aux Rocheuses, la Pampa aux Prairies de l'Ouest canadien ; il y a une parenté sensible entre le Brésil, les Antilles et les états du bas Mississipi. L'importance de ce point de vue continental s'impose dans la discussion de tout problème américain. Cette ressemblance géographique se retrouve, en effet, dans certains traits de la

vie économique, sociale et politique : que ce soit dans l'Amérique Nord ou dans l'Amérique du Sud, ce sont les mêmes problèmes ethniques qui se posent, ce sont des conditions analogues qui se manifestent, soit dans la mise en valeur, soit dans l'exercice du gouvernement. L'atmosphère exprime alors un singulier contraste avec l'Europe : une sorte d'unité continentale s'affirme, s'exprimant notamment dans cet optimisme propre aux gens du nouveau monde qui, plus que tout autre trait, caractérise leur psychologie.

Mais c'est ici qu'il faut distinguer ce qui unit et ce qui sépare les deux Amériques : la géographie les unit, par les ressemblances naturelles qu'elle implique ; l'histoire les sépare du fait de la diversité de leurs origines : Anglo-Saxons et protestants d'une part, Latins et catholiques de l'autre. De ces deux facteurs, lequel l'emportera, nulle question plus décisive pour l'avenir du nouveau continent : si c'est la géographie, le Nord et le Sud tendront à se ressembler de plus en plus et une forme quelconque de panaméricanisme s'établira ; si c'est l'histoire, les relations de chaque section avec la partie de l'Europe lui correspondant se perpétueront : on se trouve ainsi en présence de deux axes, l'un nord-sud, l'autre est-ouest, prêtant à la comparaison d'une sorte de rose des vents. La lutte d'influence entre ces deux axes se retrouve, sensible et impérieuse, dans chaque pays américain, qu'il s'agisse de l'Argentine ou du Canada, et la destinée finale du continent en dépend. Ces considérations doivent être notamment conservées dans l'esprit quand on envisage l'Amérique latine, sujet de cette étude.

## II

Le continent américain est si différent du nôtre que, pour le juger sainement, il faut oublier nos points de vue européens. L'impression dominante, c'est que les relations de l'homme avec la Nature (mettons une majuscule) y sont tout autres que dans nos pays de structure modeste, de climat tempéré, exploités et civilisés depuis des siècles. Quand le philosophe grec Protagoras disait que « l'homme est la mesure des choses », il exprimait une vérité méditerranéenne, européenne aussi, mais cette vérité devient une erreur manifeste dans cette Amérique du Sud où l'homme perd tout sens de proportions avec un continent trop grand pour lui. Cette nature, qui n'est pas conçue à notre échelle, écrase l'homme de sa puissance, elle est, à proprement parler, inhumaine. On l'admire, mais le sentiment instinctif est de la craindre et l'on n'a pas avec elle d'affinités. On se sent écrasé par une exubérance de vie qui menace l'être humain dans sa santé et souvent même dans son existence. Cette sensation s'exagère encore quand on rencontre la forêt. La forêt, chez nous, c'est devenu un être faible, qu'il faut protéger, car elle disparaîtrait sûrement si elle n'était l'objet d'une attention de tous les instants, confiée à un corps de fonctionnaires spécialisés. La mise en valeur du sol, c'est-à-dire en somme la civilisation, s'est faite à ses dépens. Ici, au contraire, elle n'est qu'à peine conquise : au moindre relâchement on verrait la végétation reprendre le terrain qu'on a gagné sur elle. Ces observations étaient utiles à faire, parce qu'elles éclairent les conditions de la vie économique sud-américaine, en soulignant la nécessité de raisonner autrement que dans nos vieux pays.

L'Américain, dans ces conditions, éprouve la conscience, justifiée, que ses richesses sont inépuisables, mais en même temps une conscience obscure lui

dit aussi que leur exploitation est difficile, parfois impossible. En Europe il est généralement possible, ou du moins l'était-il, de mesurer l'effort à fournir par rapport au but poursuivi. Dans le continent sud-américain, cette proportion échappe souvent. Ou bien la production est trop facile : on moissonne presque sans avoir semé, et puis, si la terre s'épuise, on va plus loin ; le péril, c'est alors la facilité, génératrice d'une spéculation à la hausse considérée comme normale. Ou bien, au contraire, c'est trop difficile : on se trouve en face d'une masse de nature impénétrable, exigeant d'immenses capitaux, une persévérance que rien ne lasse. Ce qui manque dans ces conditions, c'est justement le sens de cette proportion entre l'effort et le résultat, générateur de discipline et de solide moralité économique. Il y a quelque chose d'erratique dans l'atmosphère de ce continent.

L'Amérique du Sud est, d'autre part, le continent des distances énormes. Les mesures y sont autres que chez nous. Le maréchal Franchet d'Espérey, visitant les Andes, disait qu'on y avait passé sans transition de la mule à l'avion. Beaucoup d'endroits, en effet, ne peuvent être atteints ni par la route ni par le chemin de fer ; si le fleuve est inutilisable, on est réduit soit à la mule, soit à l'avion, qui, effectivement depuis une génération a transformé révolutionnairement le problème des transports. Il y a vingt ans encore, certains pays, le Pérou, la Colombie, par exemple, ne communiquaient avec leurs provinces éloignées que dans des conditions invraisemblables de lenteur : il fallait parfois des semaines pour parvenir de la capitale à tel poste éloigné. Aujourd'hui le trajet se fait en quelques heures. De Barranquilla, sur la côte ferme, à Bogota, capitale de la Colombie, à 2.800 mètres de hauteur sur le haut plateau, il fallait encore, il y a quinze ou vingt ans, plus de deux semaines, en bateau sur la Magdalena, puis par un chemin de fer montagnard. L'itinéraire se fait maintenant par l'air en trois heures et demie. On devine les immenses conséquences qu'entraîne cet extraordinaire progrès technique. Il n'est plus de villes, d'exploitations, de postes isolés, qui ne puissent être atteints en quelques heures. La radio, maintenant installée partout, assure également des contacts hier encore impossibles. Les possibilités, de ce fait, sont immenses, mais le contact, entre des humanités trop diverses et qui ne sont même pas au fond contemporaines, risque éventuellement d'être éruptif.

L'exploitation d'une région ou d'un continent dépend, non seulement de ses ressources naturelles, mais du personnel humain qui les met en œuvre. Ici, le fond initial est indien, pré-colombien, avec une colonisation blanche, anciennement hispano-portugaise, plus récemment hispano-portugaise et italienne, avec un apport noir issu de l'introduction des esclaves africains. Ces différents éléments tiennent chacun leur place dans la psychologie continentale et contribuent, en conséquence, à caractériser l'esprit de la production sud-américaine.

L'Indien est un terrien, un artisan, un artiste, prolongeant jusqu'aujourd'hui d'authentiques traditions néolithiques, mais il est réfractaire à l'assimilation occidentale et du reste sans ambition aucune, anti-économique, économiquement inutilisable. On peut l'employer comme main-d'œuvre, il n'est jamais un dirigeant. Le noir est intelligent, artiste, émotif, paresseux. Il n'est nullement inutilisable dans la vie économique, fournissant éventuellement une main-d'œuvre après tout suffisante, mais il est encombrant, susceptible d'être entraîné dans les agitations sociales. S'il fournit à l'occasion des indi-

vidualités évoluées, il n'est presque jamais, comme race, un élément dynamique et constructeur. Quant au blanc, qu'il provienne de l'ancienne ou de la nouvelle immigration, il est d'ordinaire intelligent, et même très intelligent, souvent cultivé dans les élites, presque toujours rapide dans sa compréhension et dans son éducation technique. On retrouve chez lui la supériorité individuelle des Latins, qui, malheureusement ne comporte pas nécessairement l'efficacité collective. Le grand défaut des Américains du Sud, en dépit de ces qualités personnelles remarquables, est leur défaut de persévérance. Il n'ont pas non plus, et c'est par là qu'ils se distinguent principalement des Anglo-Saxons, le sens du civisme et de la règle dans les rapports sociaux. Il faut, en Amérique du Sud, savoir se tirer d'affaire par ses propres moyens ; le débrouillard réussit et l'on admet tacitement qu'il doit en être ainsi, sans qu'on sache exactement si le jugement est synonyme d'éloge ou de blâme. Chaque pays a une expression particulière pour désigner ce malin qui ne se laisse pas faire : en Argentine on dit qu'il est *vivo*, au Chili *listo*, au Brésil *sperto*... La conclusion, c'est que dans le domaine économique les qualités individuelles seront réelles, éventuellement remarquables. Ce qui manque c'est le sens de la régularité, de la persévérance, de la grande organisation. De ce point de vue, des concours étrangers ont toujours été et demeurent sans doute nécessaires.

Etant donné cette nature immensément riche mais impénétrable, le producteur sud-américain est à la fois tenté par l'optimisme et découragé par la difficulté. Il est généralement facile de gratter la terre et d'en tirer des moissons. Mais quand on se trouve en présence de la forêt ou de la montagne, de grands moyens sont nécessaires. Il faut faire appel à des capitaux importants, et, quand on les a réunis, les mettre en œuvre par une forte organisation. On aboutit naturellement ainsi soit à la grande propriété, éventuellement aux *latifundia*, soit à la grande entreprise capitaliste de gestion éventuellement étrangère. De ce fait, des problèmes sociaux ou politiques se posent tôt ou tard. Les *Latifundia*, de tout temps, ont été générateurs de révolutions ; et de nos jours, la grande entreprise capitaliste, quand elle n'a pas réussi à s'emparer de l'Etat, risque de se voir contrôlée ou même absorbée par lui.

Cette atmosphère de possibilités illimitées, avec des marges de profits encore énormes, est celle des pays jeunes. On est tenté de transposer le mot de La Bruyère : « jeunesse du prince, source des belles fortunes ». Le rythme économique n'est donc pas celui de la maturité. Au début de chaque production, tout paraît facile, susceptible de forts rendements ; puis, très vite, il faut renouveler, soit la terre, qui est usée et alors on va un peu plus loin), soit le produit lui-même, dont le débouché risque de manquer. L'histoire économique de certains pays sud-américains est celle d'une succession d'articles leaders : au Chili, le nitrate, le cuivre ; au Brésil, le sucre, l'or, le caoutchouc, le café, le coton... C'est une suite de fusées de prospérité avec des phases alternées de booms et de crises. Mais, il semble qu'on ne se souvienne que des booms, car l'optimisme congénital du nouveau monde revient toujours. Il se forme ainsi une psychologie propre à ces pays, où l'on se sent soulevé par une perpétuelle marée montante : l'avenir travaille pour vous : pourquoi épargner ? l'emprunt, au contraire, apparaît comme un procédé naturel, auquel personne ne s'étonne qu'on recoure. De la sorte, il ne se forme pas de capitaux, du moins faut-il des circonstances tout à fait

exceptionnelles pour qu'il s'en forme. On fera observer que la hausse ne peut être ni éternelle, ni continue. Si la baisse vient, et la chose arrive, même là, tout s'écroule... Mais ensuite, quand le beau temps revient, la confiance, l'enthousiasme renaissent, plus jeunes, plus frais encore qu'auparavant.

Un inventaire des ressources naturelles sud-américaines donnerait une idée magnifique des possibilités de ce continent. Nous ne pouvons le faire sous la forme d'une énumération, qui serait cependant bien parlante. Qu'il nous suffise de rappeler que l'énergie hydraulique est abondante, le pétrole également, mais qu'il n'y a que peu de charbon. Le minerai de fer existe en quantités énormes et il y a des métaux non ferreux. D'autre part les richesses agricoles sont infiniment variées, soit dans les climats tempérés comme en Argentine, soit dans les climats tropicaux comme au Brésil.

Ces conditions déterminent ce que peut être la mise en valeur d'un pareil continent : la surface est grande, les ressources naturelles sans limites, mais il y a peu de charbon, et, étant donné les distances, ce charbon est souvent trop éloigné de l'endroit où il pourrait être utilisé pour que sa présence soit véritablement efficace. La main-d'œuvre, d'autre part, sans être chère, quoique la législation sociale en augmente souvent le prix, est médiocre et, somme toute, d'un faible rendement. Traditionnellement, logiquement, l'Amérique du Sud n'est donc pas industrielle. Ses produits sont exportés sous la forme brute, dès l'instant qu'elle ne consomme pas elle-même ses productions alimentaires faute de population, et qu'elle ne transforme pas elle-même industriellement ses matières premières, faute de charbon, et surtout de passé et de soubassement industriel. On est ici en présence d'un continent jeune faisant contraste avec les continents plus évolués.

Telle est, du moins, la tradition qui avait prévalu jusqu'à une période toute récente. Les circonstances exceptionnelles des quinze ou vingt dernières années ont provoqué une évolution différente, s'exprimant essentiellement dans une subite et rapide industrialisation. L'équilibre économique général en a été transformé.

## III

Sous sa forme traditionnelle, quatre traits essentiels caractérisent le commerce extérieur des pays sud-américains : les balances commerciales sont en général favorables et même très favorables ; les exportations, portant essentiellement sur des produits dits « primaires », sont plus lourdes que les importations ; les produits bruts constituent la quasi-totalité des exportations ; les manufacturés, les deux tiers ou les trois quarts des importations. C'est là le commerce d'une économie jeune, importatrice de produits manufacturés, exportatrice de produits bruts, importatrice encore de ces capitaux qu'elle ne sait pas former et par conséquent, dans son ensemble, débitrice. La balance des comptes reflète impérieusement l'action respective de ces différents postes. Faute d'exportations invisibles, et étant donné qu'il faut rétribuer les capitaux importés, la dette extérieure et les importations de produits manufacturés ne peuvent être réglées que par des exportations de produits. D'où ces balances commerciales favorables qui sont, en Amérique du Sud, une évidente nécessité. Il ne suffirait pas qu'il y eût simplement équivalence entre les ventes et les achats au dehors, car alors la dette extérieure, dans la mesure ou on entreprend de la payer, demeurerait en suspens, et si la balance devient déficitaire c'est aussitôt la crise, le mora-

toire (terme atténué qui ne cache qu'à demi des mesures de carence beaucoup plus graves) et en même temps le blocage de tout le système.

L'histoire économique du XIXe et les débuts du XXe siècle nous ont donné bien souvent l'occasion d'observer le jeu de cette balance des comptes, dont la loi paraissait parfaitement établie et régulière, mais la crise de 1929 et surtout la seconde guerre mondiale ont ouvert un cycle nouveau, dans lequel nous sommes actuellement engagés et dont il est difficile de dire s'il doit être considéré comme exceptionnel, ou s'il doit devenir dans une certaine mesure normal. Pendant la crise, il était devenu très rapidement difficile d'importer des produits, parce que le déclin des exportations rendait difficile également d'en régler le prix. Comme les besoins d'articles manufacturés subsistaient, il y avait incitation à l'industrialisation, et cela d'autant plus que la persécution fiscale et la persécution raciale en Europe attiraient dans le nouveau monde, en même temps qu'un afflux de capitaux cherchant un refuge, un afflux de réfugiés cherchant la sécurité sous un ciel différent de celui du vieux continent. C'est ainsi qu'on avait vu, dès les années de la décade 1930-1940, d'assez nombreuses industries naître dans les pays sud-américains. La guerre ne pouvait qu'accentuer ce mouvement. Fournisseur de produits bruts, le continent américain voyait, en effet, ses exportations s'accroître dans des proportions formidables, cependant que les importations se tarissaient, soit faute de moyens de transports, soit encore parce que les fournisseurs habituels d'articles manufacturés, devenus belligérants, n'avaient plus rien à livrer, ou du moins conservaient pour eux-mêmes et les besoins de la lutte tout ce qu'ils fabriquaient. L'Amérique du Sud, cependant, s'enrichissait, ses besoins ne diminuaient pas, bien au contraire, et il y avait là, une fois encore, et bien davantage que pendant la crise, incitation à l'industrialisation. Pour la première fois sans doute dans l'histoire économique de cette section du Continent, les capitaux locaux en quête d'emplois industriels étaient nombreux. Le succès de toute industrie nouvelle s'affirmait d'autant plus probable et même certain que la concurrence étrangère n'était plus en mesure de se manifester, la distance, l'absence de moyens de transport servant de protection et même de prohibition douanière beaucoup plus efficacement que n'importe quel tarif. La situation était même, exceptionnellement, si favorable que des possibilités d'exportations industrielles se manifestaient, non seulement entre pays sud-américains, mais à destination même d'autres continents. Quand la demande est intense et quand le vendeur est roi, comme c'est le cas dans les guerres, le prix de revient n'est plus qu'une préoccupation secondaire. Il est vrai que plusieurs de ces facteurs de succès cesseraient d'exister si les conditions d'une concurrence internationale réapparaissaient. Il ne faut pas oublier que l'outillage industriel, dans les pays sud-américains, doit être largement importé, ce qui constitue un sérieux handicap. Il ne faut pas oublier non plus que l'absence de charbon demeure un fait dont on ne peut se dispenser de tenir compte. Enfin, l'exiguïté des marchés nationaux est un obstacle qui n'est pas grave dans les périodes de prospérité exceptionnelle, mais qui se ferait sentir rapidement dès qu'on serait revenu à des conditions plus normales. Sans doute l'industrie locale peut-elle se défendre contre la concurrence étrangère par une politique protectionniste si ses prix de revient l'exigent, mais cela signifie qu'alors elle ne peut pas exporter. Elle est donc limitée au plafond d'une consommation intérieure, vite atteinte dans les

pays où la population est peu nombreuse et où, par-dessus le marché, une partie, souvent importante de cette population ne jouit que d'un niveau de vie inférieur. Ce sont là des limitations impérieuses qui ne peuvent manquer de s'imposer tôt ou tard.

On peut conclure de ce qui précède que seules un certain nombre d'industries sont susceptibles de réussir dans l'atmosphère sud-américaine. Ce sont celles qui trouvent leur matière première sur place, dans des conditions de transport et de prix suffisamment favorables, et qui disposent, d'autre part, d'un débouché intérieur suffisamment étendu pour absorber une production conçue sur une large échelle. Ces industries réussiront d'autant mieux que le produit sera de faible valeur par rapport à son poids ou à son volume, ce qui place évidemment le concurrent étranger en position désavantageuse en raison même de la distance que devra parcourir l'article importé. Citons comme types de ces industries, l'alimentation (viande et dérivés, vins, farines, lait, peaux...), le textile (laines, cotons, etc...), les produits chimiques, notamment s'ils sont dérivés de matières premières locales, les articles pharmaceutiques, les parfums... Les industries désavantagées et dont la naissance apparaît donc comme artificielle sont celles qui ne répondent, pas à ces conditions, du fait soit de l'bsence ou de l'insuffisance de la matière première, soit de l'impossibilité de procéder à une production de masse en concurrence avec des pays mieux équipés à cet égard. On notera de même que les industries dites de qualité ne peuvent encore se développer dans des proportions importantes du fait d'un certain manque de maturité dans l'évolution économique et technique. Les productions industrielles difficiles, savantes, ultra-spécialisées, nécessitant le soubassement d'une longue tradition scientifique et technique ne sont pas à leur place dans pareil milieu, tout proche encore de la phase coloniale. Citons, comme types d'industries ne pouvant réussir qu'exceptionnellement, la métallurgie lourde (sauf quelques réserves), la mécanique, la verrerie, la porcelaine de luxe, etc...

On devine pourquoi il est si important en l'espèce de distinguer l'exceptionnel du permanent. Pendant la guerre, en raison de l'absence de toute concurrence, les prix sont à peine discutés et il n'y a même pas lieu de se préoccuper du coût de production : les besoins accumulés par plusieurs années de séparation, correspondant à un blocus de fait, se sont accumulés dans de telles proportions qu'on vend sans peine n'importe quoi à n'importe quel prix. On peut même exporter sur des marchés auxquels on n'eût jamais pensé et qui, vraisemblablement, ne se présenteront plus dans l'avenir en importateurs d'articles sud-américains. Sans doute, des pays comme l'Argentine ou le Brésil continueront-ils d'exporter dans les pays voisins qui constituent pour eux une zone naturelle d'expansion manufacturière. Mais peut-on s'attendre à ce que l'Afrique du Sud continue, du moins dans une proportion de quelque importance, à acheter des articles argentins et brésiliens, comme elle l'a fait pendant les années où les fournitures britanniques lui étaient refusées ? La prospérité de la guerre ne peut donc, en aucune façon, se maintenir à l'étage exceptionnellement élevé où elle était parvenue, et où elle se survit encore pendant la période de transition d'une reconstitution mondiale. Ceci dit, après une élimination des entreprises les moins sainement constituées, l'essentiel de ce développement industriel subsistera, et c'est normal dès l'instant que la fabrication, sans être habituellement de type vraiment supérieur, est cependant d'une très bonne qualité

moyenne. On peut dire notamment que l'industrie textile sud-américaine a atteint une sorte de maturité et que sa place est désormais marquée dans la structure mondiale.

On peut se demander quel est, dès lors, l'avenir des échanges extérieurs du continent sud-américain ? Une partie de la production dite primaire, c'est-à-dire des matières premières, sera manufacturée sur place. Il y aura donc relativement moins d'exportations brutes. Cependant l'outillage de la transformation industrielle est insuffisant pour que toute cette production primaire puise être manufacturée ; il subsistera donc une très forte marge d'exportation brute, et dans une mesure telle que le caractère essentiel du commerce intercontinental sud-américain ne paraît pas devoir être profondément changé. On importera d'autre part certains produits industriels en moindre quantité qu'autrefois, ceux-là justement qui seront désormais manufacturés sur place. Mais on continuera d'importer, et peut-être en quantités accrues, des qualités supérieures de ces mêmes productions, et, d'autre part, l'industrie réclamera une importation massive d'outillage et de pièces détachées pour l'entretien des machines. Beaucoup de fabrications sud-américaines correspondent simplement à l'assemblage de pièces importées ou à l'achèvement de demi-produits déjà travaillés dans les vieux pays par des mains expertes et selon des méthodes éprouvées. Il y aura là aussi une importation dont la nécessité continuera de se faire sentir. Je crois qu'en somme on achètera au dehors, sinon proportionnellement du moins absolument, plus d'articles manufacturés que par le passé, et ce sera normal, car un client achète d'autant plus qu'il s'enrichit davantage. La sagesse de la vieille école libérale anglaise avait depuis bien longtemps discerné cette vérité.

La balance des comptes des pays de l'Amérique latine semble donc devoir conserver dans l'ensemble ses caractéristiques antérieures, non toutefois sans de notables modifications. L'équilibre dépendra toujours, comme dans le passé, d'un excédent d'exportations, mais la dette extérieure pèsera moins, car les règlements plus ou moins unilatéraux et des rachats massifs effectués à la faveur de la prospérité permettent de diminuer les sommes précédemment affectées à des règlements extérieurs. Ajoutons que certains postes qui s'inscrivaient naguère encore au débit tendent à passer dans l'autre colonne, ou du moins à s'alléger. Citons, par exemple, les assurances, dès l'instant que celles-ci sont prises en charge, dans certains cas, par le pays importateur lui-même, et citons aussi les frets depuis que plusieurs pays sud-américains se sont constitué des flottes de commerce. Pourtant, comme nous le disions, l'aspect général ne sera pas fondamentalement changé. Le jeu cependant sera rendu plus aisé, notamment en cas de crise, et il faut s'attendre, en effet, à une crise, sous une forme ou sous une autre, lorsque la concurrence étrangère reparaîtra et que les pays belligérants reprendront leur place normale dans les échanges mondiaux.

## III

Nous plaçant maintenant au point de vue plus étroit de la France, demandons-nous dans quelle mesure le marché sud-américain nous reste ouvert ? La question ne peut pas être traitée exclusivement sur le terrain commercial, car, étant donné l'atmosphère particulière des pays latins la sympathie

se mêle indissolublement à l'intérêt dans la discussion de ce problème. Nous sommes, ne l'oublions pas, chez les Latins, c'est-à-dire dans une société où le rôle du contact personnel est immense. La sympathie, dans ces conditions, devient un facteur dont il n'est pas excessif de dire qu'il est presque primordial. Un Américain du nord, parlant de la clientèle sud-américaine, me disait avec une sorte d'étonnement : « Dans ces pays, quand on veut se faire un client de quelqu'un, il faut d'abord s'en être fait un ami. » Ajoutons que, dans ce milieu qui rappelle à tant d'égards la Méditerranée, le domaine de la fantaisie et celui de l'initiative individuelle, éventuellement développée jusqu'à l'absence totale de règles, envahissent une proportion considérable du terrain à mettre commercialement en valeur. La personnalité, l'ingéniosité, la subtilité dans le choix des moyens, bref le débrouillage prennent une importance qu'ils n'ont pas ailleurs. Je ne puis recommander à celui qui fait des affaires en Amérique du Sud d'être *vivo*, mais je ne puis non plus lui conseiller le contraire. La conclusion c'est qu'un Français avec ses qualités, et même à l'occasion quelques-uns de ses défauts, ne se trouvera pas déplacé dans le milieu où il retrouvera tant de traits de cette réalité qu'est la civilisation latine.

L'aspect économique demeure cependant le plus essentiel. Rappelons que les besoins qui se sont accumulés en cinq années de guerre sont immenses, et que la demande est actuellement pour ainsi dire sans limites. L'industrie locale a pu fournir le produit moyen, et l'article standardisé des Etats-Unis est parvenu malgré tout en quantités importantes, mais on a la nostalgie de l'article français, et là est notre chance. Cette chance s'accroît du fait que la sympathie joue certainement en notre faveur. N'ignorons pas que le prestige des Etats-Unis est immense : on les admire éperdument, tout ce qui en vient est à la mode, on cherche à les imiter, à leur ressembler, à faire tout comme eux. Le cinéma américain donne des modèles dont on cherche à s'inspirer ; des millionnaires demeurent dans des *flats* comme à New-York et quelques-unes des plus belles cités de style colonial ont été gâchées par un jaillissement erratique de buildings monstrueux. Mais, ces Anglo-Saxons qu'on admire, on les redoute et au fond on ne les aime pas. Ils sont trop différents et l'essence même de leur caractère ne plaît point aux Latins. C'est ici que se place le contrepoids européen. L'Angleterre, vieille commanditaire à laquelle on est accoutumée depuis longtemps, et dont le marché est complémentaire, bénéficie d'une sympathie que l'on pourrait qualifier de sympathie de raison ; mais la France est en somme le pays vers lequel une attraction de sentiment se marque le plus naturellement. Plus que l'Angleterre, nous appartenons à cette partie de l'Europe qui relève de la latinité ; nous appartenons à la famille latine et, par un des aspects les plus séduisants de notre personnalité, nous sommes des Méditerranéens. Lorsque l'Amérique du Sud s'est libérée de ses métropoles européennes au XIXe siècle, ce n'est en somme ni l'Espagne, ni le Portugal qui sont restés ses inspirateurs en matière de culture. La véritable capitale culturelle est devenue Paris, et dans une large mesure, en dépit de la concurrence croissante du splendide foyer technique qu'est l'Amérique du Nord, cette situation n'a pas complètement changé. Nous bénéficions donc d'une prime, qui n'est basée ni sur la force, ni sur l'intrigue, et dont le caractère spontané constitue la valeur et l'efficacité essentielles.

Il n'est pas excessif de dire que, pendant la seconde guerre mondiale,

l'absence de la France a été ressentie. On souhaite maintenant sa réapparition sur le théâtre international, mais qu'est-elle donc en mesure d'apporter ? Partout où la France est présente, il y a de l'air, de l'échange intellectuel, des idées générales, de l'imagination, de la culture. Il y a surtout de l'individualité et de l'individualité créatrice, qualités appréciées surtout par les gens cultivés, mais que des peuples bien doués comme les peuples sud-américains sont certainement capables plus que beaucoup d'autres de bien comprendre. Admettons que la technique américaine est supérieure, que l'outillage américain est en général plus efficace. Quelque chose manque cependant dans cette civilisation nord-américaine qui prend maintenant la direction du monde occidental ; c'est une certaine puissance intellectuelle de synthèse, un raffinement dans le domaine de l'esprit. Ce que la France apporte en somme c'est une qualité de civilisation, elle n'apporte pas seulement cette civilisation dans les œuvres de sa littérature ou de son art mais dans les produits mêmes de son industrie, qui sont l'aboutissement d'une culture évoluée et développée par une longue tradition. Je ne parle pas seulement ici de l'article de luxe, ni de l'article de qualité, pourtant si spécifiquement français, mais du bon produit de la vieille France, portant encore en soi-même une individualité et un charme que le produit standardisé, en dépit de toute sa valeur, ne possède pas.

Tout en admettant que notre rayonnement intellectuel et artistique doit rester notre principale préoccupation, ne nous laissons pas cantonner dans cet aspect, quelqu'important qu'il soit, de notre personnalité. Ne laissons pas dire que la préoccupation scientifique ou technique n'est pas de notre ressort. Une opinion, trop répandue et que nos concurrents, dans un but qui n'est pas désintéressé, cherchent encore à développer, voudrait nous limiter à l'influence littéraire ou artistique. Nous savons que, dans les techniques où nous réussissons, nous tenons aisément le premier rang mondial et nous savons que, dans les recherches scientifiques, nous ne sommes distancés par personne quand nous disposons de l'outillage et des moyens matériels suffisants. La médecine française a tenu en Amérique latine un rôle qui, jusqu'à une époque toute récente, a été le premier, mais elle est maintenant remplacée par l'influence des Etats-Unis, dont la supériorité dans la technique médicale et chirurgicale est indiscutable : il y a là une province que la France, étant donné la valeur de ses individus et la solidité de ses méthodes cliniques traditionnelles, ne devrait pas abandonner, ou plus exactement devrait reconquérir. Une précaution essentielle cependant doit être signalée, il ne faut nous affirmer que sur les terrains où nous sommes forts et ne pas nous laisser voir en état d'infériorité. Une règle qui devrait être sans exception serait de n'envoyer en Amérique latine que des produits qu'on ne pourrait discuter et des hommes, conférenciers ou savants, dont on ne pourrait contester la valeur, l'individualité ou l'originalité. Les auditoires sud-américains sont difficiles : il faut les traiter avec la même considération que nous traiterions les auditoires français les plus cultivés. Sous ces réserves, les possibilités de notre exportation sont étendues et résultent implicitement des pages qui précèdent : nous réussirons dans le produit fini, de luxe, de qualité, de bonne qualité ; dans le demi-produit éventuellement difficile à élaborer et demandant une technique évoluée, dans l'article préparé avec soin et comportant une présentation élégante ou délicate, comme la parfumerie ou les spécialités pharmaceutiques ; dans

les vins et liqueurs enfin, où la concurrence locale n'empêche pas que les qualités supérieures soient toujours attendues de nous... Le champ comme on le voit demeure large et de nature à nous inciter aux plus sérieux efforts.

## IV

En conclusion, l'avenir économique du continent sud-américain paraît considérable, avec une industrie devenue importante, mais comportant cependant un plafond, de sorte que l'accent demeure quand même, comme par le passé, dans la production et l'exportation des produits naturels du sol. Un phénomène nouveau réside dans le fait que des capitaux locaux se sont formés et continuent à se former, susceptibles d'emploi non seulement dans la mise en valeur des ressources naturelles mais dans la constitution d'entreprises industrielles proprement dites. Il apparaît cependant que le besoin des capitaux étrangers subsistera, de même que la nécessité de faire appel à des compétences techniques étrangères.

Dans ces conditions, l'Amérique du Sud demeurera un champ de rivalités pour les influences extérieures qui chercheront naturellement à y prendre pied. D'une façon générale, la lutte sera entre l'influence américaine, j'entends par là celle des Etat-Unis, et l'influence européenne. A cet égard, ne l'oublions pas, l'Amérique latine, même si elle n'aime pas les Etats-Unis, est américaine au sens continental du terme : c'est un facteur qu'il ne faut jamais perdre de vue. L'influence latine, nous l'avons vu, sert de contre-poids. Je ne pense pas que, dans le domaine économique, elle puisse l'emporter sur l'influence anglo-saxonne. Il y a une marée dans le sens des Etats-Unis qui travaille contre nous. C'est particulièrement sensible s'il s'agit des langues, autres que l'espagnol et le portugais, utilisées dans cette partie du monde. Le français demeure sans doute la langue des milieux cultivés, mais de plus en plus les jeunes, soucieux de succès plus que de culture, se tournent vers l'anglais, disons plus exactement l'américain, qu'ils estiment, et non complètement à tort, plus utile. Nous avons un gros effort à faire à ce sujet, d'autant plus que, pendant les cinq années de la guerre, les Etats-Unis ont pris dans les pays sud-américains une place qu'ils entendront conserver, la langue anglaise ayant conquis partiellement des positions qui jadis nous appartenaient. Là encore un gros effort s'impose à nous, mais en dépit de ces difficultés particulières, nées des circonstances actuelles, il peut et doit être couronné de succès. Peut-être ne ferons-nous pas de nouvelles conquêtes, mais il faut à tout prix tâcher de conserver notre ancien domaine.

Cette politique, qui est une politique latine, ne devrait en aucune façon être conçue dans un esprit anti-américain. Notre action sera d'autant plus efficace qu'elle sera positive et n'apparaîtra pas sous l'aspect d'une simple opposition. N'oublions pas du reste que la civilisation occidentale s'appuie sur les deux piliers fondamentaux du monde anglo-saxon et du monde latin.

ANDRÉ SIEGFRIED.
*de l'Académie Française*

# LA CLÉ PERDUE

## LIVRE II

## LES DÉPOSSÉDÉS

### I

CHUINTEMENTS continus des vagues qui s'épuisent, comme au flanc du navire, jadis, durant les longues traversées. Chacune à chaque assaut sous son propre poids succombe ; dans le pétillement qui la dissout l'Océan tout entier expire. Puis une autre revient et l'assaut recommence. Ainsi vont en lui conscience, mémoire, rêve, pensée. Ainsi d'un bord à l'autre va le monde, la guerre des mondes.

S'il est encore de ce monde c'est par cette appartenance, par cette obédience aveugle du dedans à ce rythme monotone du dehors, à ce vain halètement.

La nuit, quand le sommeil l'appelle en ses profondeurs, au réveil quand la mer des ténèbres s'apprête à rendre au jour son épave, il se croit encore et toujours flottant... Dans quelque cabine de navire, entre la Chine et l'Insulinde, sous quelque latitude familière entre Manille et Sumatra. Les parois ont une odeur de pin ; un obscur glissement redevient le pas d'un boy javanais le long des coursives. Pour vraiment dormir rien de tel que la coque d'un navire. Mais est-ce un navire qui l'ensevelit ? Un grondement de mastondontes à pétrole troue la nuit — ils vont à la guerre... — ébranle la chaussée et les fondations. Au retrait des sables se mêle un roulement sourd de cailloux.

Sa demeure tient à la terre !

***

Au dedans c'est une arche... Quand de ses feux oranges l'aube reteint le rose éteint des rideaux aux plis rongés par les soleils, quand les cinq

*Résumé de la précédente partie (Décembre).* — Philippe Arnaud revient d'Extrême-Orient en France à la veille de la débâcle de Juin 1940. Il compte regagner l'Indochine quelques jours plus tard et espère emmener là-bas sa jeune femme Aude et sa fille Ariel. Mais sur ce point il éprouve un grave mécompte. Aude, en effet, invoque son état de santé pour ne pas partir. On sent qu'en réalité ce n'est là qu'un prétexte et qu'Aude s'est détachée de son mari qui, lui, reste passionnément épris. Arnaud doit donc, désespéré, reprendre l'avion seul en laissant sa femme au milieu de la tourmente.

ouvertures de la mer — trois baies au levant, deux au midi — rallument sur les planches nouées des cloisons, sur le brou de noix des poutres et solives de la charpente le jour des vivants, c'est une arche. Arche ensablée dont l'aventure n'est que l'attente du rameau... Au point où il en est attendre équivaut à ne plus attendre. Mais quand même c'est une arche.

Du dehors, de la route, qui s'en doute? Basse et crépie de blanc sous son toit de tuile, bordée à gauche d'un petit cercueil de zinc qui est la boîte aux lettres, à droite d'une rangée d'agaves qui dardent vers les intrus et vers le ciel leurs espadons bleus, cette maison de plage arrête parfois les chercheurs de logis. 2 000, Roosevelt Highway... Isolée elle fait figure à part; à marée haute elle n'a pas les pieds dans l'eau; le dépotoir du sous-sol n'offre pas accès aux larcins du flot rampant; parmi les sommiers roulés, les frigidaires hors d'usage, les écriteaux *A vendre* ou *A louer* remisés, les malles s'empoussièrent à l'aise et en sûreté. Qui se soucie des biens d'un naufragé? En tout cas, son bois est au sec, détail qui a son importance pour un homme qui se chauffe des débris du Pacifique et, en somme, de tout bois.

Aux assises de la maison blanche une étroite avancée d'éboulis mal dégrossis par les léchées de cet Océan paresseux offre un promontoire. Sur cette pointe de rocaille il a rebâti la murette dont un précédent locataire, Suédois coriace et solitaire, avait enclos quelques arpents de sable, sa plage particulière. Par les matins et soirs brumeux d'octobre ce petit mur breton épaulé d'un bois de naufrage tordu, ce minuscule cap de rochers accrocheurs de moules et de goémons prolongent une illusion de Finistère. *Pacific Palisades*. Ce secteur de la côte est bien nommé. Ta terre finit ici, ô voyageur sur terre...

Il allait y avoir trois ans — trois ans, le vingt octobre — qu'il avait été déposé sur cette côte... Au wharf de San Pedro, port et porte de service de Los Angeles, par un assez minable cargo hollandais qu'il avait réussi à prendre à Manille, trois mois après l'armistice. Trois mois qu'il avait passés au cœur des montagnes de Luçon, à Baguio, dans un petit chalet prêté par des religieuses du Carmel, en attendant un bateau qui pût l'amener tout droit en Amérique afin de ne pas donner aux Japs l'occasion de le cueillir aux escales régulières de Shanghaï et Yokohama, cependant que d'Indochine occupée le nouveau représentant du gouvernement Pétain, un amiral, le poursuivait d'injonctions de rejoindre... et venir se faire prendre! Trois mois dans des pluies de déluge, des vapeurs de chaos, hors du temps, coupé de tout, sans réponse, évidemment, aux lettres et câbles qu'avant et après l'armistice il s'était, contre tout espoir, obstiné à lancer vers la France. Trois mois où le seul aliment de sa pensée ravagée par le cyclône avait été une vieille traduction française des poètes Tang et Soung, les poètes chinois des malheurs de la guerre, Tu-Fu, Li-Tai-Po, Wang-Chong, ceux qui, à travers les invasions mongoles et les guerres intestines, se réfugiaient en des ermitages de montagne et

attendaient « la grande paix »... Puis était venu l'avis qu'il pouvait avoir une cabine sur ce cargo, *le Modjokerto*, en partance pour Los Angeles. Quatre cabines de passagers et pas d'escale. Trente jours de traversée, de black-out interne et externe, entre une pile de magazines éculés et le chat du bord, toutes les angoisses, toutes les remémorations, toutes les attentes se résolvant, à la faveur d'un accès de paludisme récurrent, en une de ces grandes plongées dans la fièvre et la torpeur d'où il semble que l'on sorte sans âme et presque sans corps.

Et c'était ainsi — sans âme et presque sans corps — qu'il avait comparu, à San Pedro, devant le vieil officier d'immigration américain rendu soupçonneux par les enchevêtrements de visas qui chevauchaient les feuilles de son passe-port. De Syrie et d'Irak, de Tripolitaine et d'Iran, de Marseille et de Saïgon, de Thaïland et de Birmanie, de Singapour, de Hongkong et de Manille, tous les visas et tampons qu'il avait fallu en deux jours, avant cet incertain avion du mercredi, avant ce dernier train à la gare de Lyon le mardi soir, courir arracher aux consulats, chancelleries, légations, aux employés de la Préfecture de Police affolés par les raids, étaient là juxtaposés en sceaux diplomatiques, mêlés aux vieilles estampilles de Chungking, de Java, de Sumatra, bavant encore leur encre fraîche sur des feuilles de rajout dégommées plus souillées qu'un pansement défait.

De ses blessures de rescapé, c'étaient les seules marques apparentes, avec aussi peut-être cette sueur de fièvre qui lui collait encore aux reins et aux épaules un tussor colonial fripé par trente jours de traversée. Pour rassurer le préposé, il avait fallu sortir des lettres de mission périmées, un passe-port diplomatique sans usage, évoquer le nom d'un ministre déjà mis en geôle, résumer ses derniers avatars d'informateur politique traqué par les listes noires des Japonais : son départ précipité d'Indochine à la veille même de l'invasion, sa halte à Hongkong où les Britanniques lui avaient demandé de venir décrire à la radio « l'agonie de Paris », où il était arrivé au micro un quart d'heure après l'annonce de l'infâme capitulation pour crier — ainsi que l'on crie ces choses même quand la foi défaille au plus conscient comme au plus organique de nous-mêmes : « La France ne trahira pas, la France ne mourra pas, la France ne peut pas périr... »

Ainsi s'expliquaient — en bref pour un officier d'immigration pressé d'aller prendre son déjeuner — ces visas embrouillés, ces aller-retour hémisphériques dans les jours du grand exode, quand, à l'approche de la Bête, la terre se dérobait sous les pieds des hommes, dans les mois où le monde se défaisait.

« Il va falloir vous reposer », avait conclu, plus débonnaire qu'apitoyé l'Américain à casquette galonnée. La main sur le manche de son énorme cachet, il regardait avec une dernière hésitation ce Français vomi par les Tropiques dont les tempes blanchies — ces trois mois-là avaient suffi — réclamaient la tondeuse... « Et devenir *a good citizen*. Il ne vous faudra

que cinq ans, avait-il ajouté en soulevant d'un poing solide comme l'Amérique le tampon rectangulaire qui était venu, d'un coup, d'un *écrou* final et qui voulait être rassurant, arrêter la cavalcade des visas, des courses traquées, des estampilles :

*Admitted San Pedro, California, On October* 20 1940. *For permanent residence.*

Admis à perpétuité! Avait-il demandé, même souhaité cette permanente résidence que l'Amérique péremptoire lui octroyait? Fini d'errer, finie la terre...

Il allait y avoir trois ans... déjà trois ans! De son promontoire, de ce bois-de-naufrage qui lui servait de banc face au Pacifique embrumé sur lequel des forteresses volantes cherchaient une cible d'exercice, c'était cette arrivée, cet échouage qu'il revoyait.

Oui, ce jour-là, comme ceux qui avaient suivi, il était encore *anéanti* par le coup de matraque de la défaite, survivant, mais anéanti. Devant ses bagages de réfugié étalés en vrac autour de lui, devant le hangar de zinc qui réverbérait tout le soleil du wharf et de midi, il attendait, cherchait... il ne savait quoi.

D'une main dégoûtée, le douanier fourrageait dans le fourre-tout bossu de linge sale, de souliers, de rouleaux de peintures chinoises...

— *What that?* demandait-il en dépouillant de son enveloppe de coton et de serviette une tête de pierre dont le sourire de déesse décapitée semblait défier son ahurissement de gabelou.

Elle était sans valeur pour la douane, heureusement, cette tevada d'Angkor enfouie dans son bienheureux sommeil d'éternité. Mais, pour lui, elle était encore l'image béatifiée du sommeil d'Aude. Et, dans le pan d'ombre du hangar, Aude elle-même surgissait, immobile et les paupières closes sur son reproche, telle qu'il l'avait laissée cette nuit de mai, aussi retraite en ce reproche que la figure de la déesse en son nirvana.

Trois ans... Et ce reproche n'a pas encore fini de le poursuivre. Au wharf de San Pedro, le Pacifique brillait alors comme aujourd'hui, placide et maléfique, décochant ses flèches dans son dos de fugitif avec un air de dire : « Tu n'iras pas loin! »... Un taxi l'emportait, corps et biens, à travers des mamelons roussâtres chevauchés de pylones et de puits de pétrole dont les noirâtres échafaudages enjambaient fantastiquement les étendues sans contours d'un paysage de mauvais augure.

Rêvait-il éveillé dans ce taxi? Elle était là. Il la sentait invisible et muette à son côté. Il cherchait sa main sans la trouver et des mots qui ne venaient pas pour concilier son ombre à ce Nouveau-Monde. Mais il semblait que, loin de les réunir, de les rapprocher, les abords de ce continent inconnu où il cherchait à l'introduire ne fissent qu'aggraver leurs désaccords, approfondir les fissures.

A travers les vapeurs de l'air, la lumière était intense et dure aux paupières. En ces confins de la Metropolis la plus démesurée du monde, il

ne voyait rien qu'il pût lui montrer avec avantage : ni jardins, ni maisons par quoi la séduire, rien que la désolation planétaire des croupes roussies, des pylones, des noirs échafaudages, les totem de désert à pétrole. Jetée sur ce néant, la grande voie trop large qui s'ouvrait, noire, avec ses funèbres galons de parallèles blanches, semblait ne mener à rien et nulle part. La voie de refuge non plus ne menait à rien et nulle part.

— C'est ça, votre Amérique ? croyait-il entendre murmurer l'absente.

Alors, elle s'effaça comme elle était venue. Une angoisse faisait place à une autre. Le compteur du taxi marquait dix-huit dollars. Il tâtait encore ses poches, de ce geste panique dont il avait contracté l'habitude, à la recherche de sa clé perdue. Son cerveau tournait à vide autour d'un nombre — celui des derniers travellers-checks peut-être... Des fumées traînaient dans l'air. Sur les talus scories et cailloux étincelaient comme des gemmes. Pourtant le ciel s'ouvrait, éclatant et vide comme dans les rêves.

Il se disait : « J'ai fait ce rêve. »

***

Ce rêve... Il fuyait un incendie où tout semblait s'être consumé, le monde lui-même, aux confins d'un lumineux désert.

Si souvent il se l'est remémoré, ce rêve, si souvent il lui a redemandé un sens, un rapport entre les présages et les accomplissements qu'il ne sait plus combien au noyau du rêve se sont ajoutées, réelles ou imaginaires, de réminiscences, d'interprétations cristallisées. Il l'a vécue au réel, pourtant, cette marche au désert. Ce désert a un nom : Californie.

Les noms sont faits de la même substance que les terres, que les ciels, que les rêves... Au début, au cours de ces premiers mois de Californie qu'il avait traversés en somnambule, dans l'ambiance même de ce rêve, il ne s'était pas dit : « Je suis à Los Angeles, je suis à Hollywood », mais : « Je suis en Californie. » Cela changeait tout, presque tout. A l'appel du mot magique, flottante et voilée comme les sierras entrevues à travers les ruisselants feuillages des eucalyptus et des poivriers dans le glissement des voitures ouvertes, caressante comme la lumière allongée sur les pelouses et les vergers de l'Eden kilométrique, la douceur californienne affluait, infusait ses baumes, ses narcotiques, ses élixirs circéens. Ulysse oubliait Ithaque, la Tempête et les Cyclopes, croyait guérir ses blessures, regardait venir Nausicaa et ses suivantes. Elles étaient de blonds divers, portaient slacks et pull-over. Cependant, il savait déjà qu'il entrait dans un désert ; il sentait sous ses pieds le sol dur aux scories brillantes. Un désert peint, mais un désert.

Le hasard qui l'avait accroché à Hollywood — alors qu'à peine descendu à l'hôtel Knickerbocker, il consultait cartes et prospectus en vue d'aller chercher quelque retraite de forêt en Idaho ou en Oregon — ne tenait pas du miracle. Il ne connaissait personne à Los Angeles. Cepen-

dant, un carnet d'adresses avait fourni le nom de Jasper, un cinéaste, un « directeur » qu'il avait piloté à Shanghaï dans un temps où Jasper tournait des bandes pour quelque *Shanghaï-Express*. La chance — ou la malchance — avait voulu que Jasper fût au bout du fil, remît son nom, promît de le rappeler un de ces jours et, contre toute attente, le rappelât dès le lendemain.

La destinée tient à un fil... Si Jasper n'avait pas rappelé, peut-être eût-il échappé au désert. En tout cas, il n'aurait pas traîné longtemps en Hollywood ; il ne se serait pas torturé les méninges — des méninges déjà malades — à cogiter une histoire à dormir debout pour les studios Kesnik en compagnie d'un certain Vorak, autre directeur et ami de Jasper. « Vorak ne peut pas s'entendre avec les *screen-writers*[1] du film qu'il prépare, avait dit Jasper. Il veut essayer d'un Français. Je lui ai parlé de vous. » Chance dont il n'avait qu'à demi entrevu la valeur lorsqu'il avait franchi la grille et le poste de garde du studio Kesnik à la recherche de ce Vorak.

Le terrible, le fameux Vorak était en train de casser des mines de crayon sur le script d'une histoire dont il venait de congédier l'auteur. A celui que le poste de garde et sa secrétaire venaient d'annoncer comme « Mister Arnold », il n'avait demandé ni titres, ni références : « Vous êtes le Français annoncé par Jasper... *Well*, prenez-moi ce script. Kesnik, le producteur, a déjà payé vingt mille *bucks* sur cette ordure. Lisez-le si vous voulez et, quand vous l'aurez lu, oubliez tout, sauf le titre : *Our Heaven is now*... Formidable, hein ? On ne garde que le titre ; il est de Kesnik. Vous êtes bien fichu d'avoir là-dessus une idée d'histoire. Si vous en avez une, amenez-la demain. »

*Our Heaven is now*... Notre Ciel n'est que maintenant. Nous ne tenons qu'aujourd'hui. Hier, demain ?

Les idées tournent dans l'air d'Hollywood, comme les mouches. On ne sait pas bien où elles se sont déjà posées ni quels germes elles apportent, mais on les attrape, avec les germes par-dessus le marché. Le soir même, il en avait déjà attrapé une qu'il avait « amenée » à Vorak le lendemain. Vorak qui, ce jour-là, n'avait pas mal au foie (« Vous avez de la chance », avait annoncé la secrétaire), l'avait trouvée assez bonne, cette idée, pour aller la soumettre tout droit sur le *set* à Kesnik. Le producteur, un géant danubien à la toison aussi fauve que son chandail en poil de chameau, présidait derrière les projecteurs aux amours et combats de l'amiral Nelson, tandis que Lady Hamilton, en petit tailleur de ville, liquidait son make-up dans un coin d'ombre. Cela faisait un drôle d'effet de penser que les studios Kesnik tournaient les amours de Nelson, pendant que les oiseaux de Goering tournaient sur Londres. Les grands yeux tigrés

1. Les screen-writers ou écrivains-d'écran sont dans l'industrie du cinéma, à Hollywood, une catégorie de travailleurs hautement spécialisés, constituée en Ghilde et qui ne compte qu'accidentellement des écrivains tout court.

de Lady Hamilton semblaient regarder l'incendie de Londres dans la glace de son poudrier. Pris à part par Vorak, Kesnik avait écouté l'idée en regardant de coin la nouvelle recrue d'un air de dire « Qu'est-ce qu'il lui prend, à Vorak, d'embaucher des Français en ce moment? » mais, habitué aux lubies du directeur, il avait dit : « Well, essayez-le. Pour le contrat, il n'aura qu'à envoyer son agent. »

Pour l'agent, s'en rapportant au conseil de la secrétaire, il avait été chez Jeff Loevi, une des grosses agences du Strip [1], dont l'assistante, Amy Lesley, était une femme très entendue « et qui parle français ». « Ne soyons pas trop exigeants pour commencer, avait conseillé cette femme de tête. Vous savez que c'est une chance inouïe de cueillir un *job* comme celui-là en arrivant. Nous demanderons cinq cents dollars par semaine et mille à la fin du script, si l'option est levée. »

Pouvoir prendre une maison, acheter une voiture, respirer. Une semaine, et le premier chèque avaient suffi pour acheter la voiture à crédit, trouver et louer la maison : un cube blanc comme un bastidon du Midi, avec un bout de jardin fermé de cyprès, adossé à une roche nue dont le sommet était tapissé de « succulents » rampants, de plantes grasses aux fleurs de miel, presque dans la montagne, sur une crête de Laurel Canyon d'où il pouvait dominer de son toit-terrasse les « châteaux » et les lumières de la plaine hollywoodienne à perte de vue. Contrat, voiture, maison, une semaine avait suffi... « C'est ça, l'Amérique. » Hollywood donnait la réponse au reproche de l'absente.

Le désert aussi... La manne hebdomadaire avait révélé son goût de cendre dès les premières séances de studio.

Non, décidément, la gestation à deux et même à trois — car il y avait aussi les séances avec Kesnik — de *Our Heaven is now* n'était pas un rêve heureux. Les transes de la création s'accompagnaient chez Vorak d'accès de bile. A peine arrachée au cerveau de son partenaire, l'idée-fœtus était soumise, au gré des élancements vésiculaires du directeur, aux plus étranges triturations : pour Kesnik, il lui fallait un château d'Écosse, une jeune fille infirme ; pour ses effets personnels, coup sur coup un duel, une collision d'avions, un bal champêtre. « Ce n'est pas de la psychologie que je vous demande, *for Goodness sake !* La psychologie, je m'en fous... » Un *big-shot*, monsieur Vorak. Quand sa Packard passait la grille du studio, les têtes de se découvrir. Il eût été temps de comprendre que ce n'était pas un petit honneur que de travailler en tête-à-tête avec Vorak.

Premières sueurs du pain quotidien, premières nausées que les vitamines B complex absorbées au Drugstore, dans le mitan du lunch, entre sandwich et café, n'avaient pas suffisamment calmées quand la séance reprenait à deux heures de l'après-midi dans la fumée des cigarettes turco-américaines de Vorak. Les « Goodness sake! » et les « Djisus

1. La section de Sunset Boulevard où se trouvent rassemblés la plupart des Agences et night-clubs d'Hollywood.

Chraist » recommençaient à pleuvoir. A trois heures, des nuages de tabagie bouchaient les sinus, la migraine barrait les tempes, *Arnold* appréhendait le retour d'un accès paludéen de Philippe Arnaud. A cinq heures, deux forcenés se montraient le poing. « Je vous ai prévenu, disait Vorak quand, brusquement, il se calmait, vers le coup de sept heures, sur le pas de la porte. Avant quinze jours, on se cassera des chaises sur la figure. »

Était-ce une bonne idée d'aller demander avis à Amy Lesley, d'aller épancher des doléances chez un agent où les candidats aux postes de studios faisaient queue dans les antichambres? Mais l'assistante de Jeff Loevi semblait l'avoir pris en sympathie.

Elle avait d'abord fait une moue surprise :

— Vous devriez pourtant lui aller comme un gant, à Vorak. Il s'est débarrassé du Hongrois pour vous. Il ne peut rien faire avec les Américains...

Mais quand il avait dit : « Que l'on demande à un surréaliste de décorer des boîtes de conserve ou des œufs de Pâques, il peut s'en tirer si ça l'amuse. Mais que l'on demande à un écrivain de se mettre à deux et même à trois pour pondre... » elle l'avait considéré avec une douce ironie : « Vous n'êtes pas *écrivain* ici, Philippe Arnaud. Il n'y a pas d'écrivains ici. Il y a des *screen-writers*..., une toute petite nuance, mais qui a de grosses compensations, ne l'oublions pas! »

— Il y a tout de même des gens qui écrivent seuls les histoires que vous lisez, là...

Il montrait les piles d'histoires symétriquement entassées dans les doubles rayons qui faisaient le tour de l'office.

— Les *free-lance?*

Elle étouffait un petit rire enroué par égard pour les pauvres diables qui attendaient à côté, leur manuscrit sur les genoux, dans le bureau de sa secrétaire :

— Je vous dirai d'abord que je ne les lis pas. Je n'ai pas le temps. Ensuite, si vous voulez savoir combien on en met en boîte de ces histoires...

— Qu'est-ce que vous voulez dire : en boîte?

— Pardon! Vous ne parlez pas encore la langue du pays. Je veux dire : combien sont vendues pour faire des films... Une sur mille ou à peu près. N'oubliez pas cela, si vous devenez un jour *free-lance*...

Il eût dû prendre garde à cet avis.

A mesure que la dactylo apportait la copie fraîche que le Directeur devait soumettre le soir même au producteur, les tics de sa figure, les coups de crayon dont il biffait page sur page disaient assez quelle brave, quelle honnête envie le démangeait, lui aussi, de faire de tout ce papier une grosse boule. Était-ce bien le moment de suggérer obligeamment : « Voulez-vous me laisser rentrer tranquillement chez moi et demain matin je vous apporte en noir sur blanc un script fini qui se tiendra debout? » Vorak avait du coup sauté en l'air. « *Christ sake*, chez vous? Mais c'est-il

vous qui avez un film à faire ou c'est-il moi? Vous êtes payé pour vous asseoir ici. Si ça ne vous va pas... »

Le « *Good evening, master Arnold* » du factionnaire de la grille ce soir-là avait sonné compatissant à sa mine quand, en passant devant la pile de journaux à l'étal sous le globe électrique, il avait reçu de la manchette *France Crushed... Nazis Threaten* un choc supplémentaire, cette angoisse diffuse au creux du plexus dont cinq semaines de studios Kesnik n'avaient pas encore amorti les élancements.

Sur Sunset Boulevard, le ronron du moteur était si doux, si insensible, l'élan de la Pontiac si souple, si ductile, qu'il lui semblait être conduit par une voiture de rêve le long de Champs-Élysées sans fin. Sous les « châteaux » du Strip — Amboise, Chambord d'opéra, gloires hôtelières reléguées dans l'ombre des collines et des vieux décors par les pignons neufs des fausses villas normandes, les frontons doriques du restaurant suédois et des thermes finlandais — les signaux verts s'ouvraient à mesure et réglaient sans heurt le somnambulique glissement à travers les jeux de néon d'un régisseur macabre ou fou. Dans le fouillis d'étoiles d'un ciel complice, par-dessus les géants panneaux-réclame qui portaient aux nues les conforts d'un séjour aux champs de repos de Forest Lawn, errait, sépulcral, le blanc faisceau annonciateur des « previews ». Devant le flanc de paquebot d'un night-club — quelque Mocambo — des haies de foule se formaient pour l'entrée des « glamour-girls » en fausse hermine. En face du Mortuary Mac Kinley, voisin de l'Agence Jeff Loevi, s'ouvrait, vide et nostalgique comme une redoute du Danube, le nouveau *Café-Gala*. Oui, c'était presque une douceur de se laisser glisser à travers cette métropole-nécropole d'illusions et de vanités où la publicité de la mort seule gardait un sens et comme un dernier signe de réalité.

Mais il y avait encore à son côté — *France Crushed... Nazis Threaten* — ce journal à lire...

Pour gagner ses hauteurs il lui fallait, sur le Strip, tourner dans Laurel à niveau de Schwab Drugstore (où, quand moins pressé d'être chez lui que ce soir-là, il avalait sur le zinc un bol de soupe), entrer dans Laurel Canyon dont la gorge se découpait à l'encre de Chine sur la clarté d'un reste de crépuscule, prendre à droite une pente qui grimpait par coudes raides à travers des bungalows et des chalets suisses. Et il était sur Highland Terrace où, tout au bout, son ermitage détachait son cube à la chaux entre deux cyprès. Une odeur âcre et douce de maquis — fenouil et absinthe — ouvrait la montagne, annulant Vorak et Hollywood, réveillait dans sa mémoire la fin du poème de Wang-Tchong :

*J'irai dans la montagne et je m'enivrerai de la montagne*
*Jusqu'à ce que nous soyons au temps de la grande paix.*

Mais il avait encore ce journal à lire...

Il ne s'y décidait pas. C'était une nuit pareille aux autres, nuit de toujours, nuit des temps lentement cheminée d'une vieille lune de trois semaines qui fondait en route. Elle fondait en route, la vieille lune de trois semaines, non sans verser son amical silence sur le carrelage du toit plat, ses pleurs de rosée sur la toile bleuâtre du lit de repos où, sans pensée, il veillait parfois jusqu'à minuit. Recueillez-vous, larmes non versées des journées arides, recueillez-vous. Notre ciel n'est que maintenant.

Il y avait encore du lait dans la bouteille, des pêches et du raisin dans la coupe de bois. Et le journal... Non, pas encore! Au creux du rocher un pied de menthe obscurément se désaltère. Entre le rêve et le sommeil l'esprit calme se décante. A quoi bon troubler cette rémission?

Mais, sous la lampe basse, la feuille dépliée pointait ses grandes lettres noires. Oui, il fallait lire, remuer encore ce couteau. Encore une cigarette, cela aide, et la flamme de l'allumette, entre la nuit et le mur blanc, parle à celui qui l'interroge. Toutes les flammes sont divinatoires : flamme de Zoroastre et des Pythies, flammes des sarments de vigne dans les âtres de mon pays... Allumette américaine, qu'as-tu à me dire? Éclaire-moi la nuit des temps.

Les nouvelles des temps passaient de première en sixième page : *Les Nazis menacent d'occuper la zone libre si Pétain...* C'était à prévoir, *Les Japs s'installent en Indochine. Decoux négocie...* Encore! *Un collaborationniste noyé dans la Seine...* Tiens, tiens, Rocroy... Tu as ce que tu cherchais, Rocroy... *Un écrivain français meurt...*

... Non? Si!...

*Vichy. On annonce de Paris la mort de l'écrivain Philippe Arnaud. Romancier, grand voyageur, Arnaud disparaît à quarante-six ans, laissant une douzaine d'ouvrages...*

Suivaient les titres et deux lignes de commentaires. Les morts, s'ils pouvaient lire leurs nécrologies, riraient bien. Du moins, ils devraient rire... Mais lui n'avait pas plus envie de rire que de pleurer. Il se penchait sur la nouvelle et la nouvelle éclairait pour lui quelque chose dans la nuit des temps.

Mort, Philippe Arnaud?

A première vue, c'était un choc. Mais au fond de lui-même une interrogation se formulait, une voix étrangement claire prononçait :

— Tu t'en doutais, Philippe Arnaud...

## II

Oui, la fêlure datait de cette nuit-là... Il savait aujourd'hui que c'était une fêlure et qu'il eût mieux valu alors la soigner tout de suite, mais cela n'y changeait rien. Un autre aurait ri ou sauté sur le téléphone. Lui, non... L'idée s'était logée, dure comme balle, quelque part dans son cerveau : Il était mort, Philippe Arnaud était mort. Il se souvenait parfaitement

que le lendemain matin la sonnerie de l'appareil avait eu peine à l'arracher d'un sommeil de tombe :

— Eh bien, ce n'est pas facile d'éveiller les morts, disait la voix d'Amy Lesley. Allô..., vous m'entendez?... Est-ce que c'est vous, Arnaud?

— Arnold, avait-il rectifié en s'éclaircissant la voix.

— Très drôle... mais pas pour moi. Vous savez que cette annonce prématurée tombe à pic. Je vous prépare une bonne petite note de publicité : l'écrivain Arnaud ressuscite à Hollywood...

— Pour rien au monde. Je vous en prie...

Quelque chose dans le son de sa voix avait dû impressionner l'assistante de Jeff Loevi, car elle avait marqué un temps avant de demander :

— Sérieusement?

— Très sérieusement. C'est tout ce que vous vouliez me dire?

— Oui..., c'est-à-dire, non! Vorak a fait téléphoner à l'agence que vous pouviez rester travailler chez vous... Et, à ce sujet, je voulais vous demander de passer me voir tantôt...

« Ressusciter à Hollywood, par exemple! » se répétait-il en descendant à la cuisine mettre chauffer l'eau du thé. La négresse qui faisait son ménage n'arrivait qu'après son départ au studio. En allant chercher le journal du matin, au seuil du jardin, il avait ramassé le tuyau d'arrosage sur la pelouse. Le rituel, le baptême de la journée : dès qu'il avait lâché sur l'herbe et les cyprès l'ombelle du jet pulvérisé, l'oiseau-mouche jaillissait de la brousse comme un gros frelon et venait se prendre en un vibrionnement immobile dans la poussière d'eau et de soleil. La vie même, cet oiseau-mouche! Mais lui demeurait perdu, fasciné dans le halo de cette aspersion éblouissante sous laquelle les bégonias saignaient, les grappes de bougainvilléas grimpant au mur s'allumaient de flammes rubis. « Arnaud est mort », pensait-il en promenant la gerbe d'eau et l'oiseau-mouche sur les cactus du rocher.

Fermé le robinet, l'oiseau-mouche s'évanouissait dans les moires de l'air flambant. Machinalement, Arnold prenait la sente qui grimpait entre les ficus et les agaves de sa montagne. Lames et piquants entravaient la montée. Les fleurs d'aloès jaillissaient en blancs jeysers sur le maquis crêpu. Les branchages qu'il écartait laissaient de la glu aux doigts. Friable comme du gros sel, le sol renvoyait durement la chaleur du soleil dont il sentait la pesée sur sa tête nue. Cependant, il cherchait à atteindre sur une croupe les tiges hautes de graminées sauvages dont les clochettes traçaient dans cette brousse ardente une belle coulée de sang. Réminiscence : les buissons ensanglantés du rêve. L'effort et la chaleur lui donnaient le vertige, il suffoquait. « Arnaud est mort », répétait un cœur battant.

Survolant la brèche du canyon, un grand oiseau, aigle ou buse, planait. D'en bas, des vapeurs qui couvraient l'énorme ville distendue, arrivaient des ronflements de moteur, des grincements d'embrayage, rappelant l'affairement et l'extravagance de cette Metropolis sans âme ni centre,

son puzzle de faux villages tentaculaires, de faux châteaux, de restaurants en forme de chapeau, de moulins à vent postiches, de mosquées qui sont des théâtres, d'églises aux enseignes lumineuses de cinémas, le charlatanisme géant de cette foire d'acteurs, de prêcheurs, de chiropractors, de voyants, l'industrie à la chaîne des usines d'illusions qui, aux quatre coins de cette Babylone de torchis et de carton-pâte plantaient des cathédrales, des sphinx, des hameaux auvergnats et des rues du Texas ni plus ni moins en toc que les sanctuaires, comptoirs, offices et habitats des Hollywoodiens. Rien n'y était vrai que le faux, rien n'y était réel que la poussière, l'honnête poussière du désert vrai, du Mojave dont les vents de sable donnent des éruptions aux glamour-girls des piscines et calcinent les palmiers des boulevards... Ville et désert se rejoignaient, s'entremêlaient, s'unissaient dans le même flamboiement de vide et de stérilité. Était-ce là une terre humaine, une terre de vivants ?

Ayant arraché avec racines et gravier une brassée de ces fleurs couleur de sang dont les hampes fléchissaient sans se rompre, il dégringola la pente, lacérant aux épineux son pyjama et ses chevilles avec, dans sa hâte d'être à la maison, une espèce d'angoisse comme s'il venait de provoquer l'esprit de cette montagne maléfique. La femme de ménage était en train de balayer sur un air de sa façon. C'était une volumineuse négresse mélomane qui composait en les sifflant les *spirituals* de son église.

— *Say !* Vous avez oublié votre eau sur le feu, mister Arnold.

« Arnaud est mort. » Les morts oublient leur eau et leur feu.

— *Gee !* Quelles drôles de fleurs *(phony flowers)*, mister Arnold!

Un peu « piqué », vraiment *phony* lui-même, Mr Arnold. « J'aurais bien trop peur d'aller comme ça dans la montagne... » « — Pourquoi donc? » « — Hou! D'abord à cause des serpents, des *rattle-snakes*. Et du *poison-ivy* et du *poison-oak*... Regardez vos mains! Et des *black-widows*... Hi! »

Ronces poisonneuses, araignées à venin... Il y avait donc aussi de cela dans la montagne! Il regardait ses mains écorchées. « Hou! Rien que d'aller brûler les ordures à votre incinérateur, ça me fait peur... » Ça, c'était sa flemme.

Comme, en servant un thé lavasse, elle recommençait de siffler, il avait pris l'escalier, avec du papier et des crayons, pour aller travailler tranquille à *Our Heaven is now* sur le sun-deck. Le journal de la veille traînait encore sur le lit de repos. Bien que protégé à demi du soleil, il se sentait déjà repris par le vertige de fièvre éprouvé dans la broussaille du ravin. D'ailleurs, chaque fois qu'il essayait de lire ou de travailler chez lui, c'était toujours la même somnolence de migraine qui s'abattait. Pour que ça passe, il fallait s'étendre, fermer les paupières...

« Arnaud est mort... » L'antienne reprenait avec une monotonie pendulaire enchaînant à son glas images, souvenirs, pensées. Tout meurt quand un pays meurt, quand on laisse sur le pas de la grille une petite

fille qui tend les bras. « Il ne fallait pas partir.» « — Il le fallait. » « — Puisque tout était perdu... » « — En es-tu bien sûr? »

Le débat s'engageait encore, deux voix sous un front. Et combien de fois depuis au long des jours et des mois!

— Tout me le disait... Les trains, les gares, les journaux que j'achetais, ces figures et ces voix dans les antichambres... les herbes hautes des Tuileries en friche comme un cimetière abandonné... cette lumière dans les carreaux du Louvre, les dernières mains que j'ai serrées...

— Tu portais en toi la mort et la défaite.

— Je portais ce que chacun portait, ce que chacun donnait à l'autre, même en se taisant. Je souffrais la mort de tout le monde. Ai-je entendu un mot d'espoir, autre chose que le mot que ceux qui savaient ne chuchotaient plus, mais prononçaient déjà tout haut, comme des notaires qui parlent de liquidation et d'inventaire dans la chambre d'une morte : l'armistice... leur armistice?

— Peut-être... Cherche bien dans ta mémoire...

— Dans ma mémoire? Les figures de trahison qui se montraient... Rocroy... Rocroy avec sa mauvaise gueule de doriotiste quand, sortant de l'Intérieur, je le croisais, place Beauvau, rôdant en salopette parmi les agents et gouaillant : « Tu repars? Ça vaut peut-être la peine d'attendre... » « — Pour vous voir faire Heil Hitler! » « — Tu oublies que tu parles à un officier français... » Officier en salopette, officier nazi peut-être.

— Noyé, Rocroy!

— Livrée, elle était livrée... Il était trop tard.

— Pas pour rester. Est-ce que rien ne te disait : reste?

— Tout ce qui me disait pars, me disait reste. J'ai tourné dans l'appartement tout le dernier après-midi. Vers six heures, la mère Jeanne a apporté le message d'Air-France : départ assuré demain matin Marignane.

— Et tu t'es laissé partir?

— Bernard était venu me prendre. La voiture était en bas. Dans le train...

— C'est dans ce train qu'a dû mourir Philippe Arnaud.

D'en bas la voix de la négresse bêlait quelque chose : « Mail... Mail..., mister Arnold! »

Deux fois par jour, le facteur tournait sa voiture sous la maison, mais ne laissait rien — parfois, une lettre destinée à un précédent locataire ou quelque prospectus ou une note d'électricité, de téléphone... Mais, de là-bas, de France, rien. Aude avait-elle reçu ses lettres, essayé de répondre? Étaient-elles encore à Noyan? C'était comme s'il n'avait jamais eu de pays, de mère, de femme...

— Deux lettres pour vous.

Sur le chemin, réempaquetée dans de la mousseline de coton rose, la négresse a remis son chapeau à cerises, pressée de partir. La vie même, cette Gladiola! Deux lettres : la première est, comme par hasard, une

offre d'assurance-vie, mort volontaire garantie, après deux ans! La deuxième, la note du gaz. Toujours le gaz. Le gaz qui pourrait aider au passage de la survie à pas de vie du tout.

Rien d'Aude, rien de personne. Alors? Remonter là-haut, ouvrir le robinet du gaz?

Non, non, non... Vivre, au nom de Dieu, vivre, vivre, vivre!

Vivement, habiller Arnaud, le raser, lui passer son veston d'Arnaud qui a toujours son petit bout de ruban rouge à la boutonnière et en voiture... faire quelque chose... vivre... Pourquoi ne pas aller à Down Town, à l'Immigration, demander ces « premiers papiers » de naturalisation que le studio, l'agence et la Ghilde lui ont recommandé de prendre : un acte de naissance pour Mr Arnold!

Heureuse idée, heureux sursaut du vouloir-vivre...

***

C'était fait... En vingt minutes — pas plus de dix à faire queue derrière des Roumains, des Hongrois, des Grecs... — ses papiers avaient été établis au Civic Center. Entre deux piliers de marbre gris, devant une surface lustrale de palissandre, Mr Arnold avait juré à un Mr Jordan, solennel comme un clergyman, que le futur Arnold s'engageait à être loyal aux institutions de l'Amérique, à ses œuvres et à ses pompes. Pas de mal à ça! Tous ces braves gens qui portaient encore des traces de boue danubienne aux franges de leurs pantalons et certaines visions d'Apocalypse dans les yeux s'engageaient aussi avec la ferveur des néophytes à devenir de bons citoyens américains. *Suave mari magno et turbantibus æquora ventis.* La planche de salut était en palissandre. « I swear... Je le jure. »

En échange, il avait reçu, en même temps qu'une languette de chewing gum, don gracieux de Mr Jordan, un nouvel acte de baptême dont il aurait, dans cinq ans, le plein effet. Une demi-décade seulement à demeurer en gestation, non-né qu'une parturition consciencieuse préparerait, sauf avortement, à son apparition de nouvel Américain sous les quarante-huit étoiles à l'âge de cinquante et un ans. En ces limbes, dans l'ascenseur qui le redescendait de l'étage des couveuses, il se sentait étrangement plus léger qu'à la montée. Comme s'il avait laissé Arnaud, l'Européen, dans quelque aula de marbre sous la coupole majestueuse de ce Panthéon des nationalités défuntes. Pourvu qu'Arnaud, l'Européen, n'eût pas pris pour s'échapper l'autre ascenseur.

Étrange rebondissement de l'élan vital, Arnold partageait — pour combien de temps? — l'allégresse des élus. La voiture bondissait, brûlait imprudemment quelques signaux. Wilshire Boulevard souriait, souriait de tous ses buildings plongeant dans l'éther, superbes et dorés comme les tours d'une nouvelle Chanaan : Magnin, Bullock,

May Company... Les vaches de carton paissaient aux carrefours. Alleluia, Los Angeles... Notre-Dame des Anges n'a pas en vain appelé les bienfaits du ciel sur ces déserts. Aux quatre coins de Chanaan, se dressent les camps des patriarches : Metro, Warners... Alleluia, alleluia! A pleines mains, les patriarches généreux allaient jeter la manne aux nouveaux venus de la Terre promise. Quelques parcelles pour Arnold, s'il vous plaît. Pourquoi n'en auriez-vous pas votre part, mister Arnold? L'ennemi d'Israël est le vôtre. Vous êtes parmi les victimes. Les patriarches vont vous accueillir comme un enfant. Pourquoi pas? Revivre, renaître... Alleluia!

Ces postulations du devenir le ramenaient à Hollywood, vers l'agence Jeff Loevi. Mais, sur le Strip, l'essence dans la course ayant baissé, il avait par erreur abordé une « *Fountain station* » — une de ces fontaines de nickel et d'azur autour desquelles les Hollywoodiens, clos dans leurs brillantes carapaces, antennes des radios au vent, refont sans quitter leur voiture leur plein de vitamines, d'oxygène et de calories sous forme de coca-cola, d'ice-cream et de lait malté aspirés par la vitre au chalumeau. Heureux éphémères dont la belle journée finit et recommence entre la station d'essence, le drug-store et la Fountain-station. Que ceci, larve Arnold, n'aille point te couper les ailes!

Encadrée de lierre, l'entrée de l'agence voisinait avec le fronton néo-corinthien du Mortuary MacKinley, l'un des plus élégants établissements du Strip, avec les bains-de-vapeur finlandais. Arnaud se vit forcé de parquer devant l'entreprise de pompes funèbres. Le large cadran qui sert d'enseigne à cette maison hospitalière n'indique aucun temps défini sur son cercle d'heures, mais, par un pendule au lent va-et-vient, rappelle avec une ostentation commerciale l'éternité aux éphémères du trafic roulant. Mr Arnold ne pouvait manquer de percevoir dans l'oscillation du pendule le tempo de son *to be or not to be*. L'impulsion du *to be* se lançait vers la porte encadrée de lierre.

— Mrs Lesley, please.

Mrs Lesley avait un visiteur; d'autres chalands attendaient : acteurs aux joues aussi orangées que les chemises des manuscrits que la secrétaire était en train de relier, jeunes *starlets* ou candidates au firmament haut gantées quoique jambes nues, pavoisées d'orchidées pour établir leur standing auprès de Mr Loevi qui savait les faire patienter, écrivains d'écran destinés à Mrs Lesley, ces derniers moins reluisants et légitimement bourrus quand au bout de quelques minutes Mr Arnold se vit accorder un tour de préférence.

« *Please just step, mister Arnold.* » Le visiteur était toujours en conversation avec Amy. Assis d'une fesse sur un coin de son bureau, frétillant d'un mocassin outrageusement fauve hors d'une jambe de pantalon bleu roi relevée au-dessus des chaussettes à damiers jusqu'aux touffes de poil d'un mollet faunesque, le torse penché à faire bosser sur son cou

frisotté le tweed beige pâle de sa *leisure-jacket*, il ne se souciait pas d'interrompre le flirt industrieux qui lui permettait de mettre en valeur, au milieu de petits rires et de « ach! » assez tudesques, les richesses d'un slang aussi récemment acquis en Hollywood que son appareil vestimentaire. Cependant, Mrs Lesley daignait affranchir ses paupières de cet encens et de la double fumée de leurs cigarettes pour lever vers l'arrivant des yeux verts comme le serpent sous la feuille.

— Alors, mister Arnold? fit-elle avec une perceptible ironie.

Assez insolemment, d'un mouvement de cou qui frottait les anneaux de sa luisante chevelure à la bosse du tweed, le client d'Amy tournait vers le gêneur un profil oriental dénué de sympathie.

« J'ai vu cette tête-là quelque part », pensait Arnaud. L'expression de l'autre semblait en dire autant. Où l'avait-il donc vu? A côté, dans le bureau de la secrétaire, au studio, dans l'antichambre de Vorak? En tout cas, il avait rencontré cette figure quelque part, mais différente, sans rien de l'assurance arrogante et combative qui pétillait à présent, dans leur cercle d'écaille, au fond des nocturnes prunelles de cet enfant des tribus errantes. Il l'avait vue tassée, intéressante et sombre, entre les pointes d'un col sans cravate, lovée comme au guet entre les épaules d'un veston crasseux... La gloire de cette neuve livrée hollywoodienne tout frais sortie des vitrines de May Company révélait qu'il avait dû faire le bond heureux.

— Moïses Grum...

Le pétulant inconnu ne laissa pas Amy achever la présentation.

— *By Golly, honey*... Vous avez déjà oublié que j'ai fait changer mon nom la semaine dernière.

— Pardon... Quel est le nouveau? Oh! Jim... Jim quoi?

— Jim Whistler... Est-ce que ce n'est pas seyant? coquetta-t-il en un français plus germanique encore que son américain.

— Plus anglais en tout cas, taquina-t-elle. Jim, est-ce que vous n'avez pas déjà rencontré?...

Ce fut le tour d'Arnaud de la couper avant qu'elle ne prononçât le « Mister Arnold » qu'il voyait déjà se former sur les longues lèvres sarcastiques.

— Arnaud, Philippe Arnaud, se nomma-t-il sèchement.

— Well, well! susurra-t-elle en le regardant entre ses cils clignotants dans la fumée d'un air de dire « Je croyais que Philippe Arnaud ne voulait pas ressusciter à Hollywood », cependant qu'il sentait les yeux offensants de Jim Whistler s'attacher au petit ruban rouge de son veston défraîchi.

— *So*... vous êtes Français? questionnait le nouveau Whistler en redressant avec supériorité le plastron chamois de sa veste flottante.

— Cent pour cent, ne put s'empêcher de répliquer le vieil Arnaud.

— Well, réattaqua l'autre, les Français n'ont pas de quoi être fiers. La belle France... ricana-t-il en se levant.

— La belle France... quoi? riposta Arnaud, touché à vif.

— ... a bien trahi l'Ankleterre si fous foulez que che vous disse.

C'était ce qu'il fallait entendre chaque jour, lire chaque jour dans les colonnes des journaux les plus non-interventionnistes.

— Trahi? Dites qu'elle a été trahie, oui...

Il avait élevé sa voix malgré lui, avec une violence douloureuse qui amenait un coup d'œil avertisseur d'Amy Lesley : « Attention à ce que vous allez dire! » D'ailleurs, elle intervenait :

— Allons, allons, pas de politique. Je vous enverrai votre exemplaire du contrat ce soir, Jimmy, avec le chèque.

Ce rappel calma l'agresseur en lui rendant conscience de ses moyens.

— *Thanks, darling. I'm going. Bye bye... Au revouar*, fit-il de la porte avec un simulacre sardonique de Heil Hitler.

— Un ami à vous, ce brillant jeune homme?

Elle eut un mouvement d'épaules désabusé, une moue :

— Oh! ce n'est pas un mauvais boy... Mais il est tout excité par le contrat qu'il vient de signer. C'est un petit Sammy [1] d'Europe centrale, comme il en court par douzaines ici en ce moment. Il n'y a pas six mois qu'il a débarqué. On lui a donné un petit job à la radio malgré son terrible accent. Le voici sous contrat comme screen-writer. Dans un an, je vous le donne producteur à dix contre un... Il a de beaux yeux, d'ailleurs, ajouta-t-elle.

Dans ces beaux yeux dont elle était encore échauffée avait brillé, se souvenait Arnaud, quelque chose de plus vieux, de plus primitif que la lutte des races et des espèces, quelque chose d'aussi ancestral et d'aussi féroce que le rictus de l'animal jeune vers l'animal grisonnant.

— Au fait, reprenait Amy, il faut que je vous dise au sujet du coup de téléphone que l'on m'a passé de votre studio. Vous n'avez pas su vous y prendre avec Vorak. Il lâche votre histoire. Ils abandonnent *Our Heaven is now* pour faire autre chose.

— Ce qui veut dire?

— Que dans trois semaines votre option ne sera pas levée, évidemment! Kesnik vous fait dire que d'ici-là vous pouvez, si vous voulez, travailler à une autre idée. Mais autant vous dire tout de suite que Vorak a déjà engagé quelqu'un, et pas pour six semaines...

— Qui ça? demanda-t-il, flairant déjà qui ce devait être.

Du bout de son porte-cigarette, Amy pointait vers la porte par où s'était éclipsé le triomphant pantalon bleu roi.

— Ce... Jimmy?

Elle acquiesça avec une nouvelle moue qui feignait d'être attristée.

1. Allusion au héros d'un roman à succès, *What makes Sammy run*, sur Hollywood.

Au cadran du Mortuary MacKinley, le pendule repartait vers le *not to be* quand il s'était remis au volant. Longue avait été la journée. Mr Arnold avait vécu.

## III

A trois ans de distance, ces premières disgrâces s'effaçaient. Cependant quand, d'une fenêtre de son arche, il ouvrait les yeux à la beauté du jour, à la radieuse montée de la lumière vers les eaux du sein desquelles émergeait, pour cligner aux prodiges du matin, la tête d'un phoque adolescent, les âcres réminiscences du réveil se dissipaient. La vague odysséenne accourait à la côte, achevait sa course au petit galop des cavales écumantes dont l'assaut défaisait à perte de vue le front des sables que la marée suivante reformerait. Pour un moment dont la sérénité de la lumière faisait une sorte de trêve, il se laissait aller, dans le silence de son esprit, à la simple paix d'être, de flotter comme les taciturnes pélicans qu'il voyait se reposer de leurs chasses et plongées au pli de la houle paresseuse.

Pourquoi ne pas rendre grâce au Dieu du matin alors qu'au Dieu du soir il demandait d'être délivré du mal ? Les pires maux ne lui avaient-ils pas été épargnés ? Il aurait pu être dans quelque camp de déportés en Allemagne ou questionné dans une geôle par des tortionnaires de Gestapo ou, mieux, à Paris ou en province, grelottant à la queue d'une boulangerie sans pain. Il était sauf. Le pain quotidien lui était encore donné. Sans doute... Mais là-bas, vivant les souffrances des siens, il aurait eu chance de rester des leurs, lié à eux. C'était cela et non le pain qui avait manqué.

Les dollars ? Il s'en était trouvé quand même des dollars. Lorsque, les chèques de studio cessant, il avait attaqué les derniers traveller-checks, une lettre de New-York était arrivée, une lettre d'éditeur demandant un livre, offrant une avance. Surtout un espoir avait lui : pouvoir écrire, pouvoir redevenir Philippe Arnaud.

C'était ainsi qu'il avait entrepris son livre, ces « Dépossédés » dont il portait le sujet en lui comme il le trouvait partout autour de lui : ce drame intime de l'émigré qui, où le hasard le jette, porte en lui deux êtres en conflit : l'un qui veut survivre, s'adapter ; l'autre qui se met en travers et dit au premier : « Tu n'es pas d'ici », qui en chaque pensée de l'autre interpose le passé pour interdire le devenir, le mort qui saisit le vif : « Si je suis rayé que penses-tu être ? Tu n'es que mon ombre, un Zombi. Renonce. Supprime-toi. » L'exemple de Stefan Zweig qui, après une année de refuge au Brésil, s'était tué n'était que trop présent à son esprit au moment où il s'était mis à l'œuvre. Combien étaient-ils dans cette Macédoine d'expatriés amenés de tous les coins d'Europe par le grand exode, les artistes en chômage, les intellectuels en sommeil qui séchaient sur pied comme des plantes arrachées ?

C'était cela qu'il avait à exprimer : cette espèce de mort, cette tristesse *usque ad mortem* que tant d'autres n'avoueraient pas s'ils en ressuscitaient jamais. Expérience particulière qui s'élargissait de la certitude d'être une expérience collective. Mais où un tel livre le mènerait-il? Sait-on jamais quand on l'entreprend à quoi peut mener un livre? Ce qu'il savait, c'est qu'il avait, pour l'écrire, à pousser l'expérience plus avant...

Et c'était pourquoi le livre en était resté à ses premiers chapitres près de deux ans : les deux années qu'il avait passées, avant de chercher retraite sur cette plage, en une autre sorte de retraite, à Ravenna.

***

Ravenna...

« Vous séduirai-je par les évocations d'Italie attachées à ce nom? » lui avait écrit, de Ravenna, le charmant Benjamin Frayre en lui offrant de prendre, à Madson College, la chaire de littérature qu'appelé dans l'Est il laissait vacante. « Ravenna de Californie n'est en soi qu'une petite communauté de professeurs et de missionnaires retirés, perdue dans l'océan des orangeraies et vignobles d'Orange County, mais vous y trouveriez, sous de beaux ombrages propices aux études, des traditions dont l'austérité n'est pas sans charme. La turbulente jeunesse de nos trois « campus » universitaires en aère d'ailleurs le puritanisme mijotant. De Madson, parangon des collèges américains, vous dirais-je que la devise, inscrite en tête du Catalogue, est celle de notre vieux Rabelais : « Fais ce que veux. ». Les Madson girls, quatre cents filles-fleurs venues des quatre coins de l'Amérique, forment une république aux jambes nues et aux têtes fières qui s'entendent à faire respecter ce grand principe d'éducation. Vous auriez une trentaine d'étudiantes, plus ou moins jouvencelles, mais toutes disposées à adorer la France et le Français. Pensant que ma place en cette Thélème vous tenterait, j'ai pressenti à votre sujet le président Horn et sa vice-présidente, Mrs Antonia Muddleton. Vos titres ont fait grande impression. En vous disant bonne chance pour les démarches qu'il vous reste à faire, je vous signale que vous aurez à compter avec une collègue, Américaine par mariage et veuve par définition, qui préférerait régenter seule le département dont vous aurez charge, Mrs B... ou Bee, comme l'appellent, selon leur degré de malice, nos étudiantes. Ceci dit pour votre garde, je souhaite qu'après tant d'épreuves vous ayez à Ravenna des années heureuses... »

C'était ainsi qu'il était devenu « Dr Arnaud ».

Un Dr Arnaud dont la première apparition dans le cercle de la Faculté de Ravenna, réunie en garden-party sous les cryptomerias du président Horn autour d'un punch aux jus de fruits strictement non fermentés, avait été accueillie avec tous les égards dus à un éminent étranger éprouvé par les malheurs de son pays. Un Dr Arnaud gratifié d'un contrat d'un an renouvelable, salué par les ombrages et les frontons des avenues aca-

démiques — Yale, Cambridge, Berkeley — pourvu d'une toge empruntée au vestiaire de Mrs Muddleton pour la « Convocation » inaugurale. Un Dr Arnaud dont les pas incertains dans les cortèges, les fredonnements inarticulés dans le chant des hymnes révélaient peut-être un doute métaphysique hérité de feu Mr Arnold, mais qui s'était finalement rasséréné sur ses chances d'existence intellectuelle en prenant possession d'un bureau meublé de littérature et de pensée française sur la porte duquel une pancarte annonçait à des étudiantes échevelées : *French Department — Dr Arnaud.*

Il avait eu sinon des années heureuses, du moins de vrais bonheurs dans ce bureau. Les livres et fiches légués par un prédécesseur dont les études sur Pascal faisaient autorité, les raides fauteuils espagnols disposés autour de sa table en dotaient la nudité d'une austérité janséniste, d'une rigueur cornélienne auxquelles s'accordaient à ravir les dispositions du nouvel Arnaud. Les tomes de Sainte-Beuve, de Montaigne et de Michelet sur un rayon, le grand Larousse, Gide, Maritain sur un autre lui refaisaient un domicile, le remettaient aussi « chez lui » que devant sa table et sa fenêtre du quai Bourbon. La croisée, encadrée d'une vigne-vierge qui tenait les volets demi-ramenés, prenait jour sur une vue dans son genre presqu'aussi pensive : les nobles perspectives du campus dans leur déroulement de frondaisons, de pelouses, de cloîtres aux auvents de tuile, de halls enfouis sous les feuillages, d'allées qui partaient à la rencontre du ciel lucide. Une vraie Thélème, ce collège, dont Frayre n'avait surfait ni les luxes ni les délices...

Une Thélème à l'échelle de l'Amérique, dotée d'une bibliothèque bénédictine et d'une salle de musique feutrée de liège, rajeunie de tennis, de golf et de piscines, élargie par le cercle neigeux des sierras, à travers laquelle il voyait, au long des journées, des lectrices en jupes claires se prélasser sur les pelouses, des troupes artistes en chemises de garçon flottant sur les pantalons rebroussés aux genoux vaquer vers leurs ateliers, des sportives courir en *shorts* vers les *courts*, des péripatéticiennes entraîner le maître favori au long des allées de buis... Pour quelques-unes, il était déjà ce maître, ce confident, cet ami : pour Lally, pour Doris, pour Dotty, pour Priscilla... les *Seniors*, celles qui l'avaient choisi pour leur « tutorial ». Tu étais leur Français, Dr Arnaud! Elles guidaient tes pas vers leurs retraites préférées : le jardin de mémoire où elles respiraient Verlaine sur les pivoines, la petite chapelle espagnole, le patio de mosaïque où le bassin s'écoule entre les papyrus. Elles t'aimaient d'aimer le recueillement de leurs retraites et le banc de pierre, sous les chênes, où il faisait si bon transporter la classe. Le paysage prêtait ses fluidités aux paresses et aux rires, aux voix folles, à l'écoulement des heures tintées de cloîtres en patios par un invisible xylophone. Dans leurs chambres, comme celui qu'elles appelaient « l'enfant Montaigne », elles ne s'éveillaient qu'à cette musique heureuse. Quand elles s'éveillaient!...

Après les cours, il aimait la regarder de haut, cette Thélème, molle-

ment trempée dans l'or des fins d'après-midi, pacifiée par l'heure du thé — celle où, d'ordinaire, les Thélémites le laissaient corriger, préparer, lire...

Il n'y avait guère que Lally pour frapper à sa porte à cette heure-là.

## IV

Lally, Lally Sullivan... Qu'y avait-il avec vous qui n'était déjà point comme avec les autres ?

Impétueuse, secrète Lally dont le démon des grandes entreprises tourmentait le front pâle et les yeux gris bleu. C'était encore le temps — vous en souvenez-vous, Lally ? — où ce démon héréditaire dont vous ne saviez dire s'il était plus scandinave qu'irlandais vous tirait à hue et à dia entre l'émancipation politique du *Student Body*, une velléité de thèse sur Pascal et une tentation d'essai sur Barbey d'Aurevilly dont vous dévoriez les *Diaboliques*.

Aussi imprévisibles qu'elles, les heures de Lally étaient rarement celles assignées pour le « tutorial ». Il y avait toujours des raisons majeures : les meetings du Student Body, la sculpture, la rythmique, l'article de fond de *Freedom*, organe du Corps des étudiantes.

Elle entrait, l'éclat riant des dents claires compensant le froncement des noirs sourcils, tirait de deux poings nerveux sur son pull-over : « *Aye !* Je devais venir hier, mais j'avais à finir un *papier* sur Dreiser pour *Oncle Teddy*. Je vous dérange ? » Il n'eût pas fallu dire : « Oui » les yeux gris bleu changeants comme la mer d'Irlande auraient émis leurs feux verts. Trois enjambées d'Atala la portaient à la fenêtre dont elle repoussait les persiennes contre la rebelle vigne-vierge : « Vous avez besoin d'air ici ! Ça pue la pipe. On peut dire : ça pue ? », s'immobilisait contre la vitre...

Qu'y avait-il avec Lally qui n'était pas comme avec les autres ? Elle avait vingt et un ans, une intensité et une nervosité de vierge (mais sait-on jamais dans les collèges ?). Ses robes bouffantes de collégienne, avec sa carrure d'épaules et des jambes de gymnaste, lui donnaient l'air de sortir d'une crise de croissance. Il semblait que son intelligence, vive et confuse, fût en mue aussi et ne trouvât dans son trousseau de Senior qu'un tout-fait d'idées trop courtes, de moyens d'expression trop rétrécis pour la levée d'impatiences, d'intuitions, d'imaginations agitées par ses lectures et ce qu'elle appelait ses « expériences ».

Il en connaissait le peu qu'elle lui avait appris en venant se faire inscrire : des voyages en Europe avec son père, des saisons d'été à Middlebury et à la Maison française d'un autre collège de Californie, de poétiques amourettes avec un professeur — « le Français, naturellement » — qui lui faisait étudier Lamartine.

Depuis deux mois, elle ne ratait pas, bien que ce fût à huit heures du

matin, le cours de littérature contemporaine ; elle écoutait comme au concert avec des yeux à arrêter l'orchestre, montrait ensuite des résumés d'une grande écriture flamboyante fidèles comme des sténographies, variait du mauve au gris la nuance de ses pull-over, mettait au pillage les rayons de son cabinet, emportait *Port-Royal*, rapportait les *Diaboliques*, criait : « *Joie, joie et pleurs de joie* » en s'emparant de *l'Immoraliste* — toujours sans pouvoir décider le sujet de sa fameuse thèse de fin d'études. Une nature ! Une nature de sauvage.

Cela n'expliquait pas tout à fait pourquoi elle arrivait à l'heure où les autres prenaient leur thé, encadrait dans la croisée un profil d'éphèbe aussi pur et provoquant que celui du dieu Mars au frontispice d'un Ronsard, ni pourquoi, rejetant une crinière aussi rebelle que la vigne, elle prenait mesure du ciel avant de dire :

— Vous avez raison. Je ne suis pas mûre pour Pascal. J'ai changé d'idée. Je prends Gide.

***

Cela n'expliquait qu'en partie le vague à l'âme qu'il rapportait à domicile quand, chargé de livres comme un âne de reliques, il repassait le *track*, cette ligne ferroviaire de démarcation entre les quartiers académiques et le vulgum pecus des orangeraies, pour regagner son logis à l'écart dans ces confins.

De sa journée parmi les filles-fleurs il sortait comme d'un bain de Jouvence. On ne pouvait que les aimer toutes comme celles du jardin de mémoire où une pancarte préservait les massifs : « Veuillez ne pas cueillir les fleurs. » En corps, si diverses qu'elles fussent — les unes à peine adolescentes, les autres déjà femmes, les saxonnes et les latines, les engourdies du Pacifique et celles qui avaient les rudes bises de l'Atlantique dans le sang, les sérieuses du Middlewest et ces filles du Sud, comme Doris, dont l'accent chantant et les sourires évoquaient les blondeurs soleilleuses d'un jardin de Virginie — en corps, avivées et embellies par le mimétisme du mélange, elles lui apparaissaient comme une seule jeune fille américaine, comme une Amérique jeune fille dont il se disait sagement : « Trop tard. Elle n'est pas pour toi. » Plus d'une, cependant, par primesaut ou par jeu, réussissait à le troubler d'un « *We love you* » dont un regard faisait un collectif « *I love you* », d'une invitation à dîner en l'un des halls aux flambantes cheminées, d'une question qui, à travers le professeur, cherchait l'homme, d'une rouerie, d'un arôme de chevelure à dessein trop rapprochée sur le livre ou le cahier.

De ces frais visages, de ces robes aérées, de ces provocations sans lendemain, il rapportait, au retour, l'émoi qui réveille au cœur de l'homme éprouvé l'éternel adolescent. Le devinaient-elles quand, au passage, elles le croisaient de leurs « Hello » insouciants ? Devinaient-elles qu'elles

étaient les voix de sa jeunesse, qu'il marchait le long d'autres tennis vers d'autres fourrés au rendez-vous d'un même rêve?

Cette griserie, ce vertige des sèves revenues ne se dissipaient pas d'un coup, mais s'éteignaient en mélancolie entre les quatre murs de la chambre gardée par une vieille photo d'Aude, grave et déjà un peu jaunie, pour revenir plus tard, au milieu des nuits encensées par les orangers du voisinage, avec la chevelure de Doris ou le magnétique halo des yeux de Lally, dans l'intimité des songes.

Elle était bien à l'écart des cottages victoriens de Yale Avenue et des bungalows genre keepsake de Pilgrim Place, cette maison neuve, ce long rectangle clair en retrait des lauriers-roses et bambous d'un terrain vague promu jardin par son constructeur-propriétaire, Tim, Timoteï Chezov, l'unique communiste de Ravenna, le seul membre de la digne communauté qui bût volontiers un coup de rouge et eût le goût de la conversation. Bien que ce quartier « *beyond the track* », de l'autre côté du chemin de fer, fût, aux yeux de la Faculté, une mauvaise note clairement pointée par Mrs B. — au même titre que ce propriétaire et le style soviétique de cette habitation, Arnaud n'avait pas hésité à élire un domicile exempt de bric-à-brac et soustrait aux promiscuités vétustes de la tradition.

Quelques rayons de bois blanc, le concours du camarade Tim et ses reliques mobiliaires et décoratives lui avaient permis d'en faire un intérieur à son goût : « ultra-moderne », de l'avis de visiteurs pincés, tels que Professor et Mrs Noble amenés par le scrupule de rendre punitivement la visite qu'il avait omis de faire. Un dessein surréaliste de Masson, jugé « *very asiatic* » par ce docteur en littérature élizabethaine auquel la mollesse d'un sommier-divan, unique siège pour couple du living-room, causait ainsi qu'à Mrs Noble de visibles souffrances morales, contribuait à ce jugement partagé par les visiteurs subséquents. D'ailleurs, politesse et curiosité satisfaites, à l'exception du jeune ministre de Ravenna Church, l'affable Lee Ames, qui venait soumettre à sa critique la traduction d'une étude sur Pascal, les visiteurs ne récidivaient guère. Ce qui était, somme toute, un avantage.

Cependant, cours, lectures préparatoires, jardinage et parfois ménage ne lui laissaient guère de loisirs pour le manuscrit des *Dépossédés*, gardé en veilleuse dans sa chambre à coucher sous la reproduction d'un tableau de Berman — une figure de femme, très Dürer, accoudée au mur d'une ruine baroque sur un fond calciné de crépuscule — dont l'association au portique de son vieux rêve entretenait en vain l'atmosphère et l'inspiration. Une ancienne photo d'Aude sous son béret noir de l'Oratoire, les dernières d'Ariel — les seules qui missent un sourire de lumière dans cet endeuillement — une vue de son balcon du quai Bourbon, volets demi-fermés sur la papitation des reflets de Seine, envoyée de New-York par une amie qui l'avait prise d'un illustré au moment où les journaux avaient annoncé sa mort, tenaient compagnie sur les murs blancs

aux Jacques Callot, ravis au départ à l'appartement d'Aude et remis sous verre.

Le sens et le vœu de fidélité qu'il attachait encore au portrait d'Aude étaient de la même origine que le lien qui l'attachait à cette Bible de mariage, marquée par elle, qu'il gardait, là aussi, et rouvrait de temps à autre. Par la présence du livre comme par l'aura du visage d'Aude jeune fille, le vertige religieux exerçait ses droits de reprise à l'heure tardive et entre toutes solitaire où l'homme fait face à son bord de lit, au néant à border entre ses chastes draps. A cette Bible, tu avais adjoint un Pascal, Dr Arnaud... Avoue que tu n'y trouvais pas plus de remèdes qu'au livre de Job. Reconnais qu'avec son Dieu d'Abraham et de Jacob l'Auvergnat qui cousait des papiers dans ses poches, ne t'arrachait pas son « Joie, joie et pleurs de joie », que tous les éclairs et tout le tremblement de son génie n'ajoutaient que le sens d'infini néant de ses Pensées et de la Pensée tout court à ta peur de ce néant!

Mais alors, Philippe Arnaud, pourquoi cédais-tu à cette foi du charbonnier héritée sans doute d'un pauvre père dont la prière en chemise de nuit te donnait, à quinze ans, l'envie de crier : Au fou! Pourquoi refaisais-tu avec les mêmes mots... « Que votre règne arrive.., la tentation... délivrez-nous du mal » la même prière? Pauvre, pauvre, pauvre Arnaud... L'homme n'est pas simple.

Hors de ces retombements, hors de cette chambre, il était pourtant un autre homme, délivré sinon guéri de l'obsession. A longues veillées, dans le living-room (si bien nommé), il s'enfonçait avec délices dans les livres rapportés : tour à tour les chroniqueurs, Montaigne, Sainte-Beuve, Michelet, Renan. Il plongeait dans les grands fonds, étonné quand il en ressortait d'avoir pu tant oublier de sa terre et des hommes de sa terre. Ces *Essais* qui le retrempaient dans le bon climat de Périgord où les méandres de chemins et de rivières épousent ceux de la pensée, où les girouettes du ciel, les arômes de truffes, de cèpes et de noix fraîches inclinent l'homme à se pardonner d'être divers et ondoyant. Ce *Tableau de la France*, de Michelet, qu'il n'avait jamais lu et qui lui faisait refaire le survol du dernier jour, cette vérité première dont il se repénétrait, dont il ressuscitait chaque jour : *la France est une personne.*

Une personne qu'il retrouvait en chaque livre qu'il ouvrait, en chaque cours qu'il faisait. Toujours présente, diverse et ondoyante, elle aussi, mais immanente, penchée sur les sources et les fontaines où il s'éclaboussait pour tendre quelques écuellées de gay-savoir aux insouciantes. Une civilisation est l'essentiel d'une patrie si elle ne l'est toute, se disait-il. L'on peut revivre de ce dont la perte fait mourir.

Et il semblait, dans ces états de grâce dus à la personne, que les mois, les années de Ravenna dussent s'écouler au fil de sa durée — Moyen Age, Renaissance, Age de raison, Siècle des Lumières — dans l'enchantement d'une promenade au jardin de « l'honnête homme », côte à côte avec ces jeunes filles ensoleillées.

## V

Un soir, la tentation...

Il se rappelle ce crépuscule de décembre où, fumeuse et rougeâtre, la flamme des brûleurs à pétrole rampait sous les feuillages des orangers : le soir où la tentation allait entrer. Deux anges, en robes d'anges, avec des ailes d'anges, frappaient à sa porte.

C'étaient Lally et Doris escortant une petite Freshman [1] en ménestrel qui, leur Noel chanté, lui tendait dans un trio de rires une invitation sur vélin. Il s'agissait d'un dîner moyen âge à Florence Hall avant le *Christmas Pageant*. Doris, avec ses blonds cheveux, n'était qu'un bel ange, régulier, susurrant et plutôt pressé de poursuivre sa tournée. Mais Lally — non, ce n'était jamais avec Lally comme avec les autres — Lally, avec cette électricité bleuâtre sous ses sourcils noirs, était franchement de l'espèce ténébreuse, un ange de Paradis perdu, malicieux et préméditant d'obscurs desseins — dont celui de franchir la porte, c'était visible. La pâleur de camélia des mauvais anges, avec ce joli cerne autour des yeux qui changent : un ange de Milton sur ce fond de flammes rampantes, à côté, dans l'orangeraie.

Naturellement, elle était entrée, le Malin masqué de curiosité la poussant, rabattant ses ailes de ses coudes fins, suivie des autres moins osées. La tentation était en elle, et elle était la tentation.

Une tentation dont il avait déjà vaguement perçu l'approche, malgré l'austérité de son cabinet professoral, lorsque éployant sa jupe dans l'une des chaises espagnoles, elle accrochait sans façon au barreau de la sienne la semelle de ses souliers plats.

Et voilà qu'elle trouvait le chemin de sa maison, passait le seuil de son intimité sous le couvert de ce déguisement céleste. En vain, il l'invitait à s'asseoir : flairant, tournant dans le living-room, furetant des rayons aux murs, du Joyce qu'elle compulsait un genou sur le divan aux photos surréalistes qui tenaient les autres bouche bée, elle appliquait ses antennes à la recherche d'il ne savait quoi, avec tout d'un coup, au milieu de propos futiles, cette insinuation, cette remarque — une remarque comme seuls peuvent en faire les mauvais anges :

— Well, doctor Arnaud, je vois que vous n'êtes pas un saint.

— Qu'est-ce qui vous faisait croire que j'étais un saint?

— Well, well... un petit air que vous avez de temps en temps.

— Well, avait-il dit comme elles riaient toutes les trois, je vois que vous n'êtes pas un ange.

La lutte des bons et des mauvais anges commençait...

C'était un innocent hasard qui, au dîner moyen âge de son Florence Hall, l'avait placé à côté d'elle, très serré même entre elle et la corpulence

1. Freshman : étudiante de première année. Les sophomores, juniors et seniors sont les étudiantes de deuxième, troisième et quatrième années, respectivement. (N. de l'aut.).

de Mrs Antonia Muddleton, en face de la robuste June en robe de moine et de Priscilla en hennin. Dans les interludes des Christmas Carrols chantés par des chœurs de châtelaines, de bergers, de troubadours et de rois-mages, pendant que le Fou faisait des siennes avec son hochet entre les tables, elle suggérait ingénument qu'il devrait bien un soir leur donner un échantillon de cuisine française dans cette adorable petite maison... avec Dotty et June, par exemple, ou Priscilla. Pourquoi pas ? Quand ? Après-demain... Avec l'approbation de Mrs Muddleton, évidemment ! Antonia Muddleton acquiesçait avec le vœu d'être invitée aussi un autre jour... Où était le mal ? Durant la procession du Pageant qui se déroulait aux chandelles autour des pelouses du Campus, sous l'incantation des vieux Noëls repris de cloîtres en bosquets par les voix fraîches des troubadours, des séraphins et des bergers, elle l'escortait — chaude, douce, mystique marche à l'étoile, regards perdus par-dessus les flammes pures, infléchies par les souffles de la nuit, obscures arrière-pensées traînant encore peut-être dans les arômes de la terre — parmi les bons anges d'un presque authentique Paradis. Quel mal y avait-il à la sentir si proche si intimement à l'unisson, quand, se penchant pour allumer son cierge au sien, elle laissait pleuvoir, avec une roseur sur le visage, une rosée de cire chaude sur sa main ?

Où était le mal, à ce gentil dîner, le surlendemain ? Un dîner sans cocktails, sans vin comme il se doit à Ravenna, mais aux bougies comme il se doit en Amérique, un dîner dont elles devaient rêver longtemps : leurs plus belles robes du soir, fleurs aux cheveux, consommé à l'estragon (du jardin aussi), crêpes Suzette, disques de Jean Sablon et de Charles Trénet, qu'elles ne se laissaient point de remettre... *Le Fiacre* (don de Lally)...

*Un fiacre allait trottinant, jaune avec un cocher blanc...* Paris qui sortait de la nuit fleur d'oranger de Ravenna, entrait avec la voix des cabarets, le soleil des rues, la nuit des quais... *Derrière les stores baissés, on entendait des baisers...* Paris qui le repossédait d'un coup. Et elles, en long et en travers sur ce divan inconcevable à Ravenna, qui le regardaient galvanisé, rebranché sur le courant d'un Paris de vingt ans, mimer en mesure le cocher, la dame qui disait « Léon ! », le vieux monsieur qui passait, le fiacre qui se perdait..., électrisé, le diable au corps, et des larmes saintes jusqu'aux yeux. Lally, touchée au cœur, qui en redemandait : « *Please, please...* Encore une fois, votre petite danse, s'il vous plaît » — car elle sentait tout cela très bien, de toute sa nature, de tout son instinct : ce mélange de joie et de peine, de présent et de souvenir, de pur et d'impur, de conscient et d'inconscient, de mal et de bien qui fait la vie — et qui est si simple, au fond, sans qu'on y pense, quand on la danse et la redanse pour les yeux de la femme qu'on va aimer (sans qu'on y pense). Non, Lally n'était pas un mauvais ange.

Soudain, ce triple « oh ! » quand la tranquille June avait déplié cette page de *Vogue* — il était trop tard pour la mettre de côté — où en robe de

grand soir madame Philippe Arnaud... Silence, froid silence... Un ange, un très mauvais ange passait. Le disque s'arrêtait. June et Dotty faisaient semblant d'admirer la robe. Lally se rétractait, une Lally différente, femme d'un coup et le mal dans ses yeux étranges. Puis elle se levait et allait mettre un autre disque. *En quittant une ville...* Et c'était Paris qui s'éloignait avec l'absente, s'enfonçait dans une rumeur de train qui fuit fondu au grondement du rapide qui brûlait la gare de Ravenna. La page de *Vogue* était oubliée... Lally était là, qui n'avait pas envie de s'en aller. La tentation restait. La tentation avait grandi...

Il demandait à notre Père de l'écarter, tandis qu'elles remontaient vers Florence Hall.

Aude, Aude de l'Oratoire, que le pouvoir d'un mythe est grand sur un cœur trop mal remis de ses secousses pour ne pas céder aux superstitieux ébranlements du souvenir! Vous n'étiez qu'un visage, l'âme passagère d'un visage anéanti dans le passé, mais de sa triste clarté, comme du noyau d'une funèbre nébuleuse irradiait un dolorisme moral et pénitent qui, à la seule approche de la tentation, le faisait se sentir coupable. Vous étiez la source, Aude mystique, de cette inquiète vertu, de cette incertaine chasteté.

La Tentation, la pauvre tentation, n'avait pour elle que la nature, la voix quotidienne de la nature. De la nature, qui persuade à l'homme comme à la plante de renaître d'entre les décombres, de reprendre force et vie là où il y a joie, jeunesse, force et vie. La nature, qui chaque jour ou presque à chaque retour de Lally commençait à libérer son plus clair langage : « L'homme n'est pas né pour vivre seul ; la chasteté mène à l'impuissance ; ton être en sommeil demande l'amour, ton être en sommeil se réveille et la réponse est dans ses yeux... Regarde-la étirer ses bras, allonger ses jambes... Crois-tu que ce soit uniquement pour sa thèse et tes lectures qu'elle vienne ?... »

Il y avait bien quelque à-propos dans ces avis. De fait, depuis la rentrée de janvier, le zèle qui, une ou deux fois par jour, ramenait Lally avec ses essais de « thèse » sur André Gide, manifestait visiblement son goût pour le tête-à-tête avec le tuteur. Il essayait bien de lui garder la tête sur son ouvrage... Mais « vois comme elle te regarde quand tu parles et quand tu lis ? Et cet œil railleur et tendre que tu as surpris sur toi pas plus tard qu'hier à la Convo ; pendant que tu faisais semblant d'écouter le discours du président Horn. Vois comme elle te rit quand elle entre, comme elle se referme quand tu prends cet air de professeur et de faux saint. Ne fais pas cette tête d'exilé malheureux et de veuf inconsolable ou elle te jettera son cahier de cours à la figure. Regarde-la. Une belle grande et déjà majeure, déjà éclose pour l'amour et qui attend l'amour autant que toi ; une grande fille flexible, à la fois claire et ombrageuse, avec ses petits complexes elle aussi, sentimentaux et puritains, sa famille de Boston, son fiancé... Est-ce qu'elle t'en parle, de son fiancé ? Ne vois-tu

pas, quand elle les a dans ses poches, comme elles l'agacent, les lettres de son fiancé »?

Malicieuse, sensible, perspicace Mère-Nature qui entrait à grands rayons par la fenêtre, avec de jolis sourires à vrilles de vigne-vierge, sur l'élève, le tuteur et les bouquins : « Ses complexes?... C'est toi, l'entravé. Elle ne peut tout de même pas te prendre par la main. Elle ne demande qu'à les envoyer en l'air, ses complexes, avec sa jupe... Imagine avec cette taille-là! La belle branche! Aide-la, ne fais pas le Joseph, sois un bon maître. Forme son esprit. En attendant mieux. Relis-lui ce que toi-même tu préfères : *L'Enfant prodigue*, *Amyntas*, *Les Nourritures*. Regarde comme elle écoute. Tu l'affranchis. Tu la révèles. Elle s'ouvre à toi. Elle t'appelle comme le Saint-Esprit. Et maintenant, ferme le livre... Allons! Cueille la branche, cueille la fleur, cueille le fruit... »

La voix de la nature rendait sourde et caressante la voix du maître... Mais la voix n'est pas la main.

La tentation montait des moelles au cerveau ; le cerveau, dégagé par quelques fumées d'échappement, la refoulait précipitamment dans les pauvres moelles. Quand le livre était fermé, quand la branche flexible pliait, toute prête à être cueillie, la main... la main se contractait sur la pipe, la bourrait si dur que la pipe ne tirait plus. Et Lally se renvolait, pâle avec ses yeux étranges.

Mère-Nature se vengeait. Le saint avait, la nuit, des rêves qui lui laissaient la migraine le lendemain. De curieux rêves : tantôt ses yeux, rien que ses yeux, quelquefois verts, quelquefois bleus — bleu, bleu, bleu — tantôt... Une nuit, c'étaient des animaux d'Apocalypse, à deux ou trois têtes ébouriffées et arrogantes, qui déboulaient d'un très beau ciel selon saint Jean, le reniflaient et passaient leur chemin ; d'un timide coup de verge il se vengeait sur l'un, plus audacieux. L'animal aussitôt clopinait et subitement tournait en un horrible Bicot à chéchia qui traînait un moignon de jambe sanglant.

Au lever, sous un mal au crâne qui semblait devoir durer jusqu'à la mort, il se sentait vidé, fini, traqué de sénilité moribonde. Cet état durant, il associait assez distinctement les têtes ébouriffées des monstres selon saint Jean à celles qui entraient dans sa classe par deux ou trois à la fois. Mais ce Bicot et son atroce jambe, que voulait-il dire, ce Bicot? Glen Morton, le professeur d'histoire des religions qui se mêlait de psychanalyse, consulté sur le court de tennis, lui révélait avec un sourire subtil que jambe coupée est le symbole bien connu d'un complexe de castration... Ah, nom de Dieu, mère Nature!

Par un printemps Renaissance aussi précoce où les orangers embaumaient si fort jusque dans les avenues académiques réentendre ce lugubre chuchotement : « Arnaud est mort. Il n'y a plus de Philippe Arnaud. On ne peut pas être et avoir été », c'est tout de même dur pour un homme qui n'a pas encore atteint la cinquantaine.

Quand la vie est fixée au bord des calmes avenues tant de gens s'accommodent d'avoir été, voire même de n'avoir jamais été. Que ne prenait-il exemple sur les heureux collègues des cottages abrités de bougainvilléas et de glycines! Dr Thompson Elbert, professor Noble, Uncle Teddy, Glen Morton, C.D. Burnett Ph. D. de Columbia... tous diplômés de distinction, tous parfaitement satisfaits de regagner la victorienne salle à manger à chandeliers de simili et les rondes compagnes à lunettes qui les attendent devant le verre d'eau glacée d'un couvert bien mis. Qui de ces messieurs songerait... même pour le bon motif... une étudiante! Tu n'y penses pas. Admire, imite... La pureté des mœurs garantit la tranquillité des âmes et l'activité des sports. Émotions, désirs, inquiétudes, tous ces mouvements dont étudiants et étudiantes demandent le ferment aux textes que ces bons maîtres analysent sont aussi prohibés de leurs vies que le mot plaisir du langage, aussi bannis que l'alcool, le vin, que la plus pâle petite bière des réceptions et du frigidaire de Ravenna Inn où les légumes stérilisés se marient aux boissons camphrées. Une certaine gêne, comme d'une mutilation cachée, est parfois signe que ces messieurs ont de ce manque une contrition pas trop claire, d'où certaine atrophie dont les conversations et peut-être, peut-être, mystère des nuits de Ravenna, des rêves de jambe coupée... Il faut s'y faire! Attention, Dr Arnaud, si tu veux renaître bon Américain vers la cinquantaine et connaître des années heureuses à Ravenna, il ne faut pas dire : « J'en crèverai », mais : « Je me conformerai... »

Qui pense à l'amour à Ravenna? Quelques rares adolescentes qui, dans le secret des vieilles Dodge d'étudiants, sous les ténébreux rameaux du *Wash*, feignent de s'unir à des compagnons de leur âge en s'aidant d'un philtre d'aspirine et de coca-cola... Un rendez-vous plein d'aspiration, le Wash, aussi nombreux, aussi plein de poésie que Pilgrim Place où les bungalows des évangélistes retirés forment le cercle, eux aussi, sous le clair de lune funéraire aux arborescences coloniales du Wash et des bungalows. Mais du Wash, Dr Arnaud, un honorable membre de la Faculté détourne ses pas... Qui songe à l'amour à Ravenna?

Mère-Nature allait se venger sur Ravenna, se venger sadiquement sur Ravenna Inn. Ta tension était trop forte, par ce printemps, Dr Arnaud! Un beau matin dans une chambre de Ravenna Inn... non, c'était trop beau! Au premier étage de l'annexe de cette vénérable Ravenna Inn, toute noire, poudreuse et feuillue, dont jamais membre de la Faculté n'a gravi le perron sans jeter son cigare et se purifier les mains, le seul, endroit décent où Dr Noble pût conduire Mrs Noble et sa belle-mère pour consommer, rituellement, la dinde aux airelles de Thanksgiving Days l'unique hôtel enfin qui n'eût en fait de pensionnaires femmes que des dames patronesses du Women's Club, de l'Église méthodiste et de l'Ar Society, un beau matin... sur un lit, la porte ouverte, un éphèbe dépouillé de vêtements. Un bel éphèbe nu et sanglant... Trop beau vraiment! Poignardé, le bel éphèbe, par un de ses anciens condisciples devenu

cow-boy — encore plus beau, peut-être — qui, après une nuit... une nuit élizabethaine, Dr Noble! et son génial forfait commis s'accrochait à un truck pétrolifère pour rejoindre, en chemise à carreaux, son ranch du désert sur la route de Santa-Fé.

Cette incongruité devait baisser le ton des allocutions universitaires ce midi-là et les dames pensionnaires de Ravenna Inn durent s'offrir, dans leurs placards, un bon petit coup de brandy particulier pour se remettre. Mais quelle aimable effervescence vous déchaîniez sur le Campus, Mère Nature, avec ce coup-là. La manchette de *Freedom*, « Crime d'amour à Ravenna » et le leader signé Lally allaient en donner la température Renaissance par ce superbe après-midi aussi purgé de mal que de vertu comme après un bon orage. Belle de fièvre comme une fille de John Ford, Lally brandissait une épreuve dudit *flash* qui donnait un avant-goût de sa thèse sur André Gide. Mère Nature, vous êtes la bonne école des jeunes filles. « Je vous attends sur le tennis », disait-elle, « je veux vous battre ». Presque tous les courts étaient déjà pris. Glen Morton et Dr Bourne, déchaînés, échangeaient des balles meurtrières. Dr Bourne, velu sous la flanelle raccommodée par sa vieille mère, servait, dents serrées, non comme un clergyman, mais comme un assassin. Lally arrivait en short — ah! la belle branche... — et bondissait. Il se mettait torse nu pour montrer qu'il était d'attaque. C'était lui qui la battait. Une parfaite forme. Quel beau jour ce jour de crime!

Mais le mal n'était pas vaincu.

Lally souffrait du même mal.

Ce printemps précoce, cette seconde invitation à dîner chez lui qu'il avait lancée en l'air, un jour d'expansion, et ne renouvelait pas, les suppliques épistolaires du fiancé de Boston, les approches des examens et du Commencement, tout cela s'unissait pour la rendre aussi instable que nerveuse. Elle passait de bonds et d'humeurs d'elfes à des rages rentrées de panthère noire qui mettaient dans ses yeux plus de feux verts que de feux bleus. C'était sa faute, aussi, à ce Philippe Arnaud (devenu Phil, par abréviation, dans certain journal intime auquel Dotty faisait des allusions de moins en moins discrètes ) : non seulement il ne l'invitait plus à venir voir les peintures chinoises dont il avait parlé, sans les montrer, le soir du fameux dîner, mais il devenait, c'était le comble, odieusement professeur, insupportablement Dr Arnaud. Il châtiait ses papiers, la reprenait en pleine classe, mutilait sa thèse, prétendait même qu'elle vînt à ses heures assignées et point à d'autres... Enfin!

Non, l'intuitive Lally ne parvenait pas à comprendre que, plus Philippe Arnaud s'éprenait d'elle, plus il corsait sa sévérité d'airs de saint Sébastien souffrant. Dieu sait ce qu'une Américaine de vingt-deux ans peut se loger en tête en pareille circonstance! Un jour...

Il aurait fallu savoir que Doris et Lally ne s'aimaient pas, que Doris et Lally se partageaient inégalement la royauté de Florence Hall et la

popularité démocratique du Student Body. Les bijoux et robes de Doris, la voix suave de Doris dans les airs anciens, ses jolies manières chattemite de jeune héritière accomplie lui valaient à Florence Hall et à l'aile droite du Student Body une faveur à laquelle Lally la révolutionnaire, dont les mensualités paternelles n'arrivaient qu'avec des retards gênants, ne rendait hommage qu'au prix de secrets tourments. Il aurait fallu ne pas ignorer ces choses et leurs implications politiques dans les meetings de leur Parlement. Pour éviter leurs répercussions passionnelles dans le cœur ombrageux de Lally, il eût fallu aussi que leurs heures de tutorial ne se succédassent point le mercredi. Doris, ce mercredi-là, était tellement en avance, Lally tellement en retard que Doris avait pris une place qu'il lui était arrivé de sacrifier sans plaisir deux ou trois fois. Quand Lally avait paru... Doris, sûre de ses droits, avait sans se troubler penché sa chevelure odorante un peu plus avant vers les notes que tenait un Dr Arnaud stoïque, mais rougissant. Il avait bien dit : « Lally, je resterai pour vous tout à l'heure. Attendez que Doris ait fini... » Mais le Blunt, un peu détraqué, de la porte n'avait pas amorti le claquement de la fermeture assez violente pour faire sursauter Dr Noble dans la pièce voisine. Avertie peut-être par un subtil instinct de ce qui bouillonnait dans le couloir, Doris le tenait une heure un quart sur *l'Evolution créatrice*, le tenait jusque sur le seuil de la porte dont il tournait le bouton avec une impatience de mauvais goût par une invitation à venir prendre le thé avec elle et, de toute façon, à dîner à Florence Hall un prochain soir. Il avait le temps de la regarder s'éloigner sur un bye... bye... reconnaissant et charmé, de se retourner vers la droite où se dressait dans l'ombre le visage de la Vengeance hérissée de tous les serpents de la Jalousie... avant de recevoir par le coin droit de la figure une machine infernale formée (il le sut après) de *Faux monnayeurs*, d'encre bleue, de thèse cartonnée, de stylo barbelé et de rouge à lèvres...

De deux jours interminables elle ne reparaissait ni aux classes, ni dans ce cabinet. Le dossier du fauteuil devenait le poteau de supplice de saint Sébastien. Le troisième jour, enfin, à l'heure du thé, elle apparût plus blanche que Desdemona. L'insomnie avait cerné ses yeux, rougi ses paupières. Elle se porta vers la fenêtre sans mot dire, l'ouvrit, ne sauta pas mais s'encadra. Tout pouvait encore être sauvé. Mais Mère Nature, dégoûtée du jeu, ne s'en mêlait plus. Les talons joints, il molestait sa pipe, avalait âcrement sa salive et montrant les humiliants débris de l'engin entamait une petite phrase préparée qui commençait : « Lally, je ne comprends pas... »

Le masque de la vertu est sans attrait. Elle desserra des mâchoires qui tremblaient un peu et articula : « *I hate you...* » Il se crut haï, le devint peut-être. Le masque hideux de la vertu devint celui, guère plus engageant, de l'affliction. Comme s'y méprenant, elle blanchissait encore de courroux, il craignit qu'une fille-éphèbe aussi fumante eût un accès genre « Crime d'amour à Ravenna » d'autant qu'elle crispait contre elle

un fin poignet armé d'un stylet imaginaire. Elle souffrait vraiment du même mal que lui. Pour la désarmer, il tenta de prendre avec une *amicale* douceur ce fin poignet. Fin poignet dur comme acier qui s'arracha avec un de ces revers du coude à l'estomac qui vous apprennent qu'il est malsain de tricher avec la nature. Et sans lui laisser le temps de s'y prendre à deux fois — après tout, on est Américaine ou on ne l'est pas — balançant d'un coup de pied la chaise cornélienne elle se renvola.

Il la suivit, pantelant, jusqu'au couloir. L'écho de ses « Lally... Lally! » ne l'atteignit, s'il l'atteignit, qu'au moment où, dans une ruée fauve, elle bousculait le couple manifestement intrigué de Professor Noble et de Mrs B... postés au bout du couloir.

A cet instant, ce coup de grâce était le cadet de ses soucis. Le Mal l'emportait : il aimait Lally. La Vertu l'emportait aussi : il perdait Lally.

En sa fuite éperdue, Lally entrevit-elle que le professeur de littérature élizabethaine renforçait de sa réprobation le qui-vive de Mrs Bee, guêpe charbonneuse? Peut-être.

Lally n'ignorait pas le fiel que Mrs Burton-Weiler nourrissait à l'endroit de Dr Arnaud, le fiel qu'elle avait toujours nourri à l'endroit des professeurs hommes dont « s'amourachent ces petites sottes ». L'affaire Hoffmeister, qui avait été, deux années durant, la grande Affaire de Mrs B..., prouvait la puissance des armes cachées dans son petit sac à tricot. Lally savait que, forte de sa victoire sur le privat docent de la République de Weimar, Mrs B... avait transféré sa haine sur la dernière recrue du président Horn, ce monsieur en faveur duquel ses meilleures élèves désertaient ses classes et son bureau. Aussi bien la belliqueuse alarme de son « Mais, qu'est-ce qui se passe, ma pauvre Lally? » proclamait son impatience d'aller répandre, à pied ou à bicyclette, l'annonce d'un scandale sans précédent, une tentative de viol probablement... Dr Noble était témoin. Il suffirait que Lally...

Regagnant sa chambre où la tempête de deux jours et de deux nuits avaient laissé, entre la commode et le lit défait, des ravages que Mrs Cocker, *house-mother*[1] de Florence Hall, était précisément en train d'inspecter avec horreur, Lally, en une lueur, en un trait de foudre mentale, revit l'œil de Bee et prévit l'orage qui allait s'abattre par sa faute sur la tête de ce pauvre Dr Arnaud. Justement, Mrs Cocker était demandée au rez-de-chaussée par Mrs Burton-Weiler pressée d'avoir des détails. Dans la tête et le cœur de Lally quelque chose vacillait : le plus réservé des professeurs, Phil, ce pauvre agneau... *sweet, sweet lamb*... qu'elle avait failli assommer, à qui elle avait voulu crever les yeux, souhaité pouvoir enfoncer six pouces de métal dans le cœur, à qui elle avait défoncé l'estomac... Et, à cette pensée, elle éclatait de rire. Qu'est-ce qui la prenait? Elle était folle, folle à lier... Ses larmes jaillissaient. Cette

1. House Mother : Directrice-surveillante des Halls où vivent les étudiantes.

sale Bee allait lui faire perdre son job de réfugié et cela à cause d'elle, horrible, horrible Lally Sullivan qui n'en ferait jamais d'autres. Il la haïrait toute sa vie, elle qui l'aimait, l'aimait... Ses pleurs roulaient, ses jambes se prenaient dans cette sacrée descente de lit. Mrs Cocker reparaissait, redemandait de la part de Mrs Burton Weiler en bas ce qui se passait...

Mrs Cocker reculait. Le projectile était, cette fois, un innocent, mais lourd coffret à musique, cadeau de ce serein fiancé de Boston, qui ratait de peu les pieds sensibles de la matrone de Florence Hall. Et sous un terrifiant « Get away, get away, get away », qui faisait s'ouvrir toutes les portes à côté, Mrs Cocker, outrée, s'éclipsait. Le lit défait à l'oreiller encore humide accueillit de nouveaux sanglots.

Une demi-heure plus tard, dans le hall central, sous l'escalier qui montait au lieu de l'attentat présumé, un petit groupe composé d'Antonia Muddleton, de Professor Noble et de deux ou trois attardés d'un comité d'examens alertés par Mrs Cocker et Mrs B... vit reparaître, bravement en route vers ledit escalier, Lally Sullivan les yeux rafraîchis, poudrée comme par un chirurgien et les lèvres ensanglantées d'un rouge-grenat destiné à masquer l'épanouissement d'un bouton de fièvre. « Si vous montez chez Dr Arnaud, Lally, prévint posément Antonia Muddleton, je crois qu'il est déjà reparti. » Au milieu de l'attente générale, Lally s'éclaircissait la voix : « C'est bien ma chance. Il a ma thèse... Avec ces *finals* la semaine prochaine, c'est épouvantable. Voilà deux nuits que je passe dessus... (clin d'œil éloquent à Mrs Cocker) et je n'en sors pas. *Ce pauvre Dr Arnaud en est malade...* »

Ils la virent sauter les marches, traverser le vestibule vers la sortie avec un courageux regard à la galerie. « Peut-être l'aura-t-il emportée chez lui. » Elle était déjà dans la rue.

A grands pas, toute à ses pensées, elle se hâtait vers le *track*. Ce qui pressait le plus était de le prévenir. Le plus simple serait qu'il allât parler à Antonia qui savait qu'au moment des Finals toutes les girls perdent la tête. Mais lui, *poor Phil*, qu'est-ce qu'il pouvait bien être en train de penser ? Elle lui dirait, *well*, que les manèges de Doris avant-hier l'avaient rendue folle de rage à l'empêcher de dormir deux nuits de suite. Elle n'aurait pas besoin de lui dire pourquoi si, chez lui, il se décidait à ... Chez lui, ce ne serait pas comme dans ce maudit bureau. Mais, *damn*, il y aurait ce sale bouton de fièvre. Encore une autre malédiction, ce bouton de fièvre, pour la punir de s'être mise dans cet état... contre ce pauvre Phil, *sweet angel*. C'était la même chose chaque mois, ce bouton et le reste, mais jamais comme cette fois-ci. Elle allait être jolie, demain. Alors, autant aller le trouver tout de suite et lui dire tout droit, comme avec Dad après les grandes crises : « *Will you forgive me ?* » En français, ce serait plus gentil : « Voulez-vous me pardonner ? Je ne le ferai plus... » Il sourirait, juste comme Dad. Il serait très gentil, la ferait asseoir sur le

divan. Elle serait repentante et confortable, s'allongerait comme le soir du dîner... Si seulement il n'avait pas invité June et Dotty ce soir-là. C'était la première fois qu'elle avait vraiment eu envie de l'embrasser... Quand il avait fait sa petite danse avec *le Fiacre*. Pourquoi n'avait-il jamais reparlé de cette invitation pour elle toute seule? Qu'est-ce qui le retenait? La peur des histoires? L'idée de sa femme?...

Ainsi allaient les pensées de Lally. Se fût-elle retournée au moment d'enjamber la voie du chemin de fer elle aurait pu voir, freinant sur sa marche arrière, Mrs Burton-Weiler la filer tout doucement à bicyclette. Un tout petit espoir, mais espoir quand même se tortillait dans le sac à tricot accroché au guidon de Mrs B... Il ne fallait pas lui en conter. Elle ne marchait pas, ah! mais pas du tout, dans cette histoire de thèse. Cette petite cachait son jeu. S'il y avait scène ou drame chez lui, en se tenant à portée de voix, en appelant à propos quelque voisin... Elle avait le sang chaud, le sang irlandais, cette petite...

Mais personne n'ouvrait. Lally allait de la porte à la fenêtre. Évidemment, il ne voulait pas répondre. Elle prenait son courage à deux mains, poussait la porte. Il y était sûrement puisqu'elle entrait!

Il n'y était pas. La Main qui protège le Juste contre les entreprises du Malin l'avait, au sortir du Collège, arrêté devant le presbytère de Ravenna Church où Lee Ames abritait sa progéniture. Le fait que la dernière venue de la famille Ames était née la même année, le même jour qu'Ariel avait sa part dans l'amitié qu'il éprouvait pour le jeune révérend. Il y avait d'autres raisons moins définissables : Lee était un homme de Dieu qui n'avait pas l'air d'un homme d'église et qui, en dehors de son Église, ne parlait jamais de Dieu, évitait toute attitude prédicante, voire moraliste. Il avait fait en Europe de longs séjours d'études ; sa bibliothèque révélait un tour de vues et d'horizons aussi inattendu que le verre de cherry et le paquet de cigarettes qu'il approchait d'Arnaud à chacune de ses visites.

Des consultations que Lee venait de temps à autre lui demander pour la traduction d'un ouvrage sur Pascal de l'éminent prédécesseur était née leur intimité. Au cours de ces rencontres sur Pascal Arnaud, à plusieurs reprises, avait été tenté d'aborder un débat religieux, de s'ouvrir à un protestant de son inquiétude catholique, mais le tranquille rayonnement de Lee (qui, sur le court de tennis, avait toujours des balles placées, espiègles et spirituelles) était justement ce qui, à chaque velléité, l'arrêtait court. Le peu qu'il avait dit à Lee de son mariage à l'Oratoire, d'Aude, du pasteur Vernet qu'Ames se souvenait d'avoir rencontré en Suisse avait suffi pour que le couple pastoral s'intéressât à Aude : « Vous n'avez toujours rien de madame Arnaud? et de votre petite Ariel non plus? » demandaient-ils chaque fois avec une vraie sollicitude. « Ne croyez-vous pas que, par la Croix-Rouge ou les Quakers en France, nous

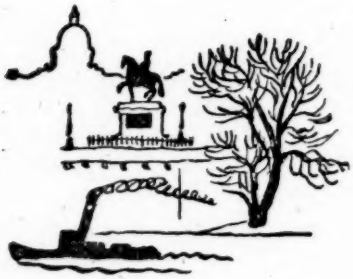
pourrions essayer d'obtenir un renseignement, quelque chose... » insistaient-ils.

A son coup de sonnette, ce fut la petite fille, l'Ariel réapparue et grandie, qui, devançant Lee, ouvrit la porte. Dès le seuil, la frimousse de la gamine enchignonnée l'avertit que, pas plus à cette visite qu'aux autres, il ne pourrait se résoudre à parler à Lee de ce trouble qui le bouleversait, de cette tentation de Lally qui était, sans qu'il sût bien pourquoi, mêlée à son problème religieux. D'ailleurs, les Ames allaient sortir. « Je venais justement d'essayer de vous téléphoner, disait Lee, pour vous demander si vous vouliez venir avec nous au Petit Auditorium entendre la Passion selon saint Matthieu, avec les chœurs des trois collèges. » Une Passion de Bach! Ils n'avaient pas eu à insister. L'idée agissait déjà sur lui comme un baume à l'âme, une certitude d'apaisement.

C'était ainsi qu'il avait, sans le savoir, manqué la visite de Lally. Pendant qu'au seuil du living-room dont il avait, le matin, laissé par distraction la porte entr'ouverte, elle appelait d'une voix hésitante, un peu angoissée par le vide : « Docteur Arnaud... Monsieur Arnaud! » et que Mrs Bee, postée derrière les lauriers-rose, tendait l'oreille, il était aux côtés de Lee, dans l'obscure deuxième galerie du Petit Auditorium, porté par les chœurs et la voix du récitant à des hauteurs où le Mal, l'inquiétude et même la Nature n'atteignent plus le cœur humain, où le désir et la peine se résolvent en une béatitude aux yeux humides qui est et sera toujours un confondant mystère pour l'esprit.

MARC CHADOURNE

*(A suivre.)*



# LETTRES de TAHITI

On a souvent représenté le départ de Paul Gauguin pour Tahiti comme un acte de démence. Sa femme, elle-même, écrivit à ce sujet : « Je ne cours pas le monde comme une folle, moi ». Pourtant l'obstination de l'artiste à vouloir s'expatrier n'avait qu'un but : échapper à la vie qu'il menait en France, afin de peindre librement, dans le décor enchanteur des îles océaniennes.

C'était déjà pour « faire un peu d'art à sa guise », qu'en 1883, marié à une Danoise, Mette Gad et père de cinq enfants, Emil, Aline, Clovis, Jean et Pola, il avait abandonné la Banque Bertin en s'écriant : « Désormais, je peins tous les jours. » Il pouvait, en effet, peindre chaque jour, mais il ne lui était plus permis de faire vivre sa famille dans l'aisance comme autrefois. La misère avait même fini par décider Gauguin et sa femme à partir pour Copenhague, où Mette Gad pouvait donner des leçons de français. Mais après quelques mois d'existence troublée par de violentes discussions avec les sœurs de sa femme, Gauguin était rentré en France, haïssant les Danoises, les Danois et le Danemark, décidé à poursuivre seul la mission qu'il s'était imposée : dégager, affranchir la peinture de toute entrave, « du tissu infâme maillé par les écoles, les académies et surtout les médiocrités ».

Mais quand la misère s'est agrippée à un individu, elle ne le laisse pas échapper facilement. Gauguin en fit la douloureuse expérience. De quelque côté qu'il se tournât, rien ne lui réussissait. Ses amis ont déclaré que le prodigieux orgueil du peintre lui avait fermé bien des portes : « *Je suis un grand artiste et je le sais* », déclarait-il, en effet, mais on ne peut le rendre responsable de l'échec de son association avec le céramiste Chaplet, puisque c'est celui-ci qui décida, malgré ses promesses, de se retirer des affaires. Qui accuser, sinon la malchance, de la mort de Théo van Gogh, au moment où le frère de Vincent, employé chez le marchand de tableaux Goupil, commençait à imposer les toiles de Gauguin aux amateurs ? Et qui accuser plus tard, si, pendant qu'il s'épuisait à Tahiti faute de pouvoir manger chaque jour, *on* achetait les toiles de Gauguin à des prix dérisoires, afin de les stocker pour d'éventuelles spéculations.

En 1890, la France apparaissait à Gauguin comme une terre de mauvais souvenirs. Il oubliait le temps du bonheur : celui des premières années de son mariage, où séduit par sa femme, grande et belle fille saine, il déclarait avoir enlevé au Danemark une perle rare. Il ne pensait plus au pavillon de la rue Carcel, qu'ils avaient occupé de 1880 à 1883. Seul, le présent comptait et le présent c'était souvent un lit sans drap, une chambre sans feu, du pain pour toute nourriture, sauf pendant ses séjours à Pont-Aven, chez Marie-Jeanne Gloannec, ou à Paris, chez Émile Schuffenecker, « le bon Schuff ». Pour vivre, Gauguin

avait dû parfois coller des affiches, occupation qui lui rapportait 5 francs par jour. Tahiti, au contraire, revêtait à ses yeux le charme de l'inconnu. Madame Odilon Redon lui décrivait la vie dans les îles comme paradisiaque. « Je suis un sauvage », aimait-il à répéter et il imaginait une vie de sauvage dans une grande case, entourée d'une luxuriante végétation. Son vieux rêve païen lui semblait sur le point de se réaliser et il le construisait comme un tableau.

Mais la réalité fut beaucoup moins belle. Il avait estimé que pour vivre normalement à Tahiti, il lui fallait deux cent cinquante francs par mois et qu'à la rigueur même avec cent francs il pourrait s'arranger. Il comptait sur l'argent que des marchands lui devaient, pour « tenir » pendant les premières années. Ensuite, il espérait vendre de nouvelles toiles. Malheureusement, ces espoirs ne se réalisèrent pas et le séjour au paradis terrestre devint vite effroyable. Toutes les lettres que Gauguin écrivit à sa femme, à Daniel de Monfreid et à tant d'autres reflètent ses préoccupations financières et révèlent une à une les étapes de la douloureuse déchéance du grand artiste.

La splendeur du paysage provoquait véritablement une exaltation de ses facultés créatrices, mais dans le même temps, ne recevant presque pas d'argent de France, il mourait lentement de misère. Devant faire de nombreux séjours à l'hôpital comme indigent, il souffrit d'étourdissements, de nausées, cracha le sang... et renonça à soigner sa maladie vénérienne et ses plaies eczémateuses.

Alors, insensiblement, ses nerfs faiblissent, sa surexcitation devient extrême. Il part en guerre contre les Européens qui le méprisent, les gendarmes qui le détestent, l'Administration qui l'ignore. Pour se venger, il se fait journaliste, publie deux journaux, *les Guêpes*, *le Sourire*, feuilles polycopiées et ornées de gravures sur bois.

Cet homme, que ses adversaires accusèrent d'être un mégalomane et un amoraliste, a souffert cruellement de l'injustice de son sort. Il lui a été douloureux d'être séparé de sa femme et de ses enfants. A la lecture des lettres qu'il adressa à sa femme, il apparaît que s'il s'éloigna volontairement de sa famille ce fut uniquement pour achever son œuvre. « *Cette sale peinture l'as-tu assez souvent outragée?* » écrivit-il un jour à sa femme, qui, d'esprit pratique, n'avait jamais compris comment son mari, qui l'aimait, avait pu naguère abandonner une situation lucrative. Il est évident qu'elle fut profondément froissée de voir l'homme en qui elle avait placé sa confiance ne pas hésiter entre elle et sa peinture. Son humiliation était d'autant plus pénible qu'elle devait subir les sarcasmes de ses frères et sœurs. Aussi, durant leur longue séparation, ses lettres furent-elles rares. Banales et sèches, elles se terminaient par un glacial : « *Ta femme Mette* », qui exaspérait l'artiste. Malgré l'incompréhension et l'indifférence de sa femme, il regrettait le passé et espérait qu'après la réussite ils pourraient reprendre la vie commune. Il écrivait à sa femme comme un collégien amoureux : « Tu te reposeras et moi je travaillerai... Ton fidèle amant et mari. » « Je sais qu'au fond tu es bonne et un peu noble : aussi j'espère dans ta raison. Paul qui t'aime encore, c'est bête mais c'est comme cela. » « Embrasse bien les enfants et que les enfants t'embrassent pour moi. Ton Paul qui t'aime. »

Mais après tant d'années d'épreuves que pouvait-il vraiment espérer? Il n'était plus qu'un pauvre homme déchu, que personne en Europe ne tenait à revoir : « Vous ne devez pas revenir, lui faisait savoir Daniel de Monfreid, vous ne devez pas leur ravir l'os qu'ils ont aux dents... Vous jouissez de l'immunité des grands morts... Vous êtes passé dans l'histoire de l'Art. »

Il ne lui restait plus qu'à mourir. C'est ce qu'il fit dans une complète solitude, le 8 mai 1903, vers onze heures du matin, à Atuana, village de la Dominique, petite île des Marquises.

Maurice MALINGUE.

## A SA FEMME

Océanie, 250 milles de Sydney (4 mai 1891).

Ma chère Mette,

Dans deux jours je suis à Nouméa, où le bateau pour Tahiti va me prendre et me conduire. Très heureuse traversée rapide avec un temps magnifique fait exprès pour moi. Mais que de passagers extraordinaires dans ces voyages! Je suis le seul payant [1]. Tous sont des employés du Gouvernement, ce bon Gouvernement qui paie à tout ce monde inutile des petites promenades qui coûtent, femmes et enfants, frais de déplacement. Au fond ce sont de très braves gens, qui n'ont qu'un tort, assez commun du reste, d'être parfaitement médiocres.

Beaucoup d'escales en voyage. Les deux que nous venons de faire sont étonnantes à voir : Melbourne et Sydney. Figure-toi deux villes de cinquante ans à peine, de cinq cent mille habitants avec maisons à douze étages, tramways à vapeur et cabs comme à Londres. Mêmes toilettes et un luxe extravagant. Faire quatre mille lieues pour voir cela. A Sydney, un ouvrier du port gagne 20 à 25 francs par jour et la viande se paie 4 sous la livre. Pour gagner de l'argent, très facile en Australie. Mais il faut dépenser 25 000 francs par an et vivre très médiocrement. Malgré toutes ces remarques amères, je suis obligé d'avouer que ce peuple anglais est vraiment extraordinaire pour coloniser et improviser des grands ports. Grandiose dans le burlesque.

Sur le pont de notre navire, au milieu de tous ces fonctionnaires en faux-col, de leurs enfants, etc., je suis vraiment bien étrangement seul avec mes cheveux longs. Moi aussi j'ai une famille il paraît... et il n'y paraît guère. Pense-t-elle à moi? Je l'espère. Aurai-je à Tahiti, là-bas, des nouvelles quelquefois? *Sans compter lettre pour lettre.* J'espère cependant ne pas être toujours un paria. Il me tarde d'être installé au travail.

Voilà trente et quelques jours que je mange, bois et le reste regardant stupidement l'horizon. Les marsouins sortent quelquefois des lames pour nous dire bonjour et c'est tout. Heureusement que je pense quelquefois à vous, toi et les enfants, je m'assure à regarder les photos et je n'ose penser que cela un jour me repoussera peut-être. Question de monnaie. Après tout, ces Anglais en Australie ont peut-être raison.

Me voici depuis deux jours à Nouméa et je repars le 21 pour Tahiti avec un navire de guerre, *La Vire*. Le Gouvernement m'a très bien reçu et m'a donné le passage sur le navire avec les officiers : ma lettre de mission m'ouvre bien des portes. Quelle drôle de colonie que Nouméa! Bien jolie et amusante. Employés et leurs femmes; des ménages, avec leurs 5 000 francs d'appointements, trouvent moyen de rouler en voiture et

1. Gauguin regretta d'avoir pris des deuxièmes classes, les troisièmes étant presque aussi confortables pour 500 francs de moins.

ces dames en toilettes merveilleuses. Résoudre ce problème... Impossible! Les forçats libérés sont les plus riches ; ils tiendront un jour le haut du pavé. Cela vous donne envie de jouir de la vie en faisant des faux et si on est condamné on arrive en peu de temps à être très heureux.

Gauguin, par lui-même.

Enfin, chacun trouve son bonheur où il le peut.

Quand cette lettre arrivera, tu seras peut-être en France au milieu de ces drôles de Français que tu as tant détestés un moment. Eh bien, tu sais, ils ont du bon ces gens-là. Quand on les compare aux Anglais (dans les colonies), ils sont bien petits et bien sérieux ; mais aussi quelle âpreté, quel égoïsme chez les premiers. Et avec toute cette légèreté du Français, la nation reste toujours grande et bonne. Il y a là un génie tout particulier.

J'espère qu'à Paris tu t'y plairas un peu et que mes amis ne te déplairont pas.

Pense un peu à moi et à nos premiers jours dans cette ville.

Pour le moment, mille bonnes caresses à *toi d'abord* et aux enfants.

Paul GAUGUIN, à Tahiti.

## A SA FEMME

(Tahiti, mai 1892.)

Ma chère Mette,

Enfin, voilà un commencement de récolte![1] Tu vois que tout espoir n'est pas perdu ; tu sais ce que je t'ai dit (un client en amène un autre) ; à tous les points de vue, je suis content du résultat que tu as pu obtenir avec mes toiles ; en premier lieu, cela t'a soulagée un peu et assure ton été tranquille ; 2° Cela te donne un peu de confiance. Cette sale peinture! L'as-tu souvent outragée, non pas comme talent, mais comme gagne-pain?

Je comprends du reste qu'on perde patience. Ta lettre rapide n'explique pas beaucoup, il faut te deviner. « L'exposition en Danemark printemps prochain », probablement c'est l'année prochaine. Je t'enverrai quelques bonnes toiles d'ici la fin de l'année, si je ne suis pas condamné à les apporter moi-même.

Car, en ce moment, je suis toujours sur le qui-vive. Je fais tous mes efforts pour obtenir un billet de 1 000 francs. Dans ce cas, je vais aux

1. Mette Gauguin venait de vendre une toile.

Marquises, la Dominique, petite île qui ne contient que trois Européens et où l'Océanien est moins abîmé par la civilisation européenne. Ici la vie est très chère et je m'abîme la santé à ne pas manger. Aux Marquises, je mangerai ; un bœuf coûte 3 francs, ou la peine de le chasser Et je travaillerai. Quand je reviendrai, demandes-tu ?

J'ai bien besoin de vous revoir tous et de me reposer un peu, mais il faut être raisonnable. Un voyage comme celui-là n'a pas été fait à la légère, histoire de se promener. Il faut qu'il soit complet, que je n'aie pas à y revenir. Et ce sera la fin de mes pérégrinations. Encore un peu de confiance, chère Mette, c'est pour notre bien à tous.

J'ai onze mois de travail effectif et j'ai quarante-quatre toiles assez importantes, ce qui fait une année de 15 000 francs au moins, en admettant que la clientèle achète.

Tu veux mettre Aline en pension. Bien, tu sais ce qu'il lui faut. Quand je vais revenir, j'espère trouver tous les enfants gentils et en bon état comme je les ai quittés. Veux-tu l'été prochain, si les fonds le permettent, passer deux mois ensemble à la campagne en Danemark avec les enfants autour de moi ?

Un bon baiser à tous.

Paul GAUGUIN.

Tu me parles d'un bon article d'Aurier [1] sur les symbolistes. Dans quelle revue ? Et de qui parle-t-on ? Car je ne reçois rien de Paris. Morice devait m'envoyer de temps en temps des nouvelles de ce qui paraîtrait sur moi. Mais je n'ai pas de nouvelles de lui et cependant je lui ai écrit encore il y a cinq mois.

Je connais Aurier et je pense que dans cet article il me donne une petite part. Ce mouvement, je l'ai créé en peinture et beaucoup de jeunes gens en profitent non pas *sans talent* mais, encore une fois, c'est moi qui les ai formés. Et rien en eux ne vient d'eux : cela vient de moi.

Quand je serai de retour, si j'ai un peu de tranquillité, je vais me soigner un peu. Tu ne me dis rien des études d'Emil. Comment va-t-il au collège ? Le verrons-nous un jour ingénieur ?

A la prochaine lettre.

PAUL.

1. Albert Aurier (1865-1892) écrivain et critique d'art, l'un des fondateurs du *Mercure de France*. Entraîné dans le mouvement symboliste, il collabora à *la Plume*, *le Décadent*, *le Moderniste*. C'est lui qui consacra Gauguin chef du symbolisme pictural dans un article célèbre sur la *Vision après le Sermon*. Il devait mourir à vingt-sept ans, d'une typhoïde contractée à Marseille. Ses œuvres complètes ont paru au *Mercure de France* en 1893.

## A SA FEMME

Tahiti, 8 décembre 1892.

Chère Mette,

Ce mois-ci, aucune lettre de France, ce n'est pas gai. Il faut avouer que tu n'aimes pas beaucoup écrire. Je comptais partir par le courrier de janvier, mais maintenant je suis cloué ici pour six mois. Le Ministre avait écrit au Gouverneur lui demandant de me rapatrier si possible. Le budget des Colonies étant très pauvre, on a écrit au Ministre que c'était impossible. J'espère que le Ministre va répondre dans cinq mois favorablement, mettant les frais alors sur le compte de la métropole. Sinon, je ne sais quand je rentrerai et comment je ferai. Je suis ici sans argent.

J'ai trouvé une occasion pour envoyer huit toiles en France. Elles seront aux mains de M. Daniel[1], 55, rue du Château. Ecris-lui pour lui demander des instructions au sujet de l'exposition danoise. Si, par bonheur, tu trouvais à vendre quelques-unes de ces toiles, *il FAUT mettre l'argent de côté pour mon retour en France.*

Une fois arrivé en France, j'en aurai besoin pour me débrouiller. Voici la traduction des titres que je vais mettre sur les toiles. Cette traduction est seulement pour toi, afin que tu puisses la donner à ceux qui te la demanderont. Mais, sur le catalogue, je veux qu'on mette les titres comme ils sont sur le tableau. Cette langue est bizarre et donne plusieurs sens.

1. *Parau Parau :* Parole Parole.
2. *Eaha oe feci :* Eh quoi, tu es jalouse, envieuse.
3. *Manao tupapau : Manao,* penser, croire. Pense ou crois au revenant tupapau.
4. *Parahi te Marae :* Demeure le Marae. *Marae,* temple, endroit réservé au culte des Dieux et aux sacrifices humains.
5. *Te faaturuma :* Le Silence ou Etre Morne.
6. *Te Raau Rahi :* Le grand arbre.
7. *I Raro te Oviri :* Sous les Pandanus.
8. *Te fare Maorie :* La demeure Maorie.
9. *Te vahine note tiare :* La femme à la fleur.

Je t'envoie un mélange paysage, figures de genre et nu. Du doux (relativement) et du raide.

J'ai peur, par exemple que les toiles s'abîment dans un aussi long voyage. Maintenant, écoute-moi. Sauf trois toiles, je te laisse le soin de fixer le prix, je veux cependant que les prix soient plus forts que mes toiles de France.

Quant au n° 2, pas moins de 800 francs ; n° 3, pas moins de 1 500 francs. Celui-là, je tiendrais même à le garder pour beaucoup plus tard.

N° 4 : 700 francs.

1. Il s'agit de Daniel de Monfreid, son ami et correspondant à Paris.

Naturellement, beaucoup de tableaux seront incompréhensibles et tu auras de quoi t'amuser. Afin que toi tu comprennes et puisses faire comme on dit « le malin », je vais te donner l'explication du plus raide et, du reste, celui que je tiens à garder ou vendre cher. Le Manao tupapau. Je fis un nu de jeune fille. Dans cette position, un rien et elle est indécente. Cependant, je la veux ainsi, les lignes et le mouvement m'intéressent. Alors, je lui donne dans la tête un peu d'effroi. Cet effroi, il faut l'expliquer et cela dans le caractère de la personne : une Maorie. Ce peuple a, de tradition, une très grande peur de l'esprit des morts. Une jeune fille de chez nous aurait peur d'être surprise dans cette position (la femme ici point). Il me faut expliquer cet effroi avec le moins possible de moyens littéraires, comme autrefois on le faisait. Alors, je fais ceci. Harmonie générale, sombre, triste, effrayante, sonnant dans l'œil comme un glas funèbre. Le violet, le bleu sombre et le jaune orangé. Je fais le linge jaune verdâtre : 1° Parce que le linge de ce sauvage est un autre linge que le nôtre (écorce d'arbre battue) ; 2° Parce qu'il suscite, suggère la lumière factice (la femme Canaque ne couche jamais dans l'obscurité) et, cependant, je ne veux pas d'effet de lampe (c'est commun) ; 3° Ce jaune reliant le jaune orangé et le bleu complète l'accord musical. Il y a quelques fleurs dans le fond, mais elles ne doivent pas être réelles étant imaginatives, je les fais ressemblant à des étincelles. Pour le Canaque, les phosphorescences de la nuit sont de l'esprit des morts ; ils y croient et en ont peur. Enfin, pour terminer, je fais le revenant tout simplement, une petite bonne femme ; parce que la jeune fille ne connaissant pas les théâtres des spirites français ne peut faire autrement que de voir, lié à l'esprit du mort, le mort lui-même, c'est-à-dire une personne comme elle. Voilà un petit texte qui te rendra savante auprès des critiques lorsqu'ils te bombarderont de leurs malicieuses questions. Pour terminer, il faut de la peinture faite très simplement, le motif étant sauvage, enfant.

Ce que je t'écris là est très ennuyeux, mais je crois que cela t'est nécessaire pour là-bas.

Là-dessus, je t'embrasse et les enfants aussi.

Paul GAUGUIN.

## A SA FEMME

Tahiti, début avril 1893.

Ma chère Mette,

Je reçois enfin une lettre de toi. C'est que j'ai toujours peur d'un malheur quand je suis longtemps sans recevoir des nouvelles de toi et des enfants. Ta lettre est affectueuse, mais bien triste. Je comprends tes doléances et il y a de quoi, c'est vrai, mais à quoi cela sert-il ? Et moi ! que dirais-je ? Voilà neuf mois que je vis sans la vue des miens, sans gîte, et souvent sans manger. Depuis deux mois, j'ai dû supprimer toute dépense de nourriture. Tous les jours, du maïoré, un fruit fade qui ressemble à

du pain et un verre d'eau. Je ne peux même pas m'offrir une tasse de thé à cause de la cherté du sucre. Je supporte bravement cette situation, mais elle altère ma santé, et mes yeux [1], dont cependant j'ai besoin, baissent considérablement actuellement. Si tu m'avais envoyé l'argent du dernier tableau, tu me sauvais la vie. Pourquoi... pourrais-tu me l'expliquer? Le Ministre a écrit au Gouverneur de voir s'il pouvait me rapatrier. La colonie a répondu qu'elle n'avait pas d'argent et qu'il fallait lui donner un ordre précis, ce qui a remis une réponse au mois d'avril. Si la réponse est mauvaise, comment partir? Avec l'argent que tu m'aurais envoyé, je pouvais le faire car, par occasion, le navire de guerre va le 1er mai à Nouméa. J'aurais été dessus et à Nouméa, j'aurais pris un billet de quatrième sur les Messageries, tandis que par l'Amérique il faut 1 500 francs. Tu as préféré garder l'argent, je ne te gronde pas, mais ce n'était pas *d'urgence capitale*. Maintenant, il est trop tard.

Espérons dans le Ministère, auquel cas je serai à Paris vers le 4 juillet. Joyant m'a envoyé le relevé de mon compte chez Goupil [2]; il a remis 250 francs à Morice pour me les envoyer et cela au mois de mai 91, ce qui fait 1 350 francs que Morice me vole, car je n'ai reçu de lui ni argent, ni lettre. Joyant m'écrit, en outre, que les esprits sont considérablement changés en notre faveur et que mon coin, c'est-à-dire ceux qui m'ont suivi, sont très arrivés.

Je viens d'avoir une bonne idée et j'écris à Paris pour cela. Je demande une chose qui n'est pas commode, mais possible. Il existe à Paris un certain nombre d'inspecteurs du dessin dans les lycées. Ces inspecteurs sont très peu occupés et très bien payés, 10 000 francs par an. Regamey, qui a été autrefois en mission, est inspecteur. Je demande alors à des amis de Paris de se remuer pour m'obtenir cela. Puvis de Chavannes, qui est de l'Institut (et c'est l'Institut qui nomme ces inspecteurs), m'est plutôt favorable. Si c'est possible, on doit t'écrire pour voir le fils Pasteur qui est très bien avec Bonnat. Avec ces deux membres de l'Institut pour toi, cela marcherait. Je ne me fais pas d'illusions, mais il faut s'en occuper et j'espère que tu feras le nécessaire en cette occasion. Ce serait pour nous, chère Mette, l'assurance de nos vieux jours réunis avec nos enfants et heureux. Plus d'incertitude.

Ce que tu me dis pour une exposition en Angleterre est bon, à la condition qu'un Anglais sérieux et sûr veuille s'en occuper sur place. En ce moment, tu as en mains les toiles suffisantes.

Quand arrive le soir, je me mets à étudier un peu la langue, j'ai si mauvaise mémoire! A neuf heures au lit et à cinq heures du matin

1. Les privations, l'abus du tabac et les excès sexuels avaient de si graves répercussions sur la vue du peintre qu'à cette époque les couleurs de ses toiles, pourtant très colorées, lui paraissaient fades.

2. Marchand de tableaux où Gauguin avait été introduit par le frère de Van Gogh.

debout. Un bain dans la rivière et je travaille. Je fais du thé le matin et voilà jusqu'à midi. Si de Haan était venu, l'existence serait très agréable, relativement ; je pourrais causer art. Il a eu bien tort de ne pas venir, la vie ne serait pas plus chère à deux et ce pauvre garçon aurait besoin d'une force morale à côté de lui, ainsi que du primitif, du nouveau pour exciter son imagination. Enfin, c'est son affaire. Néanmoins, je suis bien seul.

J'ai vos photographies, bien arrangées sur une planche pendue dans la cabane, ce qui donne lieu à beaucoup de questions de la part des Canaques qui viennent voir et admirer ma peinture, si toutefois l'étonnement peut passer pour de l'admiration. « C'est à toi ces enfants ? disent-ils, qu'est-ce qu'ils font ? Et la vahine elle est jolie. Pourquoi a-t-elle les cheveux comme un tane ? (homme). Pourquoi n'est-elle pas avec toi ? », etc. Aussi, pour couper court, je leur ai dit qu'elle était morte. « Pourquoi toi pas rester toujours à Tahiti, terre bonne ici, toi donner enfants à femme canaque ? » Tu vois que je suis en train de redevenir sauvage.

J'embrasse tous les enfants et toi aussi.

Paul GAUGUIN.

## A CHARLES MORICE [1]

(Tahiti, vers le 15 janvier 1897.)

*(Fragment.)*

. . . . . .

La France a envoyé ici un navire, le *Duguay-Trouin*, plus cent cinquante hommes de Nouméa venus par l'*Aube*, navire de guerre de cette station. Tout cela pour aller prendre de force les Iles sous le Vent, soi-disant en révolte. Lors de l'annexion de Tahiti, ils refusèrent de faire partie de l'annexion. Puis un beau jour, le nègre Lascascase, gouverneur de Tahiti, voulut faire des siennes et se couvrir de gloire. Les indigènes, qui ont la vue très perçante et l'esprit très méfiant, éventèrent la mèche... Les troupes de débarquement furent reçues à coup de fusil et furent obligées de retourner à bord au plus vite. L'année dernière [2], en 1895, le délégué Chené vint à Tahiti, ayant promis au Gouverneur français de venir à bout des révoltés avec la simple persuasion. Cela a coûté une centaine de milliers de francs à la colonie... Chené s'est retiré, complètement battu par la diplomatie sauvage. Actuellement, tout ce qui est soldat, plus des engagés volontaires tahitiens enrôlés ici, sont à Raietou. Après un ultimatum envoyé le 25, le feu a commencé le 1er janvier 1897. Depuis quinze jours, il n'y a pas grand résultat, les montagnes pouvant

1. Journaliste et écrivain symboliste, auteur de *La Littérature de tout à l'heure* et d'un livre sur Gauguin.

2. Dans cette lettre expédiée vers le 15 janvier 1897, Gauguin, parlant de l'arrivée à Tahiti du délégué Chené, dit : « L'année dernière, en 1895. » Il s'agit, en effet, d'un événement s'étant déroulé en juillet 1895 que l'artiste situe comme s'il écrivait sa lettre fin décembre 1896.

cacher les habitants pendant longtemps. Tu pourrais faire un joli article d'information, avec (l'idée me paraît originale) une interview de P. Gauguin à un indigène avant l'action... Et si tu réussis à faire passer l'article dans un journal, envoie-moi quelques numéros, je serais assez content de faire voir à quelques mufles d'ici que j'ai quelques dents...

... A propos d'hôpital, je viens d'essayer d'y rentrer pour me soigner. J'ai eu de la part des fonctionnaires toutes les avanies et, après bien des efforts, moyennant une somme de 5 francs par jour, on m'a délivré, quoi! un billet d'entrée avec ce mot : indigent. Tu comprends bien que, quoique très souffrant, j'ai dû refuser d'entrer, mêlé aux soldats et domestiques. Il y a du reste, ici comme en France, un parti qui me tient pour un révolté et, comme partout, ici plus qu'ailleurs, l'homme gêné d'argent est très malmené. Bien entendu, que je ne parle que des Européens, à Papeete, parce qu'ici, dans mon coin, les indigènes sont comme toujours très bons et très respectueux à mon égard.

Paul GAUGUIN.

## A WILLIAM MOLARD [1]

Août 1897, Tahiti.

Mon cher Molard,

Je vous aurais bien écrit le mois dernier au reçu de votre lettre, *mais* (il est gros le mais) je ne pouvais matériellement le faire, j'avais eu ce moment-là une conjonctivite double que je n'ai pas encore maîtrisée complètement. Hélas! ma santé est pire que jamais.

Après avoir eu un mieux sensible, la maladie a repris avec fureur une extension très grande ; je suis actuellement étendu vingt heures sur vingt-quatre et peu de sommeil. Je ne peins plus depuis deux mois. Je n'ai pas reçu de lettre de Chaudet depuis cinq mois et pas un centime. Je n'ai plus de crédit et j'ai 1 500 francs de dette ; je ne sais plus malgré la diète comment je vais vivre. On me doit en France 2 700 francs, plus un solde de 300 francs environ, tableaux vendus par Vollard [2], tout compte fait, exposition et achats faits par Daniel. Je ne reçois rien, c'est à devenir fou. A ce propos (sans aucun reproche), il ne faut pas laisser Talboum [3] tranquille sur ses promesses, car 800 francs c'est plus de six mois d'existence. Je n'ai pas son adresse, sinon je lui aurais écrit une lettre soignée. Voyez donc cela sérieusement. Qu'il vous fasse quatre billets de 200 francs chaque, espacés de un mois. Ou bien, c'est un chenapan qui ne veut pas payer... et obstinément. Vous attendiez, dites-vous, que la crise de ma

1. William Molard, fils d'un maître de chapelle de Mantes, compositeur doué, mais extravagant, voulut faire de la musique révolutionnaire, qui, d'après ses amis, était impossible à jouer. Il est l'auteur d'une musique de scène pour *Hamlet*. Il avait son atelier, 6, rue Vercingétorix et fit connaissance de Gauguin quand le peintre s'installa dans la maison. Il mourut à Paris en 1936.

2. Ambroise Vollard, célèbre marchand de tableaux, né à La Réunion et éditeur d'art.

3. Talboum, marchand de tableaux, compatriote de Vollard.

douleur soit passée... Je vous avouerai à ma honte qu'à la réception d'une courte lettre de ma femme m'annonçant le malheur [1], mes yeux étaient secs, que je n'ai pas répondu (pourquoi répondre?) Le sentiment que j'ai éprouvé a été de la colère, de la rage, en quelque sorte le délire du patient qu'on torture et qui réclame de nouvelles souffrances.

Depuis mon enfance, le malheur s'acharne sur moi. Jamais une chance, jamais une joie. Tout toujours contre et je m'écrie : « Mon Dieu, si vous existez, je vous accuse d'injustice, de méchanceté. » Oui, à la nouvelle de la mort de cette pauvre Aline, j'ai douté de tout, j'ai ri comme un défi. A quoi sert la vertu, le travail, le courage, l'intelligence?

Seul le crime est logique et a raison.

Puis la vitalité diminue, la colère forte ne stimule plus et lâchement on pense : Ah! ces longues nuits sans sommeil comme elles vieillissent. C'est donc aujourd'hui que je ressens la douleur de la mort d'Aline, l'engourdissement est passé. Et ma maladie prend le dessus. Essentiellement nerveux, les chagrins ont maintenant pris le dessus sur le corps et je ne pourrai guérir à la longue qu'avec beaucoup de tranquillité. Mais quand?

Bonnes amitiés à tous.

Paul GAUGUIN.

Merci de l'exposition à Stockholm, quoique je la juge plus néfaste que productive.

C'est un rendez-vous de roublards élégants de toutes nations, fardés, maquillés, le sourire aux lèvres. En plus, le roi de Suède est amateur, protecteur des Arts... Son opinion fait autorité. Que voulez-vous qu'un poète mal habillé et sévère aille faire dans cette affaire. Ce que j'aurais voulu, c'est un correspondant là-bas, intelligent, qui fasse voir mes toiles aux clients et les fasse comprendre!!!

## A MAURICE DENIS

Sans date.
(Tahiti, juin 1899.)

Monsieur,

En réponse à votre lettre, j'ai le regret de ne pouvoir vous répondre : oui. Certes, il sera intéressant de voir réunis, à dix ans d'intervalle, les artistes groupés au café Volpini [2] et avec eux les jeunes que j'admire,

1. Mette venait d'apprendre à son mari la mort de leur fille Aline, enlevée en quelques jours par une pneumonie infectieuse. Gauguin écrivit peu après à Monfreid : « Cette nouvelle ne m'a nullement ému, entraîné depuis longtemps à la souffrance : puis chaque jour, réflexion arrivant, la blessure s'ouvre profonde de plus en plus et, en ce moment, je suis tout à fait découragé. » Pour cette fille qu'il adorait, Gauguin avait écrit *Cahiers pour Aline*, en 1893.

2. Il s'agit de l'exposition de peinture du groupe impressionniste et synthétiste faite à l'instigation de Schuffenecker, dans le local de Volpini, café des Arts, à l'Exposition Universelle de 1889, où furent présentées de nombreuses toiles de Paul Gauguin, Charles Laval, Léon Fauché, Emile Schuffenecker, Louis Anquetin, Daniel de Monfreid, Emile Bernard et Louis Roy.

mais ma personnalité d'il y a dix ans n'a plus aucun intérêt aujourd'hui. Je voulais à cette époque tout oser, *libérer* en quelque sorte la nouvelle génération, puis travailler pour acquérir un peu de talent. La première partie de mon programme a porté ses fruits ; aujourd'hui, vous pouvez tout oser et qui, plus est, personne ne s'en étonne.

La deuxième partie, hélas ! a été moins heureuse. Puis je suis un vieux bonhomme, l'élève de beaucoup dans votre exposition ; *en mon absence*, cela deviendrait par trop évident. On a beaucoup écrit à ce sujet et tout le monde sait que j'ai réellement volé mon maître Émile Bernard ! peinture et sculpture qu'il (lui-même l'a fait imprimer) ne lui en est plus resté. Ne croyez pas que les trente et quelques toiles que je lui avais données et qu'il a vendues à Vollard soient à moi ; elles sont un épouvantable plagiat de Bernard [1].

Autre raison, et c'est la vraie.

Mon œuvre est terminée ; mon ami Daniel, afin de me tirer un peu de ma misère, a exposé le peu d'essais que j'ai pu faire ces trois années et sans résultat d'argent.

Très malade et obligé pour trouver un peu de pain de faire quelques travaux peu intellectuels, je ne peins plus, sauf le dimanche et les jours de fête ; je ne suis donc pas à même de vous fournir de nouveaux échantillons, qui, du reste, ne seraient pas assez proprement encadrés et assez dans le mouvement. Mon art de Papous n'aurait pas sa raison d'être à côté des symbolistes, idéistes ; je suis sûr que votre exposition aura beaucoup de succès. Ayant presque tous de la fortuné, une nombreuse clientèle et des amis puissants, il serait étonnant que vous ne puissiez chacun recueillir le fruit légitime de votre talent, de vos découvertes ; je redoute un peu pour vous le ridicule des Rose-Croix, bien que ce soit une merveilleuse réclame, pensant que l'Art n'a rien à faire dans cette maison de Péladan [2].

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Paul GAUGUIN.

1. L'ironie de cette déclaration n'échappera à personne. La grande amitié qui unissait Gauguin et Emile Bernard se termina en 1891, à la suite de nombreux dissentiments dont le principal fut la consécration de Gauguin comme chef du symbolisme pictural, tandis que Bernard estimait être l'initiateur de son ami dans l'évolution de son art.

2. Joseph-Aimé Péladan troqua ses prénoms pour celui de Josephin et se surnomma plus tard le Sar Peladan. Né à Lyon le 28 mars 1858, mort à Paris le 27 juillet 1928. Animateur du mouvement Rose-Croix, fondé en 1888 par Stanislas de Guaita et auteur du *Vice Suprême*.

# DE LA
# DIALECTIQUE MATÉRIALISTE
## ET AUTRES RATIONALISMES " MODERNES "

Je ne crois pas trahir les doctrinaires de la dialectique matérialiste — qu'ils appellent encore le « rationalisme moderne », c'est le sous-titre de leur revue *La Pensée* — en les faisant s'exprimer ainsi : « L'ancien rationalisme consistait à énoncer des concepts plus ou moins bien enchaînés sur l'évolution du monde, sur le devenir historique ; le rationalisme moderne entend se mettre dans l'intérieur de ce devenir, à l'exclusion de toute vue prise du dehors sur lui ; alors que le premier, du fait qu'il procédait par concepts, formait des états de conscience *arrêtés* à propos d'une réalité qui est incessante mobilité, le second s'identifie à cette mobilité ; alors que le premier était *statique*, le second est *dynamique*. » Voir, entre autres, la *Dialectique matérialiste* de M. Henri Lefèvre et surtout un article d'Abel Rey sur ce sujet dans l'*Encyclopédie française*, tome I : « La critique contemporaine ».

Or nous tenons qu'une telle position n'est pas une nouvelle forme de la raison, elle est la négation de la raison, attendu que la raison consiste précisément, non pas à s'identifier aux choses, mais à prendre de l'extérieur des vues sur elles. Disons le mot : elle est une position *mystique*. On remarquera d'ailleurs, bien que ses fidèles s'en défendent violemment, qu'elle est exactement la position, *mutatis mutandis*, de l'*Evolution créatrice*, voulant que, pour comprendre l'évolution des formes biologiques, on rompe avec les vues « figées » qu'en prend l'Intelligence, mais que l'on coïncide avec cette évolution elle-même, en tant qu'elle est pure « poussée vitale », pure activité créatrice, ignorante de tout état réflexif, qui en altérerait la pureté. On pourrait dire encore que, par sa volonté de communier avec l'évolution du monde — expressément avec son évolution économique — en tant que pur dynamisme instinctif, cette méthode est un principe, non pas de pensée, mais d'action, dans la mesure exacte où l'action s'oppose à la pensée, du moins à la pensée raisonnante [1].

1. C'est ce que paraît reconnaître un de ses fidèles quand il déclare : « Le matérialisme dialectique n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action. » (Maurice Thorez, Discours-programme du 22 janvier 1945.) Faut-il faire remarquer qu'un guide pour l'action, dès l'instant qu'il est formulé, enseigné, constitue fort bien un dogme. On pourrait ajouter que le dogme ici en cause n'est pas seulement un principe d'action, mais qu'il est admirablement adapté à s'attirer des recrues, vu qu'il est fort tentant de s'unir à un parti qui « coïncide avec le devenir », c'est-à-dire avec la vérité historique.

Aussi est-il loisible de lui assigner une haute valeur dans l'ordre pratique, dans l'ordre révolutionnaire. Ce que nous soutenons, c'est que la dialectique matérialiste n'est pas un nouveau rationalisme, elle est absence de rationalisme.

A l'accusation de rompre avec la pensée, les tenants de la doctrine répondent que le devenir économique avec lequel ils entendent communier n'est pas une poussée aveugle, mais qu'il tend vers un but précis — que d'ailleurs ils connaissent, comme la tireuse de cartes connaît l'avenir — en sorte que leur position n'exclut aucunement la pensée. Comme si elle n'excluait pas tout *jugement* porté de l'extérieur sur ce devenir et comme si le jugement ne formait pas l'essence de ce que tout le monde appelle pensée.

Cette volonté de connaître le devenir historique par une communion interne, hors de tout jugement de l'esprit sur lui, *par le dedans* et à l'exclusion de toute connaissance par le dehors, rapproche la dialectique matérialiste de l'existentialisme, dont c'est la thèse en ce qui regarde l'existence ; thèse qui, en tant que telle, s'apparente étroitement, elle aussi, au bergsonisme.

***

La dialectique matérialiste, disons-nous, est absence de rationalisme. Or ses adeptes ne l'entendent pas ainsi. Pour eux, cette union avec le devenir historique est *en même temps* une *idée* de ce devenir. « Celui qui n'insère pas son idée politique dans le devenir historique, ou plutôt qui ne l'extrait pas par une analyse rationnelle de ce devenir même, est en dehors de la politique comme de l'histoire », proclame l'un d'eux, M. Jean Lacroix [1], considérant comme homogènes, par son « ou plutôt », le fait de s'insérer dans le devenir historique et le fait d'émettre — par une analyse rationnelle ! — une idée sur lui. Nous rappellerons à ce professeur de philosophie le mot de Spinoza : « Le cercle est une chose ; l'idée du cercle est une autre chose, qui n'a pas de centre ni de périphérie », et lui dirons : « Le devenir historique est une chose ; l'idée de ce devenir en est une autre, *qui n'est pas un devenir* » ; ou encore : « Le dynamisme est une chose, l'idée d'un dynamisme en est une autre, qui n'est pas un dynamisme, mais qui, du fait qu'elle est une chose formulable, communicable et par conséquent identique à elle-même pendant un certain temps, est, au contraire, un statisme. » Dans un sens voisin, M. Henri Lefèvre déclare : « Puisque ce monde est déchiré par des contradictions, seule la dialectique (qui admet la contradiction) permet de l'envisager dans son ensemble et d'en trouver le sens et la direction. » Autrement dit, l'idée d'une chose doit être de même nature que cette chose ; l'idée du bleu doit être bleue. Là encore nous répondrons : une contradiction est une chose ; l'idée d'une contradiction en est une autre, *qui n'a pas à être une*

1. *Esprit*, mars 1946.

*contradiction*. Mais arrêtons-nous à cette thèse qui veut que la dialectique matérialiste soit contradiction, ce qui constitue cette fois un rationalisme vraiment nouveau.

Elle est posée en toute netteté par cette déclaration, qu'on peut tenir pour la charte de l'école :

> Dans la mesure où des combinaisons données restent ces mêmes combinaisons, nous devons les apprécier selon la formule « oui est oui », « non est non » (A est A, B est B). Mais dans la mesure où elles se transforment et cessent d'être telles quelles, nous devons faire appel à la *logique de la contradiction*. Il faut que nous disions « oui et non », elles existent et n'existent pas [1].

Toute la question est de savoir ce qu'on entend par les mots : *se transforment*. Veut-on parler d'une transformation *continue*, c'est-à-dire ignorante de toute fixité? Alors, en effet, le principe d'identité ne joue plus, la « logique de la contradiction » s'impose (admettons que nous savons ce que c'est que cette logique, dont j'attends toujours un exemple). Veut-on parler d'une transformation *discontinue*, où un état considéré comme semblable à lui-même pendant un certain temps passe à un autre considéré sous le même mode et infiniment rapproché du premier? La pensée persiste alors à relever du principe d'identité; nous n'avons nullement à dire : « Les choses existent et elles n'existent pas », mais « elles existent et *d'autres ensuite existent* », qui d'ailleurs ne nient selon aucune nécessité les premières. Or cette transformation discontinue est la seule qu'envisage la raison, la science, on peut même dire le langage, par la bonne raison que l'essence de la science est d'introduire — arbitrairement, mais cet arbitraire est sa nature même — de la fixité dans le changement, d'insérer, selon la célèbre formule de Meyerson, de l'identité dans la réalité. Quand le philosophe de l'*Encyclopédie* ajoute : « *Oui et oui*, formule du statisme, *oui et non*, formule du dynamisme; or le statisme n'est qu'apparence », nous lui répondrons que cette « apparence » est l'objet de la science, alors que le réel l'est d'embrassement mystique; et quand il conclut que le statique « ne se suffit à lui-même », nous lui répondrons qu'il se suffit à lui-même en tant qu'attitude rationnelle, à condition de ne pas confondre, comme il le fait, statique et définitif, mais de comprendre que le statique peut se savoir provisoire sans nullement devenir pour cela mobilité insaisissable.

Revenons à notre distinction entre s'unir mystiquement au devenir historique et former une idée sur lui. Maints répondront : « On vous accorde cette distinction; mais c'est en commençant par cette union mystique avec notre sujet que nous émettrons sur lui des vues intellectuelles vraiment valables. » Là encore, distinguons. Veut-on dire que cet état mystique deviendra connaissance intellectuelle *sans changer de nature*, par « extension de lui-même », par « dilatation », par « détente »,

1. Plékanov, *Questions fondamentales du marxisme*, cité avec approbation totale par Abel Rey, dans l'article susdit de l'*Encyclopédie française*.

dit Bergson, maître une fois de plus de nos nouveaux rationalistes ? Ou veut-on dire qu'il le deviendra en rompant avec son essence et faisant appel, après cette union, à une activité d'un tout autre ordre, qui est l'intelligence, la pensée réfléchie ? Pour nous, nous adoptons résolument la seconde thèse et pensons qu'une idée émise sur une passion n'est nullement le prolongement de cette passion. La science semble nous donner raison. « L'Intelligence, déclare Delacroix en conclusion d'une étude approfondie sur ce point, *est un fait premier. Les diverses tentatives de déduction de l'Intelligence ont toutes échoué.* »[1] Je soumets à mon lecteur, et plus encore à ma lectrice, le cas suivant. Mademoiselle de Lespinasse écrit : « La plupart des femmes ne demandent pas tant à être aimées qu'à être préférées. » J'admets que l'ardente Julie ait dû, pour trouver cette vue pénétrante, commencer par éprouver la jalousie, ce dont le beau capitaine de Guibert ne lui marchandait pas l'occasion, mais je tiens qu'il lui a fallu, en outre, posséder cette faculté d'un tout autre ordre, qui est de réfléchir sur sa passion et de manier des idées générales. La petite midinette qui n'a que sa souffrance (qu'on me pardonne ce verdict de lèse-démocratie) pourra la « dilater » jusqu'à la fin de ses jours, elle ne trouvera jamais rien de pareil [2]. De même j'admets que, si Marx a émis, sur le système patriarcal, féodal, capitaliste et le passage de l'un à l'autre, des vues profondes, c'est parce qu'il a commencé par se mettre à l'intérieur de ces réalités, par les *vivre* (encore faudrait-il clarifier ces notions, plus littéraires que scientifiques), mais j'affirme que c'est surtout parce qu'il a su *en sortir* et y appliquer *du dehors* une pensée raisonnante, selon ce que tout le monde appelle raison. Les hommes du XVe siècle qui, bien plus encore que Marx, *vivaient* le passage du régime féodal au capitaliste, n'y ont rien vu, précisément parce qu'ils n'ont su que le vivre. Au surplus Marx, entre tous ces systèmes, établit des *rapports ;* or l'établissement de rapports est le type de l'activité spécifiquement intellectuelle, dont on ne trouve pas le moindre germe dans l'exercice purement vital, lequel ne sait que l'instant présent et ignore la comparaison.

***

Les interprétations que nous venons de retenir de la dialectique matérialiste pouvant être récusées de certains de ses adeptes, nous ferons état d'une définition très nette qui en a été formulée par un de ses mandataires en quelque sorte officiel, M. René Maublanc, auteur de la *Philosophie du Marxisme*, dans un article des *Etoiles* (13 août 1946) intitulé : Marxisme et Rationalisme ». Aussi bien cette définition nous permettra-t-elle de préciser notre position.

1. Cité par J. Burloud (*Essai d'une psychologie des tendances*, p. 143), qui combat cette assertion par des arguments qui nous semblent peu probants. Encore veut-il (p. 306) que « la pensée réfléchie soit à certains égards un fait premier. »

2. Voir sur ce point notre *Belphégor*, p. 95. (En réimpression.)

Voici donc, d'après cette voix autorisée, le programme de la dialectique matérialiste :

Chercher à assouplir l'instrument rationnel, faire craquer les cadres traditionnels de la logique et forger un nouvel outil capable de saisir le devenir du monde, une logique dite dialectique.

Cette déclaration appelle les remarques suivantes :

1° « Assouplir » l'instrument rationnel et « forger un nouvel outil » sont deux activités entièrement distinctes, comme perfectionner et inventer. La doctrine entretient là — volontairement ou non ? je ne sonde pas les cœurs — une équivoque. Au surplus, si assouplir la rationalisme veut dire le rendre plus propre à s'adapter à la complexité du réel, comme le fait par exemple la nouvelle physique, mais en lui conservant son fondement essentiel, qui est le principe d'identité, nous sommes tous acquis au rationalisme « moderne ». Mais celui qu'on nous propose comporte, au contraire, la négation formelle d'une telle base.

2° Qu'est-ce, en effet, que « faire craquer les cadres traditionnels de la logique » ? M. René Maublanc nous le dit avec toute la netteté souhaitable. La réalité, nous explique-t-il, ayant été reconnue par la science moderne un perpétuel mouvement [1], l'ancien rationalisme, du fait que, précisément par son principe fondamental, il immobilisait les choses dans leur identité à elles-mêmes, du fait qu'il procédait par « concepts », n'en saurait rendre compte ; le rationalisme moderne sera donc un rationalisme purgé du principe d'identité, un rationalisme en mouvement, un rationalisme fondé sur ce que d'autres appellent, nous l'avons vu — M. Maublanc ne prononce pas le mot, mais tout son raisonnement l'implique —, la logique de la contradiction. Nous répondons : tout mot immobilisant la chose qu'il désigne, *cette chose fût-elle le mouvement*, du fait qu'il la tient pour identique à elle-même pendant qu'il la désigne, il s'ensuit qu'un rationalisme qui prétendrait donner le mouvement lui-même serait un rationalisme qui ne s'exprimerait plus par des mots, ou, ce qui revient au même, ne procéderait plus par concepts, vu que le concept, si nuancé soit-il, si soucieux de se conformer à la subtilité du réel, sera toujours, en tant que concept, une chose immobile, donc incapable de s'adapter à l'essentiel mouvement qu'est ce réel. Or je demande en quoi mérite le nom de rationalisme une connaissance des choses essentiellement ineffable ; encore une fois, je demande si elle ne constitue pas exactement une position mystique. Au reste, j'attends qu'on me montre, dans toute l'œuvre de Marx, d'Engels, de Lénine ou de Staline — ce qui serait la réponse cruciale — une phrase, un raisonnement, un

1. Plus exactement la réalité qu'est la matière, alors que le bergsonisme, nous oppose-t-on, ne l'accordait qu'à la réalité spirituelle. Rappelons que, pour l'école, il s'agit de la « matière marxiste », laquelle n'a rien de commun avec la « matière cosmique » ; que l'astronomie, la physique, la biologie cessent d'être « branches de la science » pour devenir « branches du marxisme. » (Cf. Marcel Prenant, *Biologie et Marxisme*, et *Biologie et Léninisme*, n° 1 de la *Pensée*, 1939.)

développement, qui, du seul fait qu'ils s'expriment par des mots et enchaînent des concepts, ne relèvent pas fondamentalement du principe d'identité et donc de l'ancien rationalisme, *même s'ils s'emploient à le condamner*. Le rationalisme purgé du principe d'identité, la dialectique de la contradiction est un *flatus vocis* dont se paie la liturgie marxiste et dont je la défie de me donner un exemple.

On observera que, par cette guerre au concept, et plus généralement au principe d'identité, en tant qu'ils empêchent l'adaptation de l'esprit à l'incessante mouvance du réel, la dialectique matérialiste coïncide encore exactement avec le bergsonisme. Marquons bien aussi ce que la doctrine entend par un rationalisme *en mouvement*. Il ne s'agit pas du tout d'un rationalisme (dont nous sommes tous d'accord) qui, sous l'action de l'expérience, passe d'une position fixe A à une autre position fixe B, plus conforme au réel ; il s'agit d'un rationalisme qui, en tant qu'il épouse « l'incessante mouvance du réel », ignore toute fixité. Encore une fois, un tel mode de pensée est la négation du rationalisme, lequel procède par positions identiques à elles-mêmes, ne fût-ce qu'un temps très court, c'est-à-dire fixes. (Voir sur ce point notre article de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet 1945 : « De la mobilité de la pensée selon une philosophie contemporaine ».)

3° On nous annonce un outil « capable de saisir le devenir du monde ». Là encore, s'affirme une équivoque : le mot *saisir*, lequel peut vouloir dire deux choses radicalement distinctes : ou bien communier mystiquement avec ce devenir ou bien former une idée sur lui. Là encore, nous retrouvons une attitude du bergsonisme ; lui aussi pratique l'équivoque sur le mot saisir quand il déclare que « la vie (dans son devenir) ne peut être saisie que du dedans » *saisie* pouvant signifier *être éprouvée* ou *être comprise*. La précision ne semble pas le propre de ces écoles. Encore une fois, nous ne nous demandons pas si c'est chez elles l'effet d'une volonté.

***

Nous parlons plus haut des vues de Marx sur le *passage* d'un système à un autre. « De telles vues, déclareront ses disciples, sont des choses entièrement nouvelles ; l'ancien rationalisme ne traitait que du tout fait, non du changeant. » Admettons-le, encore qu'il faudrait savoir s'il n'arrive pas à Marx, comme l'y force le langage, à traiter du changé et non pas du changeant. Toujours est-il que le nouveau est dans l'*objet* auquel s'applique ici le rationalisme et, par suite, dans la manière dont il s'exerce ; il n'est pas dans la *nature* du rationalisme, l'essence d'un raisonnement juste n'ayant pas varié depuis Euclide. Nous trouvons ici la même erreur que celle dont se repaissent tant de personnes au sujet de la nouvelle physique, se figurant qu'elle sonne le glas des principes rationnels, alors qu'elle se borne à exiger de leur application une subti-

lité et une prudence inconnues de sa devancière [1]. Au surplus, nous demandons aux Langevin, aux Joliot-Curie et autres savants, acquis, nous assure-t-on comme preuve de sa valeur scientifique, à la dialectique matérialiste, qu'ils nous citent une seule vue scientifique sur le monde qu'ils aient obtenue par un rationalisme qui diffère du traditionnel, si ce n'est par les traits que nous venons de dire. Aussi bien, quand Bergson nous parle d'un « transrationalisme » qui doit « surmonter le rationalisme » [2], quand M. Gaston Bachelard nous annonce un « surrationalisme » qui « pourra être mis en rapport avec le surréalisme » [3], quand le même docteur réclame un rationalisme « ouvert » [4], on se demande si ces appels révolutionnaires ne prêchent pas tout simplement le rationalisme classique mais appliqué avec infiniment plus de nuancement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, ou un état de conscience qui n'a rien de commun avec le rationalisme.

En résumé, la dialectique matérialiste, en tant qu'elle se veut une communion aveugle avec le devenir historique, consiste en une position mystique ; en tant qu'elle en énonce quelque chose, elle le fait, non pas par prolongement de cette union, mais par rupture d'avec elle et en exerçant le rationalisme courant — encore qu'en l'appliquant à des objets nouveaux et avec bien plus de complexité qu'autrefois. Là se termine sa « modernité ».

JULIEN BENDA

1. Citons, pour ceux auxquels cette nouvelle physique donne proprement le vertige, ces mots d'un savant, qui d'ailleurs l'admire profondément : « On n'insiste pas assez sur le fait que la physique indéterministe repose sur la logique classique. On n'a jamais songé à introduire une imprécision intrinsèque dans la logique. Une telle supposition vicierait tous nos raisonnements. » (M. Winter, *La Physique indéterministe*, Revue de Métaphysique et de Morale, avril 1929.) Pour les déclarations d'Einstein, de Louis de Broglie, de Langevin, de Louis Weber, quant au maintien, en nature, du principe de causalité, de la croyance au déterminisme, de la tendance à l'unification du savoir, cf. les séances de la Société française de Philosophie du 24 février 1921, 31 mai 1923, 12 novembre 1929, 1er mars 1930.

2. Cf. *Henri Bergson, Essais et témoignages inédits*, recueillis par Albert Béguin et Pierre Thévenaz, Neufchâtel, p. 192.

3. Cité par Paul Eluard, *Donner à voir*, p. 119.

4. G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique, l'Eau et les rêves*. — Cf. aussi dans le *Bergson* plus haut cité : « La philosophie ouverte », p. 73-90.

# DU " CHAT NOIR " AU " GAULOIS "

Le plus grand sujet d'ahurissement que peut avoir un homme de mon âge, dans un temps où les prétextes d'ahurissement atteignent journellement un de ces nombres auxquels les mathématiciens appliquent le qualificatif d'*incommensurable*, c'est le comportement de la jeunesse d'aujourd'hui cherchant sa voie. J'ai l'impression, non pas de manœuvres normales exécutées de sang-froid avec le respect des hiérarchies et des situations acquises, ce qui était notre manière, mais d'une série d'assauts et de mêlées de football autour de ballons convoités. Nous grignotions l'obstacle, nos successeurs le bousculent et cherchent à l'avaler d'un coup!

Ayant commencé à l'École des Beaux-Arts une carrière de peintre, je me souviens très bien que l'idée ne serait venue, ni à moi, ni à aucun de mes camarades, de produire, par exemple, nos œuvres en public avant d'avoir atteint dans notre art une maîtrise que nous supposions indispensable. Depuis, des centaines de rapins ont étalé leurs œuvres dans des expositions presque au lendemain de l'achat de leur première boîte à couleurs.

Ayant versé ensuite dans le journalisme et dans le théâtre, j'ai connu les piétinements patients et laborieux dans des petites feuilles sans lecteurs et dans des petits théâtres sans prestige. Et je vois des blancs-becs, avec ou sans leur bachot, prétendre à des rubriques de critique dans des hebdomadaires à tirage, à des accueils immédiats sur des scènes classées.

Bref, dans l'appartement symbolique de l'*Arrivisme*, les jeunes, de plus en plus, veulent supprimer l'antichambre.

Je n'ai nulle envie de discuter la qualité des façons nouvelles; elles sont sans doute ce qu'elles doivent être dans un monde nouveau évoluant sous le signe de l'atomisme; je prends seulement prétexte de ces façons-là pour évoquer quelques souvenirs du temps où l'on arrivait — quand on arrivait — non par folles enjambées, mais, si l'on peut dire, à clochepied. Sans doute était-ce moins sportif, mais cela donnait du prix au passage du poteau.

Donc, étant élève rue Bonaparte, il fallait bien, en attendant une matu-

rité professionnelle, que je gagne ma vie. Rien ne rebutait dans les *à-côté* mon zèle ingénu : je retouchais pour des prix dérisoires des agrandissements photographiques, je faisais des dessins de modes, je donnais des leçons à des garnements indisciplinés et sans dispositions, j'illustrais des reportages vélocipédiques, je composais des affiches ou bien — horreur! — j'exécutais dans les hôpitaux des aquarelles pour les archives de carabins illustres.

Hélas! J'étais venu trop tard dans un classicisme trop vieux! Voyant déferler furieusement, inexorablement les lames des évolutions cubistes, fauvistes, tachistes, je pressentis la noyade, et fus fort heureux de voir que sur le bois de mon pinceau pouvaient pousser des barbes de plume... Depuis longtemps, je composais, à peu près secrètement, de petites fantaisies, de petites fables, de menus couplets sur des airs en vogue. M'étant hasardé à les débiter autour de moi, l'accueil qui leur fut fait me permit de croire qu'elles rentraient dans la catégorie des productions susceptibles d'être livrées à l'appréciation du public; quelqu'un même ayant prononcé à ce propos le nom du *Chat Noir*, le fameux cabaret, je résolu, forçant ma timidité, d'aller y tenter ma chance.

Ma décision prise non sans peine, je m'en vais donc un jour vers cette rue de Laval, baptisée depuis rue Victor-Massé, où se trouvait, au n° 12, l'hôtel particulier dans lequel Rodolphe Salis, gentilhomme-cabaretier, comme il se qualifiait lui-même, avait installé son exploitation après l'éclatante réussite de sa boîte du boulevard Rochechouart. Là-bas et ici avait défilé, et défilait encore un Tout-Paris, subissant l'attraction d'une bohème supérieure. L'esprit *chatnoiresque* devait laisser sa trace dans la petite histoire du Paris intellectuel, et le *Chat Noir* demeurer en quelque sorte la Mère Gigogne de tous les cabarets artistiques à venir.

Par un hasard singulier, c'est dans ce même hôtel, propriété d'un oncle, que j'avais passé toute ma petite enfance.

Pour me présenter à Salis, j'ai choisi le début de l'après-midi, alors que la grande salle, genre vieille taverne, est absolument vide de consommateurs. Rien ne rappelle l'ordonnance du grand salon que j'ai connu autrefois. Le mur du côté de la rue est devenu une longue verrière, et sur la muraille de droite s'étale le *Parce Domine* de Willette, grande composition où la Mort, chevauchant un énorme cheval osseux affublé d'un caparaçon noir et argent d'enterrement, préside une manière de danse macabre montmartroise.

Semblant sortir magiquement de la boiserie sombre, un homme marche vers moi : le maître du lieu... C'est un personnage costaud, au cou de taureau sur de larges épaules carrées, les cheveux ras, les yeux bleu clair sous des sourcils roux, tendant en avant une barbe pointue du même poil. Il vient avec une physionomie hostile et méfiante. Je devais apprendre que son courage correspondait à la puissance de ses muscles, et qu'il se chargeait de « sortir » un ivrogne querelleur ou un gêneur bruyant sans appeler l'agent de service.

Une longue redingote grise en drap fin, haut boutonnée, à col d'officier d'où sort une cravate lavallière noire, sangle cet impresario rusé à tournure de lutteur, mercanti d'une matière intellectuelle dont il a la compréhension et le goût brutal. Il fonce sur moi d'un air si peu « engageant », dans le double sens du mot, que je suis tenté de dégringoler en vitesse les six ou huit marches de pierre me séparant de la rue. D'une voix mal assurée j'expose le but de ma visite. Un grognement, et sans aucune réaction encourageante, le cabaretier me désigne une chaise derrière un guéridon, s'éloigne, revient avec deux bocks, les pose sur la table, s'assied en face, et me dit : « Allez-y... »

Conditions déplorables pour une audition, quand le postulant doute de soi et lorsque, comme dans la circonstance, il croit entendre ricaner autour de lui les ombres des Illustres de la maison...

Pendant que Salis, les coudes sur le guéridon, les joues dans les mains, me fixe sévèrement, je débite de mon mieux quatre ou cinq de mes petites histoires. Décidément, l'attitude rébarbative des embaucheurs doit être une mesure de prudence généralisée, une espèce d'assurance préventive contre les prétentions des embauchés éventuels :

— A vrai dire, profère enfin le locataire de mon oncle, ma troupe est au complet... Tout de même, je vous prends en surnombre, si nous nous entendons pour les conditions : vous passerez une fois dans chacune des deux parties du programme et ce sera cent sous par soirée?

J'acceptai le brillant engagement. 150 francs par mois pour aliéner ma liberté tous les soirs, et accélérer de neuf à onze heures et demie les battements de mon cœur, ce n'était pas beaucoup, mais peut-être ce piano devant lequel j'allais me coller finirait-il par prendre la forme d'un tremplin...

Le premier jour du mois suivant, je débutai. La grande salle du second étage, jadis atelier de peinture, je la connaissais également pour m'y être ébattu tant de fois. Je la retrouvai métamorphosée en salle de spectacle ornée de rangées de fauteuils pliants avec, au fond, derrière et au-dessus du piano droit, le cadre d'un vaste guignol réservé à la projection des célèbres pièces d'ombres, guignol dont la boîte de bonnes dimensions où opéraient les manipulateurs des découpures de zinc, faisait saillie à l'extérieur. Sur le palier de l'étage, un réduit servait de « foyer des artistes ».

Au rez-de-chaussée, les huit premières marches franchies, les arrivants étaient salués par un suisse d'église en grand apparat, la hallebarde en main ; ils défilaient devant un moulage de la *Diane* de Houdon, grandeur nature, contraste irrévérencieux d'un goût douteux, voulu par le patron parpaillot, et s'engageaient dans l'escalier, laissant à gauche la taverne où, autre gaminerie irrévérencieuse, des garçons de café affublés d'habits d'académiciens, assuraient le service.

Le public à sa place, Salis, dans son immuable redingote napoléonienne, faisait irruption et prononçait avec une verve indiscutable un

boniment empreint de déférence narquoise, vantant l'excellence de son programme et la supériorité cérébrale de ses clients, immanquablement traités de *Gentilshommes* et *nobles Dames*, l'usage du jargon moyennageux faisant alors fureur en même temps que les caractères gothiques et la décoration médiévale. Les soirs où l'assistance comptait une personnalité politique ou autre, notre Rodolphe intercalait un supplément de bienvenue, entremêlant, avec bonheur souvent, la flatterie excessive et l'irrespectueuse liberté du bouffon de cour. Le bonimentage de cabaret est devenu traditionnel. Dominique Bonnaud y a finement excellé. Fursy n'y fut pas inférieur. Beaucoup d'autres s'en tirèrent, et s'en tirent bien, à côté des inévitables mâchonneurs de banalités et des bafouilleurs.

Terminé le boniment, le gentilhomme-régisseur annonçait le premier de ces messieurs avec quelques commentaires, et le diseur, à moins que ce ne fût un chanteur, prenait ses responsabilités flanqué ou non d'un pianiste-accompagnateur. Chacun passait à son tour. Après la séance, je descendais dans la salle de la limonade où, assise derrière son comptoir-caisse, madame Salis, personne solide et avisée, me glissait discrètement et à plat — presque honteusement — ma « thune » sonnante et trébuchante.

Je ne pratiquai que quelques mois ce métier d'auteur-parlant-au-public, type des relations directes entre le producteur et le consommateur. Ça n'était plus aussi amusant d'être d'un *Chat Noir* dont la période héroïque était finie, et parties vers d'autres destins les vedettes, les Ferny, les Jules Jouy, Mac-Nab, Maurice Donnay, Jean Rameau, Delmet, d'autres encore. Seule demeurait à peu près identique la partie spectacle, les pièces d'ombres, *L'Épopée*, de Caran d'Ache, *La Marche à l'Étoile*, d'Henri Rivière et Fragerolles, *Le Roi débarque*, etc.

Notre petite troupe comptait parmi ses membres Gabriel Montoya, docteur-médecin en rupture de consultations, qui plaisait aux auditrices sentimentales pour la façon dont, les yeux mi-clos, il soupirait les romances séductrices en essuyant fréquemment sur son visage, avec son mouchoir, la transpiration des émotions fortes.

Mais il y avait principalement Goudewski, qui touchait exceptionnellement 20 francs par séance! Physiquement, il était l'idéal portrait de Gambrinus, le roi de la bière. Au-dessus d'un début de corpulence, il dressait une large face colorée, auréolée à son sommet de rares cheveux très blonds, limitée au menton par une courte barbe frisottée. Placidement, il récitait de remarquables petits morceaux, d'une forme impeccable, dont il était l'auteur. Dans ma mémoire sonnent encore quelques strophes dont les amateurs de prosodie classique apprécieront la perfection :

Bâtard des trouvères antiques,
Je suis un pilier des boutiques
Dites Cabarets artistiques ;

Qu'on dévisage de travers,
Murmurant sur des tons divers :
« C'est le monsieur qui dit des vers... »

Certes le métier n'est pas rose
Et j'aurais bien moins de névrose
Si je pouvais écrire en prose.

Donc pour gagner quelques argents
Je dis des vers devant des gens
Qui doivent être intelligents...

Une autre petite pièce, rimée avec le même soin, commençait par ces vers :

Le dimanche, je rencontre sur mon chemin
Des couples de bourgeois qui tiennent par la main,
Ou poussent devant eux de petites victimes,
Produits de leurs amours graves et légitimes.

Le succès de Goudewski était constant, mais s'accentuait lorsqu'il passait à certains morceaux cocassement jalonnés *d'à-peu-près*. *L'à-peu-près* n'a pas la vulgarité stérile du calembour. C'est un petit jeu d'adresse consistant à substituer tout à coup, au mot normal attendu, une expression imprévue d'une même sonorité phonétique, qui change plaisamment le sens de la phrase en le maintenant dans la logique ou en l'aiguillant vers le comique. Le rappel du succès de ce petit jeu, qui n'est plus dans les procédés des amuseurs d'aujourd'hui, les fera sans doute sourire de commisération à la pensée qu'un public fût assez simplet pour y prendre du plaisir.

Un jour Goudewski quitta Paris, rappelé, a-t-on affirmé, par son père, brasseur dans le Nord, pour des raisons d'opportunité commerciale. Jamais je n'ai ouï-dire que l'on ait réentendu parler de lui dans le monde des lettres, et l'on demeure confondu en pensant que, prodigieusement doué, chaque soir chaleureusement applaudi par un auditoire souvent rétif qu'il avait conquis, il renonça à tant de souriantes espérances par contrainte, par indifférence ou par paresse.

Manquant d'expérience, j'avais commencé à débiter des petits morceaux d'un humour simple, bon enfant, sans la moindre roublardise cabotine.

Ces gentillesses sans prétentions plaisaient, mais je me rendis compte tout de suite, en écoutant Goudewski, que mon répertoire gagnerait à être corsé de quelques-unes de ces acrobaties linguistiques dont le public était friand. Si j'essayais? Je composai plusieurs nouveaux morceaux et automatiquement, en effet, l'accueil de l'auditoire s'avéra sensiblement plus chaleureux. Je cueille au hasard, à fleur de mon souvenir, l'épilogue d'une ode familière à la Chine de Confucius :

O Chinois! fruits confits dans de vieux préjugés,
Par qui nous devons être à notre tour mangés,
Traînez, traînez longtemps en dépit de qui raille
Vos nattes en cheveux sur vos nattes en paille.
Dans les grands champs, là-bas, je vous vois cultiver,
Faisant vivre le riz que nous ferons crever,
Et je songe, évoquant vos fastes millénaires,
Que les petits ruisseaux font les grandes rizières!

***

Un tournant brusque allait surgir dans la topographie de mon activité de façon bien inattendue.

Au coin de la Chaussée-d'Antin et des grands boulevards se trouvait emboîté dans un bloc épais de maisons le théâtre du Vaudeville, si merveilleusement placé, disposant d'une si belle salle, ayant un si glorieux passé et de si beaux atouts pour jouer la partie de l'avenir que ceux qui l'ont pratiqué ne peuvent se consoler de l'avoir vu échapper à l'art dramatique pour devenir une usine impersonnelle de cinématographie, ceci dit sans vouloir médire du cinéma en tant que moyen d'expression aux ressources infinies : il ne s'agit que d'une querelle immobilière.

A l'époque précise où me voici, le Vaudeville, sous l'égide de Porel, était une des salles de spectacles les plus en vogue de la capitale. Accompagnant mon ami Paul Gers, qui fréquentait dans les coulisses pour des raisons sentimentales, je m'étais lié par hasard avec deux artistes de second plan, des « utilités », de ceux qui, connaissant leur métier, solides au poste sans gloire, assurent la réalisation du précieux « bon ensemble ». Ils occupaient la même loge. L'un s'appelait Georges Peutat ; à la retraite, il assura la direction de la Maison des Artistes de Pont-aux-Dames. Le second, Petit-Mangin, « bricola » toute sa vie comme auteur, sans éclat sinon sans petits profits.

*Nos intimes*, comédie de Victorien Sardou, tenait l'affiche ; Peutat y jouait un rôle en uniforme de spahis, ce qui m'incita à le « portraiturer » pendant les entr'actes sur un fond imaginé d'architecture arabe. Je ne résistai pas au désir de faire connaître pendant les séances à ces hommes de théâtre, interprètes du texte des autres, mes morceaux versifiés, mes poèmes « à dire ». L'approbation franche qu'ils exprimèrent après l'audition dépassa mes espérances, car le lendemain soir (ils s'étaient concertés dans l'intervalle) le spahis intermittent prit la parole :

— Nous avons, Mangin et moi, trouvé très bien vos petits vers, et puisque nous avons la commande de la revue d'été de *La Cigale*, nous vous proposons de collaborer avec nous pour la fabrication des couplets.

Une revue à *La Cigale !* Dont si souvent, lorsque je me rendais au *Divan Japonais*, m'avaient ébloui les illuminations ! Où s'engouffraient chaque soir des fournées de gens ! Où une troupe de vedettes populaires s'agitait dans une mise en scène luxueuse, au bruit d'un orchestre imposant !... J'acceptai, avec juste ce qu'il fallait d'hésitation truquée pour ménager mon amour-propre.

Pour entreprendre la mise d'aplomb d'une revue importante, depuis la lecture aux artistes jusqu'au lever du rideau devant le public, il faut que le directeur et l'auteur aient un fameux empire sur leurs nerfs ! Les spectateurs, qui voient défiler prestement les tableaux au son d'une musique endiablée, ne se doutent pas de ce que, en dehors des efforts matériels, ces grâces, cette discipline, cette parfaite union souriante

d'hommes et de femmes représentent souvent de grincements de dents, de larmes, de colères, de discussions. L'importance des rôles, l'effet qu'ils font ou ne font pas, la question de la place des noms sur l'affiche ou sur le programme, tout cela déchaîne des tempêtes. Les auteurs et les directeurs qui travaillent dans le genre savent cela, mais savent-ils de quel supplément de patience il fallait s'armer quand on dépendait d'une « censure », ce qui était le cas au moment de notre collaboration, et devait l'être encore pendant des années ?

La censure théâtrale était exercée par trois ou quatre fonctionnaires spéciaux de la Direction des Beaux-Arts de la rue de Valois. Je me souviens de deux d'entre eux, de M. Bourdon, et de M. Ernest Daudet, ce dernier, petit homme barbu, propre frère d'Alphonse Daudet. La besogne des censeurs consistait : d'abord à lire les manuscrits présentés dans tous les théâtres pour en approuver ou non la teneur, pensée ou texte ; ensuite à assister à une répétition dernière pour juger de la décence ou de l'indécence visuelles de la représentation.

Que pensent de ce régime les auteurs qui expriment ce qu'ils veulent sans contrôle, emploient les mots qui leur plaisent et ont même tout loisir de recourir à l'appoint de succès, financier sinon intellectuel, que fournit la nudité presque intégrale ?

La prudence commandait de présenter le manuscrit d'une revue à la censure avant de commencer les répétitions, car lorsque l'on allait le rechercher, on reprenait fréquemment un cahier sabré rageusement de coups de crayon bleu. Après des retouches, des adoucissements, on retournait rue de Valois et l'on tâchait, au cours d'étranges débats, de sauver des scènes, des répliques, des mots, auxquels on tenait, jugés pernicieux, immoraux, inacceptables. On n'imagine pas quelle était la sévérité de ces messieurs, qu'une déformation professionnelle disposait à découvrir partout des sous-entendus inconvenants auxquels on n'avait jamais songé. Il va sans dire qu'il ne fallait toucher qu'avec d'extrêmes précautions à la politique et aux gens en place. Une pièce de François de Curel fut, plus tard, interdite par ces messieurs du 3 de la rue de Valois, à cause d'un rôle de député tenu pour inadmissible. La pièce s'appelait *Le Coup d'aile*. Comme il arrive toujours à Paris, la riposte vengeresse surgit incontinent d'entre les pavés : un titre nouveau courut les salles de rédaction et les milieux théâtraux : *Le Coup d'zèle*.

Mais le plus comique, quand on y repense à distance, c'était la dernière répétition de travail d'une revue avant la première, en présence d'un grave fonctionnaire, spécialiste des répressions pudiques. Le censeur de service s'asseyait aux fauteuils d'orchestre, encadré par le directeur et par l'auteur, le costumier et la costumière restant à portée nantis d'un carnet et d'un crayon. Les trois coups frappés, le spectacle se déroulait, tandis que le censeur, en état d'alerte, détaillait activement et minutieusement chaque corsage, chaque jupe, chaque maillot, chaque drapé, chaque décolleté ou chaque retroussis, dans le désir d'exiger au nom de

la République des corrections vestimentaires que la morale et la bienséance rendaient indispensables. Parfois il se penchait vers le directeur pour formuler une menue observation que l'autre enregistrait... Dans les cas graves, un signe du directeur interrompait la scène en train, et la demoiselle dont la tenue semblait sujette à caution devait s'avancer, seule, en évidence, pour supplément d'enquête... Sur ordre, la costumière notait que le « tutu » devait être allongé, ou bien qu'il importait de cacher d'un brin de tulle ces seins que je ne saurais voir... Note prise, on « enchaînait ».

Bien entendu, il n'était pas question de tolérer l'inconvenance des jambes nues!

Dans le texte, les mots susceptibles de froisser l'autorité sautaient, tels les mots *flic* et *sergot* par exemple. On discutait âprement pour conserver un *je m'en fous*, un *foutez-moi la paix*, un *foutez-le-camp*, même dans une scène naturaliste, expressions dont la suppression ou le remplacement par *je m'en fiche*, *fichez-moi la paix*, *fichez-le-camp* affadissent le ton jusqu'au ridicule.

Autant dire que l'on en était réduit à chercher des effets réellement spirituels, ce qui compliquait bien le travail de certains.

Il arrivait — l'on s'en doute — que l'on rétablît subrepticement le texte condamné, mais on risquait gros — la pénalité d'une fermeture — s'il prenait fantaisie au fonctionnaire de venir un soir quelconque s'enquérir de la soumission de l'auteur à ses décrets impératifs.

***

Ce fut dans le salon des Gillou — dont j'étais un des familiers — que je fis la connaissance d'Arthur Meyer, le directeur du grand journal monarchiste *le Gaulois*. Présenté par l'hôtesse à ce puissant personnage avec une gentille idée de « derrière la tête », Arthur Meyer m'entendit plusieurs fois débiter mes fantaisies, et madame Gillou ne manqua pas, à chaque occasion favorable, d'insinuer un « Voilà un garçon que vous devriez prendre dans votre journal... C'est tout à fait l'homme qu'il vous faut pour y semer un peu de gaîté! » Elle fit si bien qu'un soir l'important directeur me dit d'un air distrait, et comme si la chose n'engageait personne — lui surtout — à rien :

— Jeune homme, venez donc au *Gaulois* tous les jours en fin de journée... Vers cinq heures... Venez vous faire voir et prendre l'air de la maison...

Est-il besoin de dire que le lendemain même, les horloges tapant le cinquième coup de la cinquième heure (qui serait la dix-septième d'aujourd'hui), j'arrivai au vague rendez-vous, avec la ponctualité théâtrale du Philéas Fogg du *Tour du monde en* 80 *jours*.

***

L'entrée du *Gaulois* était au n° 2 de la rue Drouot. Seules les fenêtres du bureau personnel du directeur et ses appartements prenaient vue sur le carrefour où commence le boulevard Montmartre. Une lourde porte vitrée, difficile à manœuvrer, donnait de la rue directement sur un escalier raide et étroit conduisant au premier étage, siège du journal. Les couloirs déjà sombres étaient assombris encore par des boiseries foncées à colonnes torses sans style. Les portes des pièces où travaillaient les rédacteurs s'ouvraient sur ce couloir. Le tout était banal, vieux jeu. *L'américanisation* pratique de tous les locaux administratifs n'était pas encore commencée.

Ce fut dans ce décor rébarbatif que je pénétrai. C'était le moment où commence l'activité intensive des journaux du lendemain matin. Le commun des mortels n'entre pas dans un journal sans être un peu impressionné. On y voit s'affairer des hommes de tous âges, porteurs de feuilles de papier couvertes d'écriture. Cette écriture-là sera le lendemain dans des quotidiens en caractères d'imprimerie suivis de noms qui sont des noms que l'on connaît. On perçoit des sonneries téléphoniques annonçant peut-être des événements que les gens d'ici ont le droit prioritaire de connaître avant vous!

A mon arrivée, Arthur Meyer m'avait reçu avec la froideur distante qui était dans sa manière, et m'avait introduit sans présentations dans une salle où écrivaient trois ou quatre collaborateurs. J'avais ébauché un salut circulaire, à la façon d'un homme qui a son indiscrétion à se faire pardonner. De fait, l'apparition d'une « nouvelle tête » et qui a l'air de s'installer, n'est pas vue plus favorablement dans un journal que dans n'importe quelle administration... Que prétend cet intrus? A qui va-t-il faire du tort? Va-t-il s'imposer par des recommandations ou, ce qui serait plus fâcheux, par des mérites personnels?

Régulièrement, je revins pendant une quinzaine de jours, m'en allant seulement à l'heure du dîner. Messieurs les rédacteurs répondaient toujours à mon salut par un grognement, mais un peu rassuré : le jeune figurant semblait moins dangereux qu'on ne l'avait craint. Cependant, une rude surprise se préparait pour moi et pour eux... Un soir :

— Monsieur Meyer vous demande..., vint me déclarer le garçon, qu'à présent je savais s'appeler Désiré.

Dressement général d'oreilles ; petit coup au cœur en ce qui me concerne. Je suis dans le bureau du patron où je retrouve, appelé avant moi, un rédacteur du nom de Ferdinand Bloch... Dans la maison, israélites et chrétiens sont sensiblement en nombres égaux.

— Monsieur, me dit tranquillement Arthur Meyer, à partir de ce soir vous prenez la direction des *échos*... Vous savez l'importance des échos

dans un journal comme *le Gaulois*, et vous vous rendez compte de la responsabilité que vous assumez?... Vous acceptez?

Absolument ahuri, je réponds « oui » à tout hasard.

— Bien, allez... Monsieur Bloch va vous mettre au courant.

Je suis M. Bloch, glacial à mon égard. Comment s'en étonner? Il était, avant cette promotion, le titulaire bien installé dans la rubrique qui vient de m'être attribuée en douce, à moi, le figurant supposé négligeable. Et pour comble, la fonction qu'on lui enlève brutalement on lui impose de me montrer la manière de m'en servir. C'est tout à fait comme si, lui retirant une succulente tartine de confiture pour me la donner, on l'obligeait à me copier la recette de cette confiture-là.

Brève et sèche fut mon initiation. M. Bloch me conduisit dans une petite pièce meublée de trois tables, m'en désigna une, me montra un paquet de feuillets qui étaient des échos en souffrance, me dit : « Et puis voici les ciseaux », et s'éclipsa sans étreinte confraternelle, me laissant seul dans un bain de perplexité.

La rubrique des *échos* était extrêmement importante à cette époque. Les échos venaient dans la première page après l'article de tête. Un écho devait être le bref commentaire censé, judicieux, plaisant ou ému d'un fait politique, artistique, mondain, sportif, et je compris vite les raisons auxquelles je devais, malgré mon inexpérience, cette flatteuse nomination : le finaud directeur m'ayant rencontré dans le monde, sachant quelles accointances multiples j'avais avec les artistes, avait compris de quelles ressources je disposais pour la recherche d'échos inédits, alors que mon prédécesseur, vieux journaliste casanier, ayant surtout recours aux échotiers auxiliaires, grevait le budget de sa rubrique de dépenses supplémentaires inutiles.

Je n'ai nul embarras à déclarer que mon directeur en eut pour son argent, soit pour les 300 francs par mois qu'il m'allouait. Je prenais bien quelques échos à des collaborateurs désireux d'augmenter leurs maigres appointements, mais j'opérais surtout moi-même, insérant fréquemment entre deux proses des petites pièces de vers d'actualité pour animer l'ensemble.

Curieux renversement de la balance! Maître souverain après Dieu — et après Jéhovah — de ma rubrique, j'allais avoir pour solliciteurs quotidiens les mêmes qui, lors de mon indiscrète arrivée, m'avaient regardé avec une méfiance intuitive.

Le soir même où je pris possession de ma table de *chef des échos* — c'était le titre officiel — un garçon à peine plus jeune que moi s'installait à la table d'en face pour la première fois. Il possédait une physionomie expressive et une intelligence subtile. Incidemment, je l'avais rencontré à Bougival, chez les Gérôme. Ex-secrétaire de Périvier, le directeur avec de Roday du *Figaro*, il rédigeait dans ce journal, étant bon musicien, la *Page musicale*, présentation du morceau inédit offert périodiquement aux lecteurs mélomanes.

La camaraderie pratiquée au *Gaulois*, dans une attirance réciproque de nos caractères et de nos esprits, fut l'amorce d'une longue et affectueuse amitié. Pauvre et cher René Lara! Quand bien plus tard, il fut devenu un des dirigeants du *Figaro*, au Rond-Point des Champs-Élysées, et qu'il ne resta plus du *Gaulois* qu'un nom en caractères minuscules sur la « manchette » du vainqueur d'un match inégal, j'allais, passant par là, évoquer avec lui, dans son bureau somptueux, le souvenir des accès de gaieté déchaînés jadis par de menus incidents et d'innénarrables gamineries dans les trous à rats qu'étaient par comparaison les cellules de la rue Drouot.

Par *le Figaro*, un triste matin, j'ai appris à la fin de la guerre la mort prématurée de mon ami : ce matin-là, une fois de plus, j'ai senti que quelque chose était irrévocablement révolu : jamais plus je ne pourrais évoquer avec personne, pour en rire avant le grand oubli, les joyeusetés de nos débuts parallèles.

Meyer avait attiré René Lara, et lui avait confié la délicate rédaction des notes sur la politique extérieure, d'abord pour ses dons de journaliste, mais aussi parce qu'il appartenait à la rédaction du *Figaro*. Oui! Meyer vivait obsédé, hypnotisé par le prestige, la vogue universelle de ce rival heureux qui, à deux cents mètres plus loin, dans cette même rue Drouot, n° 26, poursuivait et fortifiait dans ses meubles sa réussite mondiale.

Le matin, au réveil, ayant jeté un coup d'œil sur *le Gaulois* du jour dans sa forme définitive, Meyer se jetait sur *le Figaro* et le dévorait de la première à la dernière ligne, y cherchant des défaillances, des omissions, des impairs et aussi, il faut bien le dire, des idées et des exemples. Une *mondanité*, une nouvelle de n'importe quel ordre, découvertes dans les colonnes du terrible concurrent, et que l'on avait « ratées » chez lui, le plongeaient dans la désolation d'abord, dans la colère ensuite. Le responsable, mandé dans son bureau à son arrivée, recevait une semonce en termes tranchants. Comment blâmer Arthur Meyer de sa sévérité? Il avait la passion violente et exclusive de son *Gaulois*, d'ailleurs d'excellente tenue. Il l'aimait à l'égal d'une maîtresse, et toute sa vie tournait autour de lui. Jamais je n'ai rencontré de directeur, et j'en ai connu pas mal, aussi totalement possédé par l'amour de son journal.

Etonnantes étaient ses réactions : une appréciation incorrecte des valeurs hiérarchiques dans une énumération du Tout-Paris, une omission parmi les « reconnus » à un enterrement, lui gâtaient sa journée. Où qu'il fût, dans une soirée mondaine ou officielle, à une grande première, à un gala sensationnel, rien ne pouvait le retenir lorsque sonnait l'heure de rallier la rue Drouot pour la confection du journal, soit l'après-midi entre cinq et six, soit le soir entre onze heures et onze heures et demie.

Meyer était vêtu avec un soin extrême. On le recevait dans le monde pour sa parfaite tenue et pour les multiples services que son journal lui

permettait de rendre. Intelligent, homme d'affaires, la question de sa formation scolaire demeurait dans l'ombre. On racontait sur lui d'étranges histoires. Par exemple, qu'à la mort de son père, décédé dans un cinquième étage misérable, il avait loué l'appartement du premier, luxueusement meublé et inhabité à ce moment-là, pour y faire procéder à la levée du corps et y recevoir les condoléances. *Si non e vero...*

Pierre Decourcelle, l'auteur des *Deux Gosses*, ancien collaborateur au *Gaulois*, tenait à jour, a-t-on assuré, un livre d'or des mots célèbres du patron, redouté, mais secrètement plaisanté par son entourage. J'ai entendu ou recueilli quelques-uns de ces mots. Venant de commander à un rédacteur un article à propos d'un événement maritime : « Soyez aimable pour la flotte! » avait-il dit en suprême recommandation, l'hommage patriotique se confondant avec la pensée de se ménager l'utile gratitude des milieux gouvernementaux.

— Allez-y deux, vous irez plus vite!... aurait-il conseillé à un autre rédacteur, chargé d'une mission urgente.

Un de ses mots les plus jolis, synthèse étonnante d'un caractère, est sans contredit celui qu'il prononça à propos de la mort du comte de Chambord, je crois bien. L'événement, particulièrement sensationnel au regard du grand organe monarchique français, ayant été connu de bonne heure, n'était-il pas séant d'improviser dare-dare une édition spéciale à répandre dans la journée?... Affaire d'importance où s'entremêlent étroitement la question sentimentale et la question financière, car il s'agit d'engager une grosse somme et de courir des risques. Meyer est hésitant, perplexe... Nerveusement, il arpente le bureau du secrétaire de la rédaction mandé en hâte, ainsi qu'une équipe de rédacteurs... Faut-il, ne faut-il pas?... Le patron s'est approché de la fenêtre et regarde le boulevard en quête d'une inspiration... Mais qu'est ceci? Voilà que circulent des parapluies ouverts... Brusquement il se retourne :

— Non! profère-t-il avec conviction, d'une voix qui peut passer pour émue... Un journal comme *le Gaulois* ne spécule pas sur la mort de son prince!

On se regarde, étonné du scrupule honorable... Mais tout va s'éclairer :

— D'ailleurs, il pleut!... ajoute le commerçant en papier imprimé, qui a jugé d'un coup d'œil qu'une vente sur la voie publique sous l'averse serait un fiasco.

Une autre histoire non moins savoureuse, dont je garantis l'authenticité. Les Grecs étaient en guerre avec les Turcs, et tous les journaux, *le Gaulois* compris, donnaient chaque jour des détails militaires et géographiques sur les opérations :

— Ah! s'exclame un soir Meyer, témoignant d'une sensibilité qui contrastait avec sa placidité coutumière, ah! ces noms grecs, Athènes! Sparte! Thèbes! la Crète!... Ils me rappellent toute une époque de ma jeunesse!

Les rédacteurs présents, éberlués, échangent de furtifs regards... Que

peuvent rappeler ces noms magiques à Meyer qui, le fait était patent, n'avait jamais fait d'*humanités*, n'avait jamais eu aucune rencontre scolaire avec le monde de l'Hellade antique?

La réponse arrive, plus imprévue encore qu'on ne pouvait l'imaginer.

— Oui! poursuit l'étonnant bonhomme, c'est toute ma jeunesse qui ressuscite avec ces noms-là!...

Et tapotant d'un geste qui lui est habituel ses favoris, esquissant même un balancement chorégraphique, Meyer fredonne d'une voix blanche : « *C'est le roi bar-bu qui s'avance bu! qui s'avance bu! qui s'avance bu!...* »

Les grands noms classiques des temps héroïques, les grandes syllabes homériques lui rappelaient *La Belle Hélène* d'Offenbach et sa créatrice aux Variétés, Hortense Schneider!

Ce même homme avait dû se mettre à pratiquer l'extrême politesse plus par nécessité professionnelle (n'était-il pas le fournisseur patenté des cours et des salons?) que par conséquence d'éducation. Les manques de tact dont il était capable permettent de le supposer... Cette anecdote mérite d'être citée parmi d'autres :

René Lara, un soir, vers sept heures et sur le point de quitter le dernier *le Gaulois*, se trouve nez à nez avec notre directeur. Arthur Meyer est de bonne humeur :

— Monsieur Lara, je suis content de vous!...

L'humble journaliste attend en souriant l'énoncé imminent d'une générosité directoriale, laquelle se résout par cette déclaration stupéfiante :

— Je vais vous montrer mon couvert!

Arthur Meyer donne ce soir-là dans ses appartements, contigus aux bureaux du journal, un grand dîner, et une table fleurie, scintillante de verrerie et d'argenterie, que des maîtres d'hôtel en habit achèvent de mettre au point, attend les invités. Il offre simplement ce spectacle d'opulence et cette promesse de bonne chère à René Lara, qui n'aura que l'odeur du festin et l'ombre de la participation.

Une très fâcheuse histoire projeta son ombre sur toute la vie de Meyer et l'empoisonna. Pendant son duel avec Edouard Drumont, polémiste antisémite enragé, n'eut-il pas l'idée, regrettable pour n'importe qui, à plus forte raison pour le champion dans le grand monde des traditions chevaleresques de la vieille France, de saisir l'épée de son adversaire de la main gauche pour le larder plus commodément de la main droite. Le désinvolte procédé était peut-être une ressource dans les duels à mort des coupe-gorge moyennageux, peut-être était-il la caractéristique de la fameuse *botte de Nevers* du roi des mélodrames, mais il était exclu du code de l'honneur réglementant les rencontres armées entre journalistes à la fin du XIXe siècle et au début du XXe.

Le *Livre d'or* s'enrichit à ce propos d'une perle nouvelle. Rentrant au

journal après l'aventure avec la conscience d'un déshonneur bon teint :

— Pour que l'on oublie, déclara d'une voix sépulcrale à son entourage la malheureuse victime de l'instinct de conservation, il faudra deux ans ou une guerre!

Fol optimisme! Ni une longue suite d'années, ni la guerre de 1914 n'effacèrent rien. Jusqu'à sa mort, survenue en 1924, chaque fois que le directeur du *Gaulois* avait maille à partir avec un quelconque folliculaire, il se voyait servir l'histoire réchauffée du duel dans lequel sa main gauche n'avait pas ignoré ce que sa main droite aurait dû faire toute seule.

Quelques jours furent nécessaires à ce que j'appellerai mon auto-initiation, vu que le vieux confrère supplanté involontairement n'était pas en dispositions d'éterniser sa mission pédagogique. Je me débrouillai de mon mieux. Pourtant, quarante-huit heures après mon installation, mon directeur m'appela et me demanda pourquoi je n'avais pas commenté dans mes échos je ne sais quel menu fait :

— C'était dans *le Temps* d'hier soir! précisa-t-il... Vous l'avez mal lu... Faites attention...

Lire *le Temps* d'un bout à l'autre, avec soin, chaque soir? Ce vénérable quotidien que je supposais réservé aux vieux messieurs désœuvrés?... Ingénuité d'un débutant! Ce fut en apercevant sur les tables de mes collègues des exemplaires du substantiel journal d'Hébrard, métamorphosés en napperons de dentelle, que je compris : ce journal était, avec *les Débats* d'Étienne de Nalèche, la grande source d'informations des feuilles du matin, grâce à des découpures massives. Et je compris aussi pourquoi mon prédécesseur avait clos sa leçon-éclair par cette phrase : « Et puis voici les ciseaux. »

Ma situation s'avéra bientôt assez difficile : si je multiplie les échos personnels, je m'attire, étant payé au mois, la sympathie de l'administration, mais mes collègues, dont je n'insère pas la prose à vingt-cinq centimes la ligne, me font grise mine... Je navigue aussi adroitement que je peux au milieu de ces écueils.

En figurant respectueux, j'assiste aux discussions et aux causeries des familiers de la maison réunis dans le bureau du secrétaire de la rédaction : Georges Mitchell, long vieillard amène, un vétéran de l'ancien *Constitutionnel*, ex-député, leader du *Gaulois* sous la signature de *Desmoulins*, bon pseudonyme pour un Don Quichotte de la politique; Gaston Jollivet, journaliste bien parisien, cercleux, escrimeur, boîteux à la suite d'une chute de cheval, un des conseillers écoutés de Meyer; Lucien Muhlfeld, critique et romancier à monocle, beau-frère du peintre d'affiches Capiello, mort jeune; Grosclaude, au gros nez bourgeonnant, un des fantaisistes les plus spirituels de cette époque, chroniquant aussi au *Figaro*.

Vers minuit et demi, notre directeur rentrait dans ses appartements pour se coucher. Nous n'osions pas déguerpir aussitôt, parce qu'il arri-

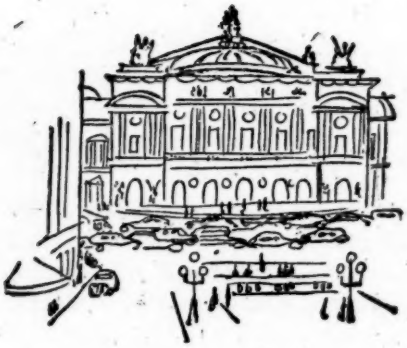
vait que Lafaurie, le garçon-chef du soir, vînt, malgré l'heure indue, prier l'un de nous de se rendre chez Meyer. Cela n'était pas bon signe. Nous trouvions ce journaliste-type en veston de flanelle blanche dans son vaste lit, avec, devant lui, l'étalage en épreuves de toutes les pages du *Gaulois* du lendemain, ce qu'en langage technique on appelle les *morasses*. La convocation nocturne était le présage d'une observation, le plus souvent d'un blâme. Mon tour de « reproche » revenait de loin en loin. Le plus fort — j'en étais instruit par des recoupements — c'est que ce bougre d'homme était fort satisfait de mes services : ses observations périodiques n'avaient d'autre but que de me détourner d'une demande d'augmentation qu'il estimait justifiée et craignait imminente.

Tout étant réglé, sur ordre, Lafaurie fermait à clé la porte de l'appartement du patron, et, revenant par le couloir, prononçait placidement devant chacune de nos portes :

— Il est mort!

La lugubre formule n'éveillait aucune idée funèbre. Au contraire, puisque c'était le signal de notre délivrance.

MIGUEL ZAMACOÏS.



# LA FEMME DE MARTIN GUERRE

*L'histoire de la femme de Martin Guerre est un de ces récits où la vérité se présente sous des traits si remarquables qu'on peut à peine y croire. Je ne sais si les documents originaux relatant la cause sont toujours déposés à Toulouse. Philips, dont les travaux firent autorité en Angleterre, au début du XIX^e^ siècle, en matière d'évidence judiciaire, en fait le récit détaillé dans un de ses débats sur les preuves par présomption, et à ces faits, quelque étranges qu'ils paraissent, légués par un juriste aussi éminent, il est difficile de ne pas ajouter foi. Les règles de l'évidence varient de siècle à siècle et d'un pays à un autre, et les règles morales qui déterminent bien des actions des hommes et des femmes varient également, mais la capacité de l'âme humaine pour la souffrance et pour la joie demeure en grande partie la même.*

## ARTIGUES

Un matin de janvier 1539, un mariage fut célébré au village d'Artigues. Les deux enfants, nouveaux épousés, reposèrent ce soir-là dans la maison paternelle du jeune marié. Bertrande de Rols avait onze ans ; Martin Guerre n'en comptait pas davantage. Tous deux étaient issus de riches familles paysannes, aussi anciennes, aussi féodales et fières que les grandes maisons seigneuriales de Gascogne.

La chambre était froide. Au dehors, la neige saupoudrait finement le sol rocailleux, ou, ramenée en bourrelets au coin des maisons, laissait la terre nue. Mais, sur les pentes, elle s'étendait en larges nappes et en dômes, enrobant les cimes, étouffant les vallées boisées, vers le Pic de la Bacanère et la grande chaîne du Burat ; au sud, par delà la longue vallée de Luchon, la Maladetta granitique se dressait, gaînée de neige et de glace. Les défilés qui menaient vers l'Espagne reposaient sous cette blancheur et les Pyrénées étaient devenues pour la saison d'hiver un mur infranchissable. Les Espagnols qui se trouvaient en territoire français après la première grosse chute de neige de septembre y demeuraient, et les Français, contrebandiers, soldats ou simples voyageurs, surpris

de l'autre côté du Port de Venasque, étaient condamnés à rester là jusqu'au printemps. Moutons au bercail, bestiaux à l'étable, fagots entassés très haut le long du mur de leurs fermes, les villages de montagne étaient confinés dans une oisiveté, un isolement forcés. C'était une saison de loisirs, tout à fait propice aux cérémonies nuptiales.

De sa vie, Bertrande n'avait parlé à Martin avant ce jour-là, quoiqu'elle l'eût vu bien des fois. En vérité, elle ignorait encore la veille au soir qu'un mariage fût arrangé. Le matin, elle s'était agenouillée avec Martin devant le père du jeune garçon, puis somptueusement vêtue d'une cape rouge toute neuve, accompagnée de nombreux parents et amis et au son des violons, elle avait cheminé avec lui, dans la neige, vers l'église d'Artigues où la cérémonie du mariage s'était déroulée. L'événement lui avait paru tout aussi sérieux qu'une Première Communion.

Puis, toujours au son des violons, dont la musique s'élevait, aigre et légère, dans l'air froid, elle avait regagné la demeure de son époux où un immense feu de bûches de chêne agrémentées de sarments de vigne ronflait dans la grande cheminée, et où la cuisine, la pièce principale de la maison, était garnie de tables improvisées faites de longues planches posées sur des tréteaux.

C'était un événement joyeux et plein d'importance. Chacun rayonnait d'allégresse, mais on ne prêtait guère attention à la petite épousée elle-même. Après les premières accolades et les premiers compliments, elle s'était assise à la longue table aux côtés de sa mère et mangeait les aliments que celle-ci choisissait pour elle dans les grands plats. De temps à autre, le bras de sa mère venait se glisser tendrement autour de ses épaules et elle se sentait vivement pressée contre un sein fier et réconfortant ; mais, comme la fête avançait, l'attention maternelle se laissait davantage retenir par les propos du curé, assis en face d'elle, et du beau-père, assis à sa gauche, et Bertrande, ignorée de tous au milieu de cette effervescence manifestement créée en son honneur, observait la salle à loisir et régalait de morceaux de pain dur trempés dans la sauce le berger des Pyrénées, à la longue queue en panache, qui, de sa place sous la table, venait nicher une grosse tête laineuse au creux de ses genoux. Peu à peu, quand après la soupe et les plats rôtis, apparurent les châtaignes bouillies, le fromage, le miel et les fruits secs, elle se glissa hors de sa place et commença tranquillement d'explorer la pièce.

Derrière la table où elle avait pris place, les lits s'alignaient bout à bout, leurs rideaux de serge jaune soigneusement refermés sur leur spacieuse intimité. L'enfant, se glissant entre les rideaux et le large dos des convives, avançait doucement vers le coin le plus proche de la salle, où elle se tint adossée contre un lourd bahut pour observer la scène. En face d'elle, la cheminée noircie occupait un grand tiers du mur et l'éclat des flammes dansantes laissait les deux angles dans un clair-obscur confus. Sur la droite, au milieu du panneau, elle découvrit cepen-

dant l'ouverture d'une porte vers laquelle elle se dirigea C'était l'entrée d'un long corridor froid où s'ouvraient les resserres et les chambres des bergers. Il prenait jour seulement par une petite fenêtre dont les volets de bois étaient fermés.

Une autre personne était venue là chercher refuge à cette effervescence et s'appliquait à ouvrir la serrure des volets. Un panneau se replia, un faisceau éblouissant de clarté neigeuse pénétra le couloir, et dans la lumière Bertrande reconnut Martin. Elle approcha d'un pas, indécise, et Martin l'entendant, pivota et avança vers elle, mains tendues, une expression alarmante sur son long visage d'enfant. Il lui avait déplu d'être marié et, pour manifester son mécontentement et aussi la puissance de sa souveraineté nouvellement acquise, il souffleta vigoureusement Bertrande sur chaque oreille, l'égratigna au visage, lui tira les cheveux, tout cela sans souffler mot. Ses cris attirèrent une salvatrice, la sœur de madame de Rols, qui gourmanda le marié et ramena l'épouse à la cuisine. Elle y demeura aux côtés de sa mère jusqu'à l'heure où celle-ci et madame Guerre la conduisirent dans la chambre, située du côté opposé à la cuisine, où s'élevait le lit du maître, aujourd'hui consacré à la cérémonie nuptiale.

Bertrande fut dévêtue, parée de vêtements de nuit et coiffée d'un bonnet. Martin, introduit et vêtu de même, les deux enfants furent mis au lit ensemble, en présence de toute la compagnie rassemblée. Par égard à l'extrême jeunesse du couple, les rideaux de serge ne furent cependant pas tirés et une torche fixée au mur continua d'y répandre sa lumière. La compagnie demeura un certain temps dans la pièce, riant de plaisanteries en honneur à l'époque, tandis que les deux enfants restaient allongés, immobiles, s'ignorant l'un l'autre. Peu à peu, les festoyeurs refluèrent vers la cuisine et, le dernier de tous, le père de Martin Guerre s'arrêta sur le seuil pour adresser à ses enfants un bonsoir cérémonieux.

La fenêtre sans vitres se trouvait également fermée mais par les fentes des volets un peu de vent pénétrait, qui faisait vaciller la flamme de la torche. Autrement, l'air était immobile et lourd. Le sol était nu et la pièce sans meubles, à l'exception d'une rangée de coffres sculptés, appuyés au mur, et du grand lit sur quoi elle reposait. Bertrande se sentait lasse et pénétrée d'angoisse. Qu'allait pouvoir imaginer Martin, qu'allait-il entreprendre contre elle ? Bientôt elle le sentit bouger à ses côtés

— Je suis fatigué de toutes ces histoires, dit-il, se tournant sur le côté et enfouissant sa tête au creux de l'oreiller. Sa respiration ne tarda pas à devenir régulière et, sans encore oser bouger, Bertrande se détendit. Elle était en sûreté, son mari dormait.

La tête haute sur l'oreiller, elle surveillait la flamme ondulante de la torche ; des flammèches s'en détachaient, qui venaient s'éteindre en fumant sur le sol pierreux. Une d'elles fut longue à tomber ; elle s'accrochait, mince filet incandescent qui rendait la flamme irrégulière et fumeuse. Puis elle aussi se détacha. La chaleur du lit de plumes com-

mença d'entourer le petit corps mince d'une sorte de sécurité, d'une sensation presque aussi bienfaisante que celle d'être de nouveau chez soi. La lumière de la torche parut s'assombrir. L'enfant commença de sommeiller.

Une heure plus tard environ, la porte s'ouvrit et une vaste silhouette en coiffe blanche, amplement drapée de laine brune et portant un plateau, s'avança vers le lit en grandes foulées tranquilles. Était-ce seulement le sentiment d'être observée? Le sol dallé avait-il résonné ou l'argenterie tinté sur le plateau? Bertrande s'éveilla et, ouvrant les yeux, contempla le large visage bienveillant, les bons yeux bruns de la femme qu'elle reconnaissait vaguement comme appartenant à la maison des Guerre. Mais ce n'était pas le visage de sa belle-mère ; non, c'était celui de la servante qui avait attendu au seuil de la porte le cortège s'en revenant de l'église.

— Vous êtes éveillée, voilà qui est bien, dit la femme en souriant. Je le garantis, si ce garçon-là avait huit ans de plus, il ne dormirait pas à poings fermés à pareille heure!

Elle posa le plateau sur le lit et, par-dessus le corps de Bertrande, secoua l'épaule de Martin.

— Il ne fait sûrement pas encore matin, dit Bertrande.

— Non, ma chère, c'est le réveillon. Je vous ai apporté votre petit festin de minuit.

— Oh! dit Bertrande, on avait oublié de m'en parler.

Elle s'assit dans le lit, l'air un peu ahuri et décontenancé. N'ayant pas reçu d'instructions, allait-elle savoir agir? Elle pourrait faire une bévue. Martin, éveillé, s'assit lui aussi, et tous deux examinèrent le plateau.

— Ce n'est pas du tout une mauvaise idée, dit Martin, la voix tout embrumée de sommeil et, si surprenant que cela paraisse, de parfaite humeur.

— Mangez, dit la femme, les contemplant d'un air rayonnant. Vous avez supporté tout le reste de l'histoire ; il est bien juste que vous profitiez maintenant, tous les deux tout seuls, de votre petit festin. Je l'ai préparé moi-même.

Ainsi conviés, les enfants frottèrent leurs yeux et s'attaquèrent aux plats, pendant que la femme, les mains à ses hanches rondes, se tenait à leur chevet.

Bertrande mangeait gravement, léchant la crème jaune à la grande cuillère d'argent. C'était là plus d'attention qu'on ne lui en avait témoigné de tout le jour, et c'était, de plus, le genre d'attentions qu'elle pouvait apprécier.

Ils terminèrent tout ce qu'il y avait sur le plateau, partageant même amicalement entre eux les dernières miettes de pâtisserie, et la servante se retira sur une ultime louange.

Madame Martin Guerre, née Bertrande de Rols, réconfortée par

la crème et les pâtisseries et par l'indifférence rassurante de son époux, sombra dans un sommeil tranquille. Au matin, elle rejoignit la demeure de ses parents, pour y attendre l'âge d'être apte à mieux assumer ses responsabilités d'épouse.

Ainsi débuta pour la femme de Martin Guerre la condition qui devait lui apporter les plus grandes joies comme les plus étranges, les plus imprévisibles souffrances.

Pour l'heure, la vie continua son cours habituel. D'être devenue l'épouse de Martin Guerre, Bertrande n'en avait retiré aucune importance personnelle, aucune liberté accrue. En vérité, elle ne l'avait pas espéré. Des avantages résultaient incontestablement de ce mariage, mais, pour le moment, ils revenaient en totalité aux deux familles Guerre et de Rols ; plus tard, Martin et Bertrande profiteraient de l'accroissement de leur double prospérité. La cérémonie solennelle à l'église, le souvenir de son éveil à minuit devant ces friandises chatoyantes, royalement servies sur la vaisselle plate des Guerre, s'effaçaient, estompés par la multiplicité des tâches journalières qu'imposait son éducation.

L'union de la maison des Rols et de celle des Guerre avait été envisagée depuis longtemps. Elle était apparue, à trois générations, comme quasi inévitable, si nombreux étaient les avantages que les deux familles pouvaient en attendre. Trois générations auparavant, l'affaire avait été pratiquement réglée, quand une remarque de l'arrière-grand-père de Bertrande de Rols était venue bouleverser les plans de l'arrière-grand-père de Martin Guerre.

— J'ai une charmante arrière-petite-fille que je conserve à votre intention, avait dit au vieux Rols l'ancêtre de Martin, plein d'affabilité, au terme d'une conversation qui avait évoqué les bénéfices mutuels pouvant résulter d'une alliance entre les deux familles.

— Si vous tenez à bien la conserver, avait répondu l'arrière-grand-père de Bertrande, facétieusement, si vous tenez à bien la conserver, mon ami, vous n'avez qu'à la saler!

L'arrière-grand-père de Martin avait regardé Rols pendant un moment sans parler, puis il avait cessé d'être affable.

— Vous insinuez qu'elle sera facile à conserver ; vous insinuez que les soupirants seront rares ; vous insinuez que je peux la saler et la couvrir d'huile, comme un poulet, et qu'elle se conservera, hein, qu'elle se conservera indéfiniment!

— Je n'insinue rien de la sorte, mon ami, avait rétorqué l'autre vieil homme avec patience. J'aime seulement me permettre mes petites plaisanteries.

— Vos plaisanteries, avait repris l'arrière-grand-père de Martin, vos plaisanteries sont une insulte. Et il avait craché au visage de l'ancêtre de Bertrande.

Les négociations en vue de mariage non seulement avaient été rompues, mais l'arrière-grand-père Guerre et toute sa mesnie, c'est-à-dire

ses fils et filles et leurs familles, ses oncles et tantes et leurs familles, et tous les serviteurs dont les familles avaient coutume de servir la maison des Guerre, conçurent et entretinrent contre la mesnie des Rols une haine intense qui se poursuivit jusqu'à la naissance de Bertrande. Comme la maison des Guerre avait alors, peu de temps auparavant, fêté la naissance d'un fils, il apparut aux descendants des arrière-grands-pères railleurs et offensés que la meilleure et la seule façon d'en finir avec une querelle de si lointaine origine était de fiancer les enfants au berceau. Ainsi fut fait, et la paix fut rétablie.

Quand elle eut quatorze ans, peut-être un peu plus tôt qu'il n'eût été d'usage sans la mort de sa mère, Bertrande de Rols vint s'établir définitivement dans la maison des Guerre. Un matin d'automne anormalement doux, assistée de la servante qui avait apporté le réveillon aux jeunes mariés, elle traversa la cour, pieds nus, habillée très simplement de ses vêtements ordinaires de travail, et se présenta au seuil de la vaste cuisine. Sa belle-mère mit un baiser sur ses joues et la mena près du foyer. Les coffres de bois contenant ses effets personnels, le linge et l'argenterie de sa dot, furent apportés et placés le long du mur. Madame Guerre lui indiqua le grand lit aux rideaux de serge jaune qui devait être le sien et celui de Martin, et, sans trop de hâte, on l'installa à broyer de la farine dans un grand mortier en pierre. Martin et son père étaient aux champs ; son père à elle parti à cheval surveiller les vendanges. Aucun travailleur agricole ne rentrait avant la tombée de la nuit. Elle pourrait en attendant se familiariser avec la cuisine, avec les quatre sœurs de Martin et les serviteurs, avec les chiens et les chats et les habitants à plumes de la basse-cour. Elle n'avait plus visité la maison depuis le jour des noces mais la scène était bien semblable à ce dont elle se souvenait. La grande table sur tréteaux avait disparu ; ne demeuraient, auprès de l'âtre, qu'une table carrée pour la famille et une autre, en longueur, pour les travailleurs. Le sol n'était jonché que d'herbe sèche et des branchages verts n'ornaient plus les murs ; mais des guirlandes d'ail et d'oignons, leurs longues queues réunies en nattes, pendaient aux poutres, côtoyant des bouquets de sureau séché et de fleurs de tilleul. Il y avait aussi des bouquets de romarin, de thym des montagnes, de persil, et sous la hotte de la cheminée quartiers de viande et saucisses récemment accrochés s'imprégnaient de la fumée résineuse.

Bertrande ne devait plus de longtemps jouir de tous les soins attentifs que sa belle-mère lui accorda durant l'après-midi, mais la bonté tranquille, l'intérêt que madame Guerre avait réservés à la jeune épouse de son fils allaient étendre leur ombre bienfaisante sur les journées à venir. Elle montra à Bertrande, en détail, la ferme, les étables et la grange, bâtiments de pierre plats aux toits recouverts de tuiles comme celui du corps de logis et situés en avant de celui-ci, à droite et à gauche de la cour ; elle lui montra la pièce qui servait à la laiterie, les resserres avec

leurs pots de miel, leurs paniers de fruits et de châtaignes, les jarres de pierre où oies et poulets se confisaient dans l'huile, les œufs cachés dans le son, les fromages de lait de chèvre ou de lait de vache, le vin et l'huile. Dans la chambre, enfin, elle lui montra la laine et le lin pour la quenouille, le métier sur lequel on tisserait les vêtements de la maisonnée.

Tôt vint le crépuscule, accompagné d'une fraîcheur annonciatrice de l'hiver. Il faisait déjà pleine nuit quand les hommes commencèrent à se grouper, revenant des pâtures et des champs. Les tables étaient dressées et de fraîches brassées de sarments de vigne furent jetées sur le feu. Le bétail, comme en chaque nuit de l'année, fut ramené aux étables par crainte des méfaits des ours. Puis rentrèrent les moutons dont les voix grêles emplirent la cour d'un bêlement prolongé. Le berger et le vacher entrant dans la cuisine y apportèrent l'odeur des bêtes. Vinrent enfin le porcher et les hommes à tout faire, tantôt charretiers, tantôt vignerons ou moissonneurs. Et, le dernier de tous, revint le chef de famille, le père de Martin, escorté de son fils. Sa femme l'accueillit sur le seuil avec une coupe de vin chaud qu'il but avant de pénétrer dans la maison. Il retira sa pèlerine qu'il tendit à l'une de ses filles et vint s'asseoir au haut de la table. L'aînée lui apporta une serviette et une aiguière d'eau chaude ; il lava et essuya ses mains et, explorant la salle du regard, il découvrit la femme de Martin et lui fit signe d'approcher.

« Asseyez-vous ici, ma fille » dit-il, lui indiquant une place à ses côtes. « Ce soir vous serez servie, demain vous aurez votre part des labeurs ménagers. »

Il ne souriait pas, mais la voix et l'intention étaient pleines de bonté. Tandis qu'il portait son attention ailleurs, écoutant les conversations des bergers ou contemplant les flammes, Bertrande l'observait à la dérobée. A l'aise sur sa chaise paillée au dossier rigide, le pourpoint sombre lacé jusqu'à la gorge, la main droite posée sur le rebord de la table, il surveillait ses gens rassemblés comme quelque roi d'Homère, quelque dictateur d'une république insulaire, à la fois laboureur et conquérant. La main posée sur la table révélait des cicatrices, telles les traces d'un combat mené pour sa vie bien des années auparavant. Sans être revêtu d'aucun attribut extérieur, symbole de sa puissance, il était par sa personne même autorité et sécurité. Aux dires des annales de l'époque, il administrait en termes proprement royaux et la jeune fille assise à ses côtés, consciente d'un tel prestige, se laissait pénétrer par la quiétude profonde qui résultait, pour la maison entière, de cette autorité. Pour la première fois, ce soir-là avant bien d'autres, sa présence signifiait pour elle que les bêtes et le grain étaient à l'abri, que ni les loups, dont on entendait la voix par les nuits d'hiver, ni les bandes de mercenaires maraudeurs parfois signalées par les habituelles rumeurs des vallées plus importantes, ne pouvaient porter atteinte au foyer près duquel cet homme était assis. Grâce à lui la ferme était en sûreté et, par là même, en sûreté

également, Artigues, le Languedoc, la France, le monde entier, comme il se devait.

Martin se montrait relativement bon pour elle, contrairement à son attente. Il la traitait même avec plutôt plus d'affection que ses sœurs, la taquinant comme jamais il ne les taquinait et la laissant la plupart du temps libre de vaquer à ses propres affaires. La nuit, ils dormaient ensemble dans leur propre lit, dos à dos, leurs jeunes têtes lasses enfouies dans les gros oreillers gonflés de plumes. Jour après jour, Bertrande continuait le long apprentissage du rôle de maîtresse de la ferme auquel elle était destinée.

Une année s'écoula, durant laquelle Bertrande ne fut consciente d'autre sentiment envers son mari que d'une douce gratitude pour la tranquillité qu'il lui laissait. Puis, au début de l'automne, Martin partit chasser l'ours. Une battue avait été organisée dans la paroisse, selon la coutume, afin de faire échec, dans une certaine mesure, à la hardiesse accrue de ces animaux qui, non seulement détruisaient les orges au printemps, mais s'attaquaient au bétail et aux troupeaux de moutons.

Martin avait entendu parler de cette battue et, sans en rien dire à personne, il s'était levé de bonne heure pour se joindre aux chasseurs. On ne le vit pas de tout le jour. Quand le soir tomba les travailleurs rentrèrent à la ferme : berger, porcher, charretier, vendangeurs, mais Martin ne revint pas. M. Guerre s'enquit de son fils, mais personne n'avait d'informations à fournir. Selon la coutume, les travailleurs de la ferme et les serviteurs du logis s'attablèrent avec le maître, et madame Guerre et Bertrande les servirent. La conversation habituelle s'établit sur les travaux du jour ; le repas terminé, les tables furent desservies et l'heure de la prière approchait lorsque la porte s'ouvrit brusquement et Martin fit son entrée, titubant sous le poids d'un quartier d'ours enveloppé dans la dépouille encore sanglante de la bête. Il exultait. Mais quand il rencontra les yeux inquisiteurs de son père, son exubérance s'évanouit, et déposant son butin aux pieds de ce dernier, il s'excusa d'avoir délaissé les travaux de la ferme et narra, plus brièvement qu'il n'en avait eu l'intention, ses aventures du jour. Son père l'observait tranquillement et lorsque le garçon eut terminé il l'interrogea :

— Est-ce là tout ce que tu avais à dire ?

— Oui, mon père.

— C'est bien. A genoux !

Martin se laissa tomber sur les genoux et son père, le corps rejeté en avant, le frappa de son poing droit refermé en pleine mâchoire. Martin ne dit rien. Madame Guerre retint son souffle mais nul cri ne passa ses lèvres. Martin se releva bientôt et alla cracher du sang dans les flammes.

— Les prières, mes enfants, dit le père.

Et toute la maisonnée à genoux, la tête inclinée, répondit aux prières récitées par le maître, puis on se dispersa et chacun regagna son lit. Ce soir-là, quelques heures plus tard, lorsque la maison fut tranquille et

que seules les dernières lueurs du foyer brillaient au travers des draperies de serge qui entouraient leur lit, Bertrande dit à Martin :

— Es-tu éveillé ?

— Oui, bien sûr. Ma mâchoire me fait mal ; il m'a cassé deux dents.

— Ce n'est pas juste, murmura-t-elle avec indignation.

— C'était parfaitement juste. Je ne lui avais pas demandé si je pouvais y aller ; j'avais peur qu'il ne refuse. Mais c'était un beau coup, n'est-ce pas, de tuer un ours ?

— Oh ! oui ! répondit-elle avec ferveur, tu es brave, Martin.

Il ne dit rien à cela, acquiesçant dans le fond de son cœur, mais plus tard, en s'endormant, son bras reposait sur l'épaule de Bertrande. Elle s'était rangée à ses côtés contre l'autorité paternelle, quelque juste que fût celle-ci. Ils étaient deux, formant un clan dans un clan. Quant à Bertrande, à son propre étonnement, elle commença de comprendre que Martin lui appartenait et que son affection pour lui était encore plus profonde que son respect et son admiration pour son beau-père.

Graduellement, l'affection de Bertrande pour son mari devint une profonde et joyeuse passion qui s'épanouit lentement, naturellement, au rythme de son développement physique. Au début de sa vingtième année elle donna naissance à un fils et son bonheur parut couronné et sanctifié au delà de tous ses rêves. Ils nommèrent l'enfant Sanxi. Son grand-père le reçut dans ses bras quelques minutes après sa venue au monde ; il frotta ses lèvres d'ail et les mouilla de quelques gouttes de vin aigrelet du pays, le fêtant comme un vrai Gascon. L'enfant prospéra et sa mère avec lui, comme s'ils se prêtaient mutuellement du bien-être.

Devenue la mère d'un héritier, Bertrande fut de la part de ses beaux-parents l'objet d'une estime nouvelle qui se manifestait par de petites marques d'attention. Elle en tirait une grande fierté qui ne contribuait pas faiblement à la grâce avec laquelle elle portait sa tête brune. Mieux que jamais elle comprenait le rôle qui lui revenait dans la maison, maillon d'une chaîne qui remontait dans le passé jusqu'aux ancêtres à la fière renommée et s'étendait vers un futur où Sanxi devenait jeune homme, où les enfants de Sanxi grandissaient et maintenaient, tout comme Martin et elle aidaient présentement à les maintenir, la prospérité et l'honneur de la famille.

On avait confié à Martin la charge entière de divers travaux de la ferme, tout spécialement la charge de certains champs. Il était responsable devant son père pour tout ce qu'il faisait, mais ses méthodes de travail et le détail de leur exécution reposaient entre ses mains.

Sa situation avait ceci de curieux que durant toute la vie de son père, Martin resterait légalement un mineur. Il pouvait vieillir, Sanxi se marier et donner naissance à des fils, aussi longtemps que le vieux Guerre sur-

vivrait, aussi longtemps il demeurerait le maître absolu du domaine, et si Martin pouvait jouir de quelque liberté, cette jouissance restait soumise à la loi paternelle. Cette situation était si bien admise — tout comme la nécessité des lois — que Martin n'avait jamais songé qu'il pût en être autrement.

Martin ressemblait beaucoup à son père, à la fois au physique et par ses façons d'être. Bertrande, qui l'observait parfois étouffant ses ressentiments ou l'impatience que lui causait sa condition inférieure, comprenait aussi bien cette impatience que le sentiment qui le portait à la dominer, à accepter les choses comme elles étaient. Elle se disait tranquillement à elle-même : « Quand son temps sera venu, il sera pour la famille un protecteur aussi semblable à son père que deux hommes peuvent l'être, et de cela que Dieu soit béni. »

Au physique, Martin avait de son père le teint basané, le front haut, les yeux gris, le nez court et plat, les lèvres, le menton largement fendu et une certaine analogie de carrure. Le travail à la charrue avait déjà voûté ses épaules ; il n'en était pas moins habile à l'épée comme à la lutte, grand, agile, bien développé pour son âge. « Pas un beau visage, » avait dit la servante, « mais un homme très distingué ». Sa laideur était de lignée ancestrale et ce fait, par lui-même, avait sa valeur.

On aimerait à penser que des gens aussi sages, aussi dévoués, aussi profondément aimants et travailleurs, étaient à l'abri des caprices d'une destinée maligne. Et cependant les vertus même de leur mode de vie donnèrent lieu à un léger incident qui devait entraîner pour Bertrande l'enchaînement de ses malheurs et la soustraire à l'effacement paisible de sa condition.

C'était par un jour d'automne. Les vendanges étaient faites et l'on procédait aux semailles d'hiver. Les hommes ne devant pas rentrer à la ferme pour midi, Bertrande avait porté à Martin son déjeuner et, tandis qu'il mangeait, elle s'était assise à ses côtés, à la lisière du champ, sur le sol rugueux, tiédi de soleil. Elle était pieds nus et tête nue, le corsage légèrement ouvert à la gorge à cause de la chaleur de midi. La peau, d'un blanc laiteux en bordure de l'étoffe, se colorait ailleurs d'une teinte chaude, dorée de soleil, plus intense et plus brillante sur le modelé des joues ; à la naissance des cheveux, dans l'ombre des épaisses boucles brunes, le blanc laiteux apparaissait de nouveau, imprégné de moiteur. Elle regardait son mari avec des yeux heureux, pleins de tendresse. A leurs pieds, le terrain labouré descendait en pente douce vers un bosquet de noisetiers. Ils pouvaient entendre au-dessus d'eux le murmure du ruisseau — dont les eaux avaient décru depuis le plein d'été — courant sous les châtaigniers avant de contourner le champ et de descendre, au travers du bosquet, jusqu'au fond de la vallée. Sur le versant opposé, au sommet des pentes, les bois de chênes et de hêtres se teintaient de brun-roux ; plus haut encore, une brume bleuâtre s'assemblait comme des volutes de fumée. Sous la lumière tranquille, la terre, les feuilles, le

vin exhalaient leur odeur ; l'air s'emplissait de parfums d'automne. Quand Martin eut terminé son repas, il enveloppa les restes de pain et de fromage, les mit dans sa besace, et rendant à sa femme la jarre de vin il lui dit :

— Je vais m'en aller pendant quelque temps.

Bertrande eut une exclamation de surprise.

— Il t'est bien permis d'être étonnée, reprit Martin. Voici ce qu'il en est : ce matin, j'ai pris au grenier de mon père assez de blé pour ensemencer la moitié de ce champ.

— Tu ne lui avais pas demandé? cria Bertrande alarmée.

— Sûrement non. Il me l'aurait refusé parce que son idée est que je mette de côté sur mes propres moissons tout le grain dont j'ai besoin. Mais j'ai, cette année, plus de terres à cultiver que je ne l'avais prévu. Fallait-il les laisser en friche? Le Père avait terminé ses semailles, les graines demeuraient sans emploi ; je les ai prises pour les planter. N'était-ce pas agir de bonne façon?

— C'était agir de bonne façon, répondit-elle ; mais j'ai peur pour toi!

— J'ai peur pour moi, dit-il avec un sourire. Sans nul doute, il m'écorcherait vif. C'est pourquoi je m'en vais. Quand il aura eu le temps de réfléchir, il verra que c'était bien agir et il me pardonnera ; alors je pourrai rentrer. Tu te souviens de l'ours?

Pendant que, par réminiscence, sa main venait frotter sa mâchoire, Bertrande eut elle aussi un petit sourire.

— Il faudra que tu restes parti au moins une semaine, dit-elle, peut-être plus. Si je pouvais t'envoyer un avis...

— Huit jours devraient suffire, dit Martin. C'était pour le bien de la maison, il le reconnaîtra. Et il vaut mieux que tu ne saches pas où je suis au cas où il te le demanderait. J'irai à Toulouse, puis plus loin pour que tu puisses répondre honnêtement : « Je ne sais pas où il est. » Embrasse mon petit garçon pour moi et ne t'inquiète pas.

Elle l'embrassa sur les joues, cueillant sur sa peau la chaleur du soleil, caressant de la main la barbe courte et lisse, puis dans une brève appréhension de désastre, s'accrocha à son bras pour l'empêcher de fuir.

— Ne te désole pas, répétait-il avec tendresse. Je serai en sûreté, et même j'y trouverai du plaisir. Je te reverrai dans une semaine.

Et il partit. Il se retourna une fois pour lui adresser de la main un geste de fière liberté, puis l'ombre des arbres absorba sa silhouette. Bertrande s'en revint à la ferme, balançant la jarre vide au bout de son index et songeant au sentier qui, le long du torrent dévalant jusqu'à la Neste, conduisait à la vallée. Une fois elle se rangea pour laisser passer. un troupeau de porcs montant à la forêt de chênes s'y repaître de glands. Elle salua distraitement le gardien, pensant au voyage de Martin, à la façon dont il traverserait village après village, passerait à gué les froids cours d'eau, suivrait les défilés étroits de la Neste pour aboutir sans

doute dans la large vallée de la Garonne, parcourrait du regard la plate étendue des champs, les cités dans leurs murailles, les larges routes sillonnées de bandes de marchands et d'hommes d'armes. Les bois étaient tranquilles après le passage des bêtes ; pas d'insectes, à peine d'oiseaux. Elle souhaita d'avoir pu s'en aller avec Martin, mais à la ferme, en retrouvant Sanxi, elle fut heureuse d'être restée.

L'après-midi s'écoula ainsi qu'à l'ordinaire, mais à l'heure du souper, quand M. Guerre lui demanda où était Martin et qu'elle eut répondu : « Je ne sais pas », comme il était convenu entre eux, elle trembla sous le froid regard gris, pénétrant et clair comme un faisceau de lumière réfléchi par un mur de glace.

Lorsqu'on eut appris que certains paniers de grain avaient disparu du grenier, la colère de M. Guerre fut terrible, telle qu'elle l'avait prévue, et elle fut heureuse que les épaules de Martin demeurassent hors d'atteinte du lourd fouet paternel. A la fin de la semaine, le courroux du maître n'avait pas diminué. Pleine d'appréhension, Bertrande écoutait à l'approche des passants, tressaillait, se glaçait d'effroi chaque fois que la porte de la maison grinçait sur ses gonds et faisait des vœux pour que Martin fût retenu par la bonne fortune. Encore et encore elle souhaitait qu'un accord entre eux lui eût permis de le rencontrer pour l'avertir. Comme les semaines succédaient aux semaines, une inquiétude née de son absence prolongée commença de se mêler à la crainte qu'elle avait de son retour prématuré. A la fin du mois, elle était presque certaine qu'il lui était arrivé malheur, et pleine d'effroi et d'agitation, elle s'était présentée devant le père de famille pour lui confesser ce qu'elle savait des projets de Martin.

M. Guerre l'avait écoutée en silence, sans bouger un doigt. Puis, glacial, il avait répondu :

— Madame, que mon fils soit devenu un voleur est la plus grande honte dont on m'ait jamais imposé la charge. Puisqu'il est mon fils, mon seul fils, et puisque le bien de la maison dépend de la succession d'un héritier, je considère de mon devoir de lui pardonner. S'il revient, confesse son crime et en supporte le châtiment, je ferai taire ma colère ; jusque-là et quel que soit l'éloignement où il puisse être, soyez assurée, madame, qu'elle subsistera. Vous pouvez retourner à vos travaux.

Il lui fut particulièrement pénible qu'un homme qu'elle respectait si profondément s'adressât à elle en ces termes.

*Pour leurs enfants*, écrivait Estienne Pasquier l'érudit, quelques années plus tard, *pères et mères sont les vraies images de Dieu sur la terre*, et ce n'était pas une opinion que Pasquier imposait à ses contemporains, mais un sentiment dans le respect duquel il avait été élevé. Bertrande admettait la justice inflexible de son beau-père et regrettait amèrement de s'être prêtée au plan de Martin pour le soustraire au châtiment. Combien il eût été préférable qu'il fût demeuré et s'y fût soumis. Il serait à présent pardonné et tout irait bien. Elle priait maintenant pour qu'il revînt tout de

suite. Mais l'hiver augmentait de rigueur dans le voisinage d'Artigues, les routes étaient bloquées par la neige et comme les torrents de montagne eux-mêmes étaient pris par la glace, elle abandonna tout espoir de la revoir de l'hiver.

Sans lui elle se sentait bien seule. Les jours, que raccourcissait l'ombre double de l'hiver et des pentes montagneuses, réservaient peu de gaîté à l'épouse de Martin Guerre, et les nuits étaient longues inexprimablement. Quand vint le printemps, la neige fondit dans la vallée entière s'emplit du murmure ruisselant des eaux. Martin ne rentrait toujours pas. Elle songeait :

« Il est trop tôt pour l'espérer. Toutes les rivières ont débordé, les gués sont impraticables. Hommes et chevaux ont été noyés qui essayaient de traverser la Neste en crue. »

Mais le printemps passa et Martin ne revint pas. Tandis que l'été s'affirmait elle l'attendit en vain, et lorsque les premières chutes de neige vinrent bloquer les défilés montagnards, alors seulement elle se résigna à admettre que son mari l'avait abandonnée. Elle sut qu'il avait trouvé douce l'expérience de la liberté, qu'être le maître de ses propres actions lui était plus précieux que la société de sa femme, la jouissance de son fils et sa part de la prospérité du domaine. Elle s'imaginait que Martin attendait pour revenir le temps d'être accueilli en maître, qu'il ne pouvait supporter l'idée du retour, non pas seulement en raison du châtiment mais des rigueurs persistantes de l'autorité paternelle. Elle n'en dit rien à personne mais il lui était douloureux de vivre avec de telles pensées.

Il l'avait abandonnée dans le plein éclat de sa jeunesse, au plus profond de sa passion, il l'avait humiliée et blessée et quand il reviendrait, s'il revenait après la mort de son père, son autorité serait l'égale de celle du maître actuel, et murmurer contre le traitement qu'il lui avait infligé serait alors en tout point malséant.

L'absence de Martin pesait sur la famille entière. Bien que M. Guerre ne prononçât jamais son nom, il était de toute évidence pour ceux qui le connaissaient bien, qu'il avait vieilli depuis son départ. La deuxième année qui suivit la disparition de son fils, madame Guerre mourut. Ce n'était pas une femme âgée, et il était fort possible, comme le supposèrent ses filles, que la maladie dont elle souffrit dans la dernière année de son existence, eût été dangereusement aggravée par l'absence prolongée de son fils. Bertrande assuma ses charges et la pleura car, quelles qu'eussent été leurs divergences d'opinion sur d'autres sujets l'épouse abandonnée n'avait senti en sa belle-mère nulle rancune persistante à l'égard de Martin. Avec M. Guerre il en allait différemment. Bien que sa courtoisie envers elle fût parfaite, Bertrande éprouvait toujours en sa présence l'inflexible ressentiment qu'il nourrissait contre l'époux fugitif et on ne lui permettait pas d'oublier qu'elle en avait partagé les projets. Comme le temps passait, Martin

ajoutait à l'offense originelle une injure plus grave en négligeant ses devoirs d'héritier.

Le ressentiment de M. Guerre était devenu partie nécessaire, inévitable de son caractère, tout comme la chaîne de ses vertèbres était nécessaire à son corps. Quand il entrait dans une pièce, son ressentiment y pénétrait avec lui. Durant ces années, la demeure avait changé, perdu sa gaîté. Les sœurs aînées de Martin s'étaient mariées et vivaient ailleurs. La plus jeune, ayant épousé un fils cadet, demeurait au logis et son époux y était venu vivre avec elle. Celui-ci était une âme tranquille, qui s'en remettait aisément à Bertrande et à M. Guerre ; sa présence n'animait que peu l'atmosphère. Sanxi, qui jouissait d'une merveilleuse santé, ne connaissait pas les soucis et, soit qu'il jouât, soit qu'il prît du repos, l'endroit où il se trouvait était pour sa mère le seul de la ferme où elle pût goûter de la joie. Le reste de la maisonnée vivait dans l'attente.

La quatrième année du départ de Martin, M. Guerre, tout habile cavalier qu'il était, fut jeté à bas de son cheval, et sa tête dans la chute vint heurter un rocher. La mort fut instantanée. Bertrande, qui l'avait vu sortir de la maison, ferme et droit sur sa selle, eut peine à croire les serviteurs qui, une heure plus tard, lui apportèrent la nouvelle. Et cependant, dans cette fin brutale, violente, il y avait une sorte d'à-propos. L'exigence absolue, l'autorité lui étaient naturelles. Il eût été difficile de l'imaginer vieilli, hésitant, diminué, abdiquant peu à peu son pouvoir contre son gré, et cependant, au cas où Martin ne serait pas revenu, s'accrochant à un reste de vie à seule fin de ne pas laisser la maison sans maître.

Le choc de cette mort plongea la famille dans le désarroi. Une sorte de panique accabla les serviteurs, réduisit les quatre sœurs de Martin au rôle d'enfants sans défense. Et cependant, à la chute du jour, Bertrande jouissant enfin d'un instant de répit, dut admettre avec surprise combien la mort de son beau-père avait été pleinement acceptée, paraissait déjà ancienne alors que son corps n'était pas même enseveli. Cette mort, survenue au matin, semblait reculer au jour du Jugement.

Pierre Guerre, le frère de M. Guerre, était arrivé dans l'après-midi et s'était déclaré chef de famille. C'était un homme de moindre envergure que son frère ; plus petit, plus trapu, il avait en lui quelque chose du maintien familial mais sans la profonde distinction du vieux maître. D'aussi parfaite intégrité, mais plus simple, d'abord plus facile, bon fermier, bon soldat, l'oncle Pierre était entré dans la cuisine et, traversant la pièce, était venu, digne et sobre, au siège fraternel près du foyer. Il avait distribué les tâches, pris en considération les questions légales, envoyé chercher le prêtre et rendu publique la nouvelle de la mort. La panique s'était apaisée, les serviteurs étaient retournés à leurs travaux habituels, les sœurs

aînées avaient repris le chemin de leur foyer, et Bertrande avait pu se dire : « Maintenant, Martin pourra revenir tranquille. »

Elle ne s'attendait pas à le voir apparaître miraculeusement mais établissait sa propre estimation du temps que prendrait la nouvelle, progressant de façon incertaine à travers le pays, pour l'atteindre, puis du temps nécessaire à son voyage de retour. Et l'espoir fleurissait, portant de plus verts rameaux qu'en tant d'interminables jours. Mais comme s'écoulait l'année qu'elle avait fixée à sa patience et que le terme en approchait, cet espoir de nouveau déclina, maintes fois chassé par une totale désespérance. Le clair sentiment d'immortalité qu'elle possédait avant la mort de ses beaux-parents, maintenant l'avait fuie ; la mort était devenue une réalité, plutôt qu'une possibilité ; elle n'était plus seulement susceptible de survenir, elle survenait effectivement.

Une crainte nouvelle assaillit Bertrande. Lorsqu'elle songeait à la mort possible de Martin, le souvenir de ses traits s'effaçait brusquement et plus elle luttait pour retrouver son image, plus la mémoire s'en dérobait. Lorsqu'elle n'essayait pas de se souvenir de lui, il arrivait que ses traits réapparussent soudain, précis et colorés. Elle tressaillait alors et tremblait de tout son être, essayant de retenir la vision. Mais plus elle s'acharnait, plus le visage s'estompait. Elle avait éprouvé la même impression — elle s'en souvenait maintenant — après la mort de sa mère. L'image bien-aimée avait fui. Une sensation de chaleur, de sécurité, le timbre de la voix, la pression d'une main étaient demeurés, mais elle ne pouvait plus évoquer le visage maternel. Elle s'en était ouverte à madame Guerre, qui lui avait dit :

— Il y a des personnes ainsi ; ce n'est pas avec la vue qu'elles se souviennent, mais avec l'ouïe sans doute. Chez moi, ce sont les yeux qui retiennent et je pourrais vous indiquer à n'importe quel moment le coffre où j'ai serré ce dont vous avez besoin. Je ne me rappelle pas la place des choses, je la vois. J'embrasse du regard, pour ainsi dire, tous mes rangements et je vois où j'ai placé l'objet qu'il vous faut.

Une fois Bertrande crut réellement Martin de retour. Elle descendait le sentier conduisant aux champs et approchait du lieu où, cinq ans auparavant, elle lui avait dit adieu. Un homme s'avançait vers elle sous le couvert des arbres ; sa démarche, son allure étaient tellement celles de Martin que Bertrande s'arrêta, la main sur son cœur, qui battait soudain d'une joie si violente qu'elle en perdait le souffle. Mais la silhouette devenue plus proche perdit bientôt sa ressemblance avec l'homme aimé. Elle vit qu'il s'agissait d'un inconnu et que son visage n'offrait rien de semblable à celui de Martin. Il ne vint même pas jusqu'à elle et tourna sous bois, dans la direction de Sode. Leurs yeux s'étaient rencontrés, comme ceux d'étrangers qui se croisent sur un chemin étroit, et il l'avait saluée, mais sans la connaître.

Lorsqu'elle entendait parler d'étrangers séjournant en ville, comme il arrivait si souvent, contrebandiers venant d'Espagne, ou déserteurs d'une

armée ou d'une autre passant d'un royaume à l'autre par le port de Venasque et s'attardant en chemin pour visiter les riches villages de montagne, elle les faisait chercher et leur offrait l'hospitalité d'une nuit, leur offrant vin, nourriture et place chaude où dormir. Auprès d'eux elle s'inquiétait de Martin. Avaient-ils, alors qu'ils servaient le Duc de Savoie, le vieux Connétable de Montmorency ou le jeune Duc de Guise entendu parler d'un homme du nom de Martin Guerre? Avaient-ils bivouaqué avec lui, ou peut-être combattu à ses côtés? Mais aucun de ces hommes errants n'avait rencontré Martin. En retour de son hospitalité, ils lui donnaient d'autres nouvelles, relatant comment avant la mort du vieux roi, Guyenne, Angoumois et Saintonge s'étaient rebellées contre l'impôt du sel, comment les gabelous du roi avaient été battus à mort à Angoulême et leurs corps dépecés jetés dans la Charente « pour saler les poissons ». On lui raconta la cruelle revanche de Montmorency qui, sous le nouveau roi, Henri, second du nom, fit brûler vifs à Bordeaux ceux qui avaient tué les gabelous, humilia et opprima la cité entière de la plus douloureuse façon. Elle apprit le siège de Metz par des hommes ayant combattu sous les murs de la ville, et la continuation par le roi Henri de la querelle de son père avec l'Empereur. Mais de Martin lui-même elle n'apprit aucune nouvelle. Elle chargeait ces voyageurs errants, lorsqu'ils prenaient congé d'elle, d'un message pour son mari s'il leur arrivait de le rencontrer : « *Le vieux maître est mort. Reviens* ».

Elle fit même une fois le voyage de Rieux, où vivait alors la sœur de sa mère, pensant qu'en cette ville, siège de l'évêché, devaient passer presque autant de voyageurs qu'à Toulouse. La ville reposait sur de vertes prairies, dans une courbe de l'Arize, près du lieu où cette rivière turbulente jette ses eaux dans la Garonne. Derrière la ville, les Pyrénées élevaient leur muraille. La flèche de la cathédrale, fière et délicate, s'élançant au-dessus des toits de tuile sur ce fond de montagnes, en paraissait moins haute. A l'auberge, aux portes de la cathédrale, Bertrande multiplia les questions ; elle supplia sa tante de questionner les voyageurs lorsqu'elle en trouverait l'occasion. Elle demanda également que la mort de M. Guerre fût annoncée de la cathédrale. Mais la nostalgie de sa maison vint la saisir en ce lieu ; elle n'avait jamais auparavant quitté sa paroisse d'Artigues ; Sanxi lui manquait et tout lui semblait étranger. Même la chambre où elle dormait dans la maison de sa tante la désorientait : le soleil s'y levait à l'ouest et éclairait toute la matinée les fenêtres au couchant, ou ainsi lui semblait-il. Au bout de quelques jours elle s'excusa auprès de sa tante et revint au foyer d'Artigues.

Et le temps passa. Sanxi qui, dans sa petite enfance, avait montré quelque légère tendance à ressembler à son père, devenait de jour en jour plus semblable aux sœurs de Martin, qui avaient pris la silhouette et les traits maternels plutôt que ceux de leur père. Ce fut d'abord un chagrin pour Bertrande, bien qu'en regardant Sanxi, sa petite figure et ses beaux

cheveux châtains, il lui parût à la fois si exceptionnel et si charmant qu'elle ne pouvait le désirer différent en aucun détail. Elle commença plutôt d'écouter sa petite voix enfantine pour y retrouver des intonations de celle de son père. Ainsi, nourrissant sa dévotion d'espoir et d'imagination, elle prit en charge la maison de Martin, l'éducation de son fils et continua son attente.

La demeure prospérait, Sanxi grandissait et Bertrande s'épanouissait en beauté. Son chagrin et le sentiment nouveau de sa responsabilité ennoblissaient son charme physique. Elle avait acquis inconsciemment une attitude d'aimable autorité. Huit ans après le départ de son mari, elle n'avait plus ce premier éclat juvénile qu'avait tant aimé le jeune homme, mais une beauté plus profonde et plus mûre en avait pris la place.

Huit ans après le départ de Martin Guerre, Bertrande son épouse était assise dans la chambre, enseignant le catéchisme à son fils. On était aux premières chaleurs d'été et ni la mère, ni l'enfant, n'apportaient à la leçon toute l'attention méritée. La pénombre de la grande pièce fraîche les retenaient loin des rumeurs actives de la cuisine et de la cour de ferme. Les volets de bois étaient grands ouverts mais la fenêtre haut placée ; elle laissait le soleil pénétrer mais ne permettait pas de voir la cour. La paix intérieure du jour d'été la tranquillité de cette demi-heure auprès de Sanxi, le relâchement de la monotone routine des devoirs ménagers, avaient permis à la jeune femme de se détendre. Contemplant les joues fraîches de Sanxi à hauteur de ses genoux, elle songeait : « Je commence enfin d'être en paix! »

Et soudain, revivant en esprit tous les moments d'angoisse, de désir, de haine même ; les heures de féroce ressentiment qu'elle avait nourries contre Martin pour cette souffrance qu'il lui infligeait, pour la privation qu'il lui imposait de toute vie autre que cette attente vaine, interminable ; les heures de terreur où elle l'imaginait tué dans quelque engagement des guerres espagnoles ; les heures, au souvenir affreux, qui l'avaient vue désirer la mort pour échapper à l'angoisse de cette incertitude ; tous ces sentiments en un instant vécus, accompagnés d'une connaissance aiguë de son monde intérieur, ses pensées revinrent ensuite, comme une colombe épuisée, vers ces minutes de paix où l'amour n'était qu'un amour pour Sanxi, innocent, frais et doux comme la courbe de ses joues. Elle regarda l'enfant pensivement, tendrement, et Sanxi, levant vers elle son regard plein d'amusement secret, lui sourit.

— Répète la réponse, mon fils, dit Bertrande.

Sanxi répéta, sa joie accrue.

— Mais tu m'as déjà donné cette réponse pour deux questions, Sanxi ; tu ne fais pas attention.

— Non, mère, pour trois questions la même réponse, dit Sanxi, soudain égrenant son rire.

— Il ne faut pas plaisanter les choses sacrées, lui dit-elle, aussi gravement qu'elle le put, mais ni lui ni elle n'en furent dupes. Comme ils se souriaient un bruit de voix s'éleva dans la cour qui fit courir Sanxi à la fenêtre. Même dressé sur la pointe des pieds il ne pouvait voir guère plus que les bâtiments à l'entour. Le tumulte augmentait fait de cris aigus et joyeux. Bertrande de Rols se tourna vers la porte, le corps légèrement tendu en avant sur sa chaise. Le bruit, traversant la cuisine, approchait de la chambre ; soudain, la porte s'ouvrit sur oncle Pierre, les quatre sœurs de Martin et un homme barbu, bardé de cuir et d'acier qui s'arrêta sur le seuil tandis que le groupe des autres avançait. Derrière lui, les serviteurs de la maison et un ou deux des travailleurs aux champs, pressaient leurs visages rouges, pleins d'excitation. La vieille intendante que la joie mettait hors d'elle, les écartant et venant s'incliner en sa plus profonde révérence s'écria :

— C'est lui, madame!

— C'est Martin, mon enfant! dit oncle Pierre.

— Bertrande, crièrent les sœurs en chœur, c'est notre frère Martin!

Leurs voix emplissaient la pièce, résonnant aux poutres basses et aux murs de pierre ; tous parlaient à la fois et comme Bertrande se dressait lentement, gardant une main au dossier de sa chaise pour maîtriser un vertige passager, la silhouette barbue s'avança gravement, entourée des formes agitées des quatre sœurs, de l'oncle et des serviteurs.

Le fond de la pièce était dans l'obscurité. Bertrande, debout dans la lumière, le souffle suspendu, le cœur battant à coups précipités, vivait, comme en un rêve, la minute tant attendue. L'homme en son équipement de cuir et d'acier approcha d'un pas assuré ; silhouette plus robuste que celle de l'homme qui s'était enfui huit années auparavant, plus large aux épaules, plus développée, plus mûre. La barbe était surprenante, épaisse et rude, mais, au-dessus d'elle, les yeux et le front, l'attitude entière paraissaient aux yeux bouleversés de Bertrande à la fois être et ne pas être ceux de Martin ; et comme il sortait de l'ombre, il apparaissait à Bertrande tantôt comme un étranger, comme l'inconnu du sentier sous bois, puis comme son époux bien-aimé, puis comme un homme qui aurait été l'ancêtre de Martin, mais pas le jeune Martin Guerre.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas d'elle, il s'arrêta et elle lut dans ses yeux une surprise et une admiration si intenses qu'elle sentit ses membres parcourus d'un feu envahissant et doux. Elle eut peur.

— Madame, dit l'étranger qui était son époux, comme vous êtes belle!

— Cap de Diou! s'exclama oncle Pierre, es-tu surpris que ta femme soit belle?

— Belle, oui, je le savais ; mais d'une beauté telle, non, je ne m'en souvenais pas!

— Oui, Martin, oui, crièrent ses sœurs, tu as raison, elle a changé, elle est d'une autre beauté.

— Mais pourquoi te tiens-tu là? Embrasse-la, mon neveu!

Bertrande sentit sur sa joue le contact de la barbe et des lèvres, et sur ses épaules le poids des mains robustes; elle tressaillit sous ce baiser masculin, si étrange pour qui ne connaissait plus depuis si longtemps que la bouche légère de Sanxi. L'étreinte la libéra de sa peur, lui rappelant le dernier baiser qu'elle avait donné à Martin à la lisière du champ de blé, et toute l'émotion désespérément combattue pendant tant d'années étranglait sa voix quand elle s'écria :

— Ah! pourquoi as-tu été si long? Cruel! Cruel! J'ai presque oublié ton visage; même ta voix, Martin, qui m'est devenue étrangère!

— Bertrande! dit Pierre Guerre avec gravité, ce n'est pas façon d'accueillir votre époux et de l'accabler de vos reproches. Vous vous oubliez, mon enfant, en vérité! Mon neveu, il faut lui pardonner; c'est l'excès d'émotion. Nous ne pouvons te dire comme nous nous réjouissons de ton retour. Ce fut pour ton père le plus grand des chagrins que tu sois resté absent si longtemps. Mais ces choses sont passées. Je loue le Seigneur que tu sois sain et sauf au milieu de nous, et non plus un adolescent, mais un homme fait. En des temps comme ceux-ci une maison a besoin d'un maître et un enfant d'un protecteur.

— Je loue aussi le Seigneur, reprit Bertrande doucement, et je te demande pardon, mon époux!

— Non, vint la réponse. Elle a raison, mon oncle, de s'élever en reproches contre un homme qui vous a laissés tous aussi longtemps sans protection. C'est moi qui devrais implorer son pardon. Mais il faut m'en croire; avant de traverser Rieux, je ne savais pas que mon père fût mort.

Et penché sur la main de Bertrande, il lui promit de ne plus jamais la quitter et de faire tout en son pouvoir pour racheter l'abandon où il l'avait laissée. Elle en fut profondément touchée et plus qu'un peu surprise. Oncle Pierre fit observer :

— Voilà qui est bien, mon neveu! Je vois que les batailles ont fait plus pour toi que bander tes muscles et fortifier tes os. Tu as parlé en vrai père, en vrai chef de famille.

Derrière lui, les quatre sœurs de Martin s'agitaient en murmures approbateurs; on entendait les cris admiratifs des serviteurs qui se poussaient en avant et voulaient tous saluer le maître absent depuis tant d'années.

Il les accueillit tous, s'inquiétant de ceux qui étaient morts en son absence, les questionnant sur leurs familles, leur santé, les louant de leur fidélité et de leurs bons services; il avait l'air si sincèrement heureux de les retrouver que leur enthousiasme en redoublait.

Bertrande, l'observant, songeait :

« Il est noble, il est généreux! Il est toujours semblable à son père, mais devenu gracieux. »

Et soudain, repoussant doucement les serviteurs qui se tenaient entre Bertrande et lui, le maître s'exclama :

— Mais où est Sanxi? Où est mon fils, que je puisse l'embrasser?

A ces mots, Sanxi, qui se tenait caché derrière la jeune femme, enfouit sa tête dans les jupes maternelles, ramenant les plis amples de la robe autour de lui.

— Viens, Sanxi, dit Bertrande, le prenant aux épaules. Voici ton père, ton bon père dont nous avons tant de fois parlé. Viens le saluer!

— Ah! mon petit monsieur, dit une grande voix sonore, comme c'est bon de te voir! Et Sanxi, accroché comme un jeune chat aux jupes de sa mère, qui dut le dégager doigt par doigt, se sentit élevé dans les airs puis reposé contre une rude épaule d'où lui arrivaient les odeurs mêlées du cuir et de la sueur des cheveux; une barbe rude vint frotter joyeusement son visage.

— Maman! cria-t-il, maman!

— C'est la surprise, disait la voix de sa mère pour l'excuser. Il ne faut pas lui en tenir rigueur, mais considérer comme la chose est soudaine et étrange — pour lui comme pour moi!

— Tonnerre! reprit la voix sonore, c'est qu'il est dur à tenir! Mais, n'ayez crainte, nous serons bientôt bons amis.

Et le petit garçon se sentit reposé solidement sur ses pieds et ses parents ne lui prêtèrent plus attention. Quelques personnes s'interposèrent entre sa mère et lui et, comme le groupe se retirait vers la porte, chacun riant et jacassant, Bertrande fut entraînée, appuyée au bras de l'étranger.

Une heure plus tard, Sanxi avait suffisamment retrouvé ses esprits pour oser s'asseoir aux côtés de Martin, sur le long banc devant la cheminée. De l'autre côté de Martin le curé s'était assis. En face, sur un escabeau, l'oncle avait pris place. Bertrande allait et venait de la table à la cheminée, s'attardant par moments, une main sur l'épaule d'oncle Pierre et contemplant avec bonheur et sans y croire son mari retrouvé.

Oncle Pierre dut raconter de nouveau comment il avait rencontré le père de Sanxi « du côté de l'église, loin de la route de la ferme ». — Je l'ai reconnu tout de suite, au dos de sa tête. J'ai crié: holà, Martin mon neveu, où donc t'en vas-tu, si loin de ta propre maison? Tu t'es retourné. J'ai dit alors : Je t'en prie, ne nous quitte pas avant d'avoir revu ton toit! et quelle fut la réponse de cet homme excellent? — Je m'en vais à l'église a-t-il dit, remercier Dieu d'être revenu sain et sauf et prier pour l'âme de mon père, dont hier seulement j'ai appris la mort.

Le prêtre approuva gravement d'une inclination de tête. L'oncle essuya une larme. « Alors, ai-je crié, cher garçon embrasse-moi; Martin, embrasse ton vieil oncle Pierre », et ensemble nous allâmes nous agenouiller à l'église. Je suis bien heureux d'avoir assez vécu pour voir ce jour!

Le père de Sanxi eut alors à entendre, racontée par le prêtre et par oncle Pierre, toute l'histoire du grand-père de Sanxi ; comment il était tombé de cheval et s'était tué sur le coup ; comment la grand-mère était morte très doucement, dans son lit, avec tous les membres de la famille et les serviteurs pleurant à son chevet, tous sauf son fils Martin. Sanxi s'étonnait de voir sa mère tantôt pleurer, tantôt sourire à ces récits. Son père ne pleurait point. Il était grave, très grave et fort, et Sanxi, assis à ses côtés, observant minutieusement les courroies et les boucles de son armure et comment le métal de sa gorgerine avait usé le cuir du pourpoint, commença silencieusement de l'admirer.

Tout le reste du jour, il s'attacha aux pas de son père comme un jeune chien à qui peu importe d'être ou non observé, pourvu qu'on tolère sa présence. Il entendit Martin faire un bref récit de ses aventures. Il écouta les serviteurs lui conter leurs histoires sur tout ce qui était advenu à la ferme depuis son départ, huit ans auparavant. Il écoutait même, sans qu'on y prît garde, tandis que l'oncle mettait son père au courant des affaires du domaine. Le soir, il y eut des flûtes et des violons, des viandes rôties comme dans les jours de fêtes, et des voisins arrivèrent à cheval de lieues à la ronde pour saluer le retour du voyageur. Sanxi n'avait jamais vu que la maisonnée pût être aussi gaie. Jusqu'aux murs de la cuisine qui semblaient s'animer et trembler sous la lueur rougeoyante du foyer. Les vases de cuivre brillaient et clignotaient. Sur le dressoir, les poteries vernissées renvoyaient aussi la lumière, et l'armure de son père, lorsqu'il s'appuyait au dossier du fauteuil ou se levait pour accueillir un visiteur, s'irradiait une seconde comme un couchant d'automne.

Mais les saisons sont tyranniques au fermier. Au matin, flûtes et violons avaient disparu et dès avant l'aube les hommes vaquaient aux travaux de la ferme. Le maître aux champs, la maîtresse à la laiterie, tout, jusqu'au soir, fut comme à l'ordinaire ; mais, le souper fini, avant l'heure des prières, on parla d'abondance autour du feu, de terres étrangères, de sièges, d'expéditions, de massacres d'hérétiques ; et, pour conclure, au lieu d'entendre sa mère prononcer : « La prière, mes amis », ce fut le maître, tel autrefois le grand-père de Sanxi, qui annonça : « Mes enfants, il est l'heure de prier. »

L'exploitation prospéra de façon surprenante après le retour du maître. Sa vigueur était contagieuse, et il avait une manière d'observer le travail qu'un serviteur exécutait et de l'approuver d'un mot que son père n'avait jamais eue. Pour Bertrande comme pour Sanxi, ce fut une vie nouvelle, presque un monde nouveau. Elle abandonna avec joie les responsabilités de la ferme à la surveillance de son mari, elle s'abandonna elle-même à son amour. Après avoir été veuve pendant huit ans, de nouveau elle devenait épouse. La solitude de la maison s'effaçait. Même s'il n'y avait pas quelques vieux amis venus de loin saluer Martin Guerre ; même si le curé n'était pas installé au coin du feu, à écouter les récits de ces terres aux pieds des monts ; même alors, les conversations allaient leur train

dans la maison, et parfois aussi la musique, et Sanxi s'épanouissait et poussait comme un petit homme dans la compagnie d'un héros. Son père retrouvé n'était rien de moins pour lui.

Après quelques mois, Bertrande fut enceinte. Elle en éprouva une grande joie, mais elle en frissonnait aussi car, à certaines heures, une crainte extraordinaire venait l'assaillir, une crainte si terrible, si anormale, qu'elle osait à peine la reconnaître au plus profond de son cœur. Martin, l'étranger à la barbe drue, était-il bien le vrai Martin, celui qu'elle avait embrassé pour la dernière fois, un jour à midi, au bord du champ fraîchement semé? Son péché — si, en vérité, le fait était bien tel — serait très grave, car n'avait-elle pas ressenti un instinctif avertissement? La nuit de son retour, bouleversée de désir et d'émerveillement, elle avait tremblé sous son étreinte et murmuré sans cesse :

— Martin, c'est si étrange! Je ne peux croire que ce soit vrai!

A quoi, le voyageur à la barbe avait répondu :

— Pauvre chère petite, c'est que tu as été trop longtemps seule!

Au matin, sa crainte s'était évanouie, la famille de Martin et ses amis, les serviteurs, les animaux mêmes du logis affirmant, semblait-il, l'identité de l'homme, mettaient le cœur de Bertrande au repos.

Ainsi, elle avait été heureuse et même avait tiré plus de joie de la présence de ce nouveau Martin que de l'ancien, et ce ne fut qu'avec le poids de l'enfant dans son sein que la peur à nouveau la visita. Même alors, cette peur ne demeurait pas. Elle s'étendait comme l'ombre d'une aile noire qui, soudain, aurait traversé la pièce, puis se serait enfuie aussi rapidement qu'elle était apparue, laissant toutes choses inchangées sous la lumière froide et normale du jour. Mais voyant un jour Martin s'en revenir avec Sanxi d'une promenade à cheval et remarquant la camaraderie toute pleine d'aisance qui les unissait, elle dit à haute voix :

« Il n'est pas possible que cet homme soit Martin Guerre. Car Martin Guerre, le fils du vieux maître, fier et rude comme le vieux maître, n'aurait de sa vie parlé aussi gaiement à son fils. Ah! malheureuse femme que je suis de faire si peu confiance à Dieu qui m'a envoyé ce bonheur! J'en serai punie, mais n'est-ce pas là déjà punition en soi-même? »

Personne n'entendit ses paroles et, pleurant amèrement, elle se retira dans sa chambre et y demeura jusqu'au moment où la servante vint la chercher pour le repas du soir. Et cependant, malgré ses scrupules, elle ne put s'empêcher, quand, ce soir-là, ils furent de nouveau seuls, d'accuser son mari d'être différent de l'homme qu'il représentait, et de lui demander des preuves de son identité.

Il était étrange que, dans son doute, elle se fût d'abord tournée vers celui qui était en cause, pour obtenir une affirmation apaisante. Mais, alors même qu'elle se rappelait avec inquiétude le contact étonnant de ses mains sur son corps, la vieille habitude d'accepter de son mari autorité complète demeurait aussi puissante que jamais et, tout en l'accusant, c'est auprès de lui qu'elle cherchait assistance.

Elle s'était attendue à des preuves passionnées ou à des dénégations passionnées, mais l'homme la regarda gravement, tendrement même, et lui dit :

— Des preuves ? Mais pourquoi des preuves ? Tu m'as vu, tu as senti le toucher de mes lèvres. Vois mes mains ; n'ont-elles pas les cicatrices dont tu te souviens ? Te rappelles-tu le jour où mon père me frappa et me cassa les dents ? Elles sont toujours cassées. Tu m'as parlé ; nous avons évoqué ensemble les choses du passé ; mes paroles ne sont-elles pas les mêmes ? Pourquoi serais-je autre que moi-même ? Qu'est-il arrivé qui te donne cette étrange idée ?

Bertrande répondit, à voix à peine perceptible :

— Si tu avais été Martin Guerre tu m'aurais sans doute frappée à l'instant.

Il répondit avec une douce surprise :

— Mais parce que je t'ai frappée le jour de notre mariage est-ce une raison pour te frapper maintenant ? Écoute-moi, ma très chère : suis-je, moi qui te parle maintenant, plus différent du jeune homme qui t'a quittée que ne l'était ce jeune homme de l'enfant que tu as épousé ?

— Lorsque tu m'as quittée, dit Bertrande, tu ressemblais à ton père par la chair et par l'esprit. Maintenant, tu ne lui ressembles plus que par la chair.

— Mon enfant, lui répondit son époux d'un ton plus grave encore, mon père était arrogant et sévère ; juste aussi, et aimant, mais sa sévérité fit fuir à son seul fils le toit paternel. Pendant huit ans j'ai voyagé parmi toutes sortes d'hommes de conditions différentes. J'ai été plus d'une fois en danger de mort. Si je te reviens avec plus de sagesse que je n'en avais au moment du départ, voudrais-tu que je l'abandonne pour ressembler encore à mon père ?

— Et puis, dit Bertrande, d'une voix plus faible encore, risquant son dernier argument, à vingt ans Martin Guerre n'avait pas le don de la parole. Son père aussi était un homme silencieux.

Alors son mari, jusque-là si grave, éclata d'un rire qui éveilla les échos de la chambre et, toujours riant, il essuya de sa grande main les larmes qui mouillaient le visage de Bertrande.

— Ma chérie, que tu es amusante, dit-il. Ne pleure plus. Tout Gascon a le don de la parole ; quelques-uns s'en servent, d'autres pas. Depuis que j'ai cessé d'être arrogant et sévère, j'ai choisi d'utiliser ce don ! Puis il ajouta plus doucement :

« Ma Dame, vous avez l'esprit altéré comme il peut arriver aux femmes qui portent enfant. N'y prêtez pas attention ; cela passera et quand votre heure sera venue vous considérerez toutes ces choses avec étonnement ».

— Peut-être en va-t-il ainsi, dit-elle, acquiesçante, car, Dieu le sait bien, je ne voudrais pas que tu fusses autre que mon véritable époux. Lorsque j'étais en visite chez ma tante à Rieux, dans cette ville étran-

gère, je me pris à confondre les directions et il m'a fallu quitter sa demeure pour qu'enfin, à l'intérieur des murs, l'est ne me parût pas être à l'ouest. Mais ce trouble doit être en moi maintenant car, lorsque je te regarde, il me semble voir la chair et les os de Martin Guerre mais j'y vois se dresser l'esprit d'un autre homme.

— Quand j'étais en Bretagne, lui dit son mari, j'entendis l'étrange histoire d'un homme qui était en même temps un loup ; il a pu arriver parfois aussi que l'âme d'un homme vienne habiter le corps d'un autre.

Il la conduisit ainsi à parler d'autres sujets, de terres étrangères, des batailles dans les Flandres, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son calme. Elle chassa ses craintes, ou plutôt les regarda comme illusoires, et elle s'abandonna au bonheur d'attendre son deuxième enfant. A l'affection qu'elle avait pour son mari s'ajoutait maintenant une gratitude profonde, car il l'avait délivrée, du moins pour le moment, de la terreur du péché. Quand certain jour elle lui demanda s'il se rappelait tel ou tel petit incident et qu'il eut répondu : « Non, et toi te souviens-tu lorsque je t'ai dit que tes yeux étaient mouchetés comme le dos d'une truite de torrent ? » elle se contenta de lui sourire en réponse, pleine de confiance aisée.

— Tu ne disais pas de ces choses quand tu avais vingt ans, dit-elle.

C'était la saison des vendanges et l'odeur du muscat doré flottait dans l'air. Quand le vin fut prêt et que les feuilles sur les pieds de vignes tournèrent au pourpre, Bertrande sortit à cheval, parcourant les vallées qui, dans un incendie de couleurs, s'enfonçaient vers Luchon, entre les éperons boisés. Au soir, s'en retournant chez elle avec la brume bleue du soir commençant de s'élever, interceptant ou modifiant les contours des collines, elle sentit monter l'odeur du feu de bois, de son propre foyer et la trouva douce comme l'encens qu'on brûlait à l'église d'Artigues. Elle vit encore, à l'autre extrémité du champ, un homme en pourpoint rouge travaillant au milieu d'un groupe d'hommes uniformément vêtus de brun, petite tache d'incarnat remuant sur de longues jambes brunes contre la surface dorée des champs, et toutes ces choses, dont elle percevait les détails avec une intensité jamais connue auparavant, l'emplissaient d'une poignante joie.

Cette vivacité d'émotions, cette perception toute nouvelle de la vie autour d'elle, elle les tenait de son amour pour le nouveau Martin Guerre et de la saine joie de son corps où la vie s'animait. Et cet amour même — comme le plaisir qu'elle prenait au hurlement des loups — était intensifié par la persistante illusion — ou était-ce le soupçon ? — que cet homme n'était pas Martin.

L'illusion, s'il s'agissait bien d'illusion, ne fut pas dissipée avec le terme de sa grossesse, comme il le lui avait prédit, mais Bertrande en prenait l'habitude et sa passion pour Martin y puisait une étrange saveur. Son bonheur, le bonheur de ses enfants, celui du dernier-né surtout, le fils du nouveau Martin, était d'autant plus rayonnant, d'autant plus pré-

cieux que l'ombre dangereuse du péché l'accompagnait. Elle enveloppait le corps du bébé dans ses langes, protégeant la petite tête chauve de l'air printanier encore trop vif par les plus doux lainages, et elle sortait avec lui dans les champs, au long des sentiers encore détrempés par la neige où les premières fleurs printanières perçaient déjà les feuilles mortes. Les blés d'hiver dressaient leurs jeunes pousses d'un vert tendre et le ciel, alternativement brumeux, rayonnant ou prêt à l'averse, jouait ses déconcertantes variations.

En juin, on fit les moissons et le ruisseau de la vallée fut lâché, par les fossés d'irrigation, vers les terres où le chaume commençait à roussir au plein soleil d'été. Les champs à flanc de montagne ainsi inondés, ruisselaient en une suite de terrasses et de cascades scintillantes, mais l'eau pénétrait aussi profondément le sol fécond et ce ne fut bientôt plus qu'une étendue riante de jeunes sarrasins ou de prairies en fleurs. Et la joie de Bertrande demeurait, qu'accompagnait toujours l'ombre de son soupçon. Et elle ne pouvait plus dire : « Cela passera quand je serai délivrée de l'enfant. »

Elle scrutait le visage de son époux lorsqu'il méditait, assis auprès du feu, écoutait avec intérêt le rapport de quelque serviteur sur la marche d'un travail ou se tournait en riant vers Sanxi, et elle ne pouvait y découvrir un seul trait qui différât de ceux du jeune homme qui l'avait quittée, sauf par le changement qu'apporte à un visage la fuite des années. Elle ne pouvait jamais évoquer distinctement la figure du jeune homme ; elle la retrouvait mieux en contemplant les traits de l'homme fait. Mais invariablement, lorsque ce nouveau maître la prenait aux épaules, comme il l'avait fait le jour du retour, et bien qu'un doux frisson la parcourût alors des genoux jusqu'aux lèvres, elle criait en elle-même : « Comme c'est étrange! Étrange! Je ne sais pourquoi, mais c'est le toucher d'un autre homme. »

Peu à peu, au cours de l'été, l'ombre se fit plus pesante à l'esprit de Bertrande ; en vain s'essayait-elle à la chasser. A mille détails ses soupçons prenaient force, détails si fragiles qu'elle avait honte à se les avouer. Elle pensa s'en ouvrir en confession, puis y renonça, se disant : « le prêtre me croira folle » ; mais elle ne dit pas : « ou pire, il trouvera façon d'établir ce que je ne fais que soupçonner. »

L'idée la hantait et, jour après jour, elle tournait sur elle-même, embrouillait sa piste comme une créature traquée, essayant d'éviter le dénouement qu'elle savait suspendu sur elle. Comme le temps s'écoulait, il lui fallut bien admettre ou qu'elle était désespérément folle ou qu'elle était en train d'accepter consciemment pour mari un homme qu'elle accusait d'imposture. S'il avait été en son pouvoir de choisir, elle aurait sans aucun doute opté pour la folie. Les semaines succédant aux jours, elle tournait sur elle-même, comme prise de délire, pour éviter la vérité qu'elle pressentait, voulant se persuader en son âme inquiète qu'elle défendait la sécurité des enfants, du foyer depuis l'oncle Pierre jusqu'au

plus humble berger. Mais finalement, un matin qu'elle était assise solitaire à filer, la vérité se présenta à elle, froide, décisive, inexorable.

« Je ne suis pas plus folle que ne l'est cet homme. Je suis menée, trahie, conduite à l'adultère, mais je ne suis pas folle. »

Le fuseau roula à terre, la quenouille s'échappa sur ses genoux et, quoiqu'elle se tînt assise comme une statue de pierre et sentît son cœur se pétrifier lentement dans sa poitrine, l'air qui pénétrait ses narines lui sembla plus pur que celui qu'elle respirait depuis des années et la fièvre parut avoir quitté son corps. Elle commença alors d'ordonner calmement devant elle, dans cette lumière claire et sans passion, les faits tels qu'il lui fallait maintenant les considérer et non plus déformés par la crainte, la honte ou le désir des sens. Elle comprit qu'il ne lui serait plus jamais possible de prétendre que cet homme fût l'être qu'elle avait épousé. Quoiqu'elle l'eût aimé passionnément, joyeusement — et peut-être l'aimât encore — et quoiqu'il fût le père de son enfant, elle devait s'en libérer. Mais le pourrait-elle? Si elle lui demandait de partir, s'en irait-il? S'il lui fallait l'accuser publiquement de son crime, pourrait-elle le prouver? La terreur l'assaillait d'être traquée inexorablement, et dans son agitation profonde elle se dressa et parcourut en tous sens la longue pièce silencieuse jusqu'à en trembler d'épuisement. Alors elle se dirigea vers la fenêtre et s'accoudant à l'appui haut placé, elle regarda la cour.

Le crépuscule tombait, un crépuscule d'automne. Les pavés étaient noirs d'humidité, mais au matin ils seraient à nouveau d'un blanc laiteux. Tandis qu'elle se tenait ainsi, regardant la cour au-dessous d'elle, son mari revint à cheval. Un jeune valet courut à lui et emmena sa monture lorsqu'il en fut descendu. Le forgeron, dont la forge luisait faiblement dans la froide lumière grise, quitta son travail un moment pour venir saluer le maître; il y retourna le sourire aux lèvres et frottant ses mains noires; la vieille intendante, celle qui tant d'années auparavant, avait apporté le réveillon aux mariés enfantins, apparut sur le pas de la porte, tenant une coupe de vin chaud. Le maître s'arrêta sur le seuil pour boire le vin et remercier la vieille femme, et Bertrande put clairement discerner le regard d'adoration avec lequel elle recevait la coupe vide.

« Comme il est fermement enraciné », soupira-t-elle.

Le jour suivant, comme l'occasion se présentait, la plus jeune sœur de Martin louant la façon dont il se comportait envers sa femme, Bertrande risqua :

— Oui, il est très bon, très doux. On pourrait presque se demander : est-ce bien là l'homme qui ressemblait tellement à ton père par sa façon d'être et par ses traits?

— On pourrait presque se le demander, acquiesça la jeune femme aimablement.

— Mais c'est bien ainsi que je parle, reprit Bertrande. Souvent je me demande : cet homme peut-il être un imposteur? Et le vrai Martin Guerre n'a-t-il pas été tué à la guerre?

— Mère du Sauveur, comment peux-tu dire une chose pareille, s'épouvanta la jeune sœur, comment peux-tu même y songer? C'en est assez pour tenter les saints! Oh! Bertrande, tu n'en as rien dit à personne, tu n'en as rien dit?

— Oh! non, répondit-elle légèrement.

— Alors, pour l'amour de Marie, n'en parle plus jamais, ni à moi, ni à personne. C'est cruel; Martin pourrait le prendre pour une insulte; il pourrait s'en courroucer s'il savait.

— Fort bien, dit Bertrande, je plaisantais; et elle sourit, mais son cœur chavirait.

A confesse, agenouillée dans la pénombre froide à l'odeur de moisi, les mains enroulées dans sa capuche de laine noire, la tête inclinée, elle dit ce qu'elle avait longtemps médité de dire sans jamais l'oser :

— Mon père, je crois que mon mari, qui est maintenant le maître de mon foyer, n'est pas Martin Guerre, celui que j'avais épousé; et, le croyant, j'ai continué de vivre avec lui. J'ai gravement péché.

— Mon enfant, répondit la voix du prêtre, qui n'accusait aucune surprise, pour quelles raisons soupçonnez-vous cet homme de n'être pas le vrai Martin Guerre?

« Ah! lui aussi y a pensé », se dit Bertrande, et son cœur eut dans sa poitrine un bondissement de joie, tel un animal captif qui découvre une issue vers la liberté.

Elle répondit au prêtre ce qu'elle avait répondu à son mari, citant en exemple des cas où sa conduite lui avait semblé anormale.

— Que dois-je faire, implora-t-elle enfin, que dois-je faire pour être pardonnée?

— Doucement, mon enfant, reprit la voix calme du prêtre. Ainsi, c'est pour sa bonté envers vous que vous l'accusez?

— Non pour sa bonté, mais pour sa façon d'être bon.

— N'importe, dit le prêtre, c'est à cause d'un grand changement spirituel en lui. Il s'en est ouvert à moi depuis longtemps déjà, étant tourmenté pour vous, et il me semble qu'il s'est montré envers vous à la fois sage et généreux. Maintenant allez en paix, ma fille, et ne soyez plus en peine.

Bertrande demeurait à genoux, rapprochant seulement davantage les plis de sa mante contre ses épaules. L'air froid semblait pénétrer lentement la trame du tissu, montant des dalles sur lesquelles elle se tenait agenouillée. Elle poursuivit enfin, incrédule :

— Alors, vous ne le croyez pas imposteur?

— Certes non, reprit la voix du prêtre, cordiale, décisive, incompréhensible, certes non! Les hommes changent avec les années, ne l'oubliez pas. Priez pour être éclairée, mon enfant, et allez en paix.

Lentement elle se remit sur pied et, lentement, dans l'obscurité, se dirigea vers la porte, tira le lourd battant de cuir et, émergeant à l'air libre vers une autre obscurité plus vaste, descendit les degrés familiers.

Des silhouettes coutumières la croisaient, la saluant tout en se dirigeant vers l'église. Elle leur répondait comme en rêve, et, comme en rêve, elle prit le sentier qui conduisait à la ferme. Il lui semblait qu'on venait de la condamner à la solitude : exil ou réclusion. Toutes les circonstances de sa vie, les enseignements reçus à l'église, son affection pour ses enfants, pour tous les siens, se dressaient autour d'elle en un un mur, implacable comme la pierre, invisible comme l'espace, la condamnant au silence, à la perpétuation d'un péché qu'en son âme elle avait appris à abhorrer. Elle ne pouvait retrouver par un effort de l'imagination ce bonheur illusoire dans lequel elle avait vécu durant les premières années du retour de Martin. La pensée qu'elle était de nouveau enceinte ajoutait à son malheur, et ce fardeau qu'elle portait autrefois dans l'allégresse lui paraissait maintenant la marque efficiente de son péché ; et sous la charge elle fléchissait à chaque pas.

Le sentier, contournant la montagne, la conduisit bientôt au sommet d'une pente qui dominait la ferme. Des gens s'empressaient, portant des torches, se rejoignant en un groupe d'où montaient vers les pentes des cris excités, scandés et sonores ; trois cavaliers se détachèrent bientôt et s'éloignèrent dans un grand bruit de sabots martelant les pavés. Bertrande se souvint alors que Martin avait promis de faire partie d'une battue à l'ours de la paroisse de Sode, et elle comprit que ces hommes étaient des voisins qui étaient venus le chercher.

Quand elle atteignit le seuil de la maison, l'intendante vint l'accueillir.

— Le Maître est parti pour Sode. Ah! ils ont de la chance de l'avoir, c'est un fameux chasseur d'ours. Elle riait, aidant Bertrande à enlever sa mante, et ne vit pas que le visage de sa maîtresse était tout altéré par les larmes.

Le lendemain soir, comme ils étaient assis de compagnie, Martin dit à Bertrande :

— Pourquoi me regardes-tu ainsi de cette façon étrange, avec tes jolis yeux changeants, tes yeux de chance?

— Je me demandais quand tu me quitterais pour t'en retourner à la guerre.

— Je t'ai dit que je ne te quitterais plus, jamais plus, à moins que tu ne cesses de m'aimer.

— J'ai cessé de t'aimer ; t'en iras-tu?

Quelque chose dans le ton de la voix empêcha l'homme de plaisanter.

— Je ne te crois pas, dit-il avec courtoisie.

— Il faut me croire, cria-t-elle passionnément, je te supplie de partir, tu n'es déjà que trop resté, et un feu s'allumait dans les prunelles vertes pailletées d'or, ces prunelles dont les Gascons disent qu'elles portent bonheur. Il se pencha en avant, scrutant longuement le visage de Bertrande, et dit enfin :

— Tu nourris toujours cette folie dont tu m'avais parlé naguère. Peux-tu supposer que je t'abandonne quand de telles idées te hantent

à mon sujet? Cela ne ferait qu'aggraver ta folie et augmenter tes souffrances. Ne le comprends-tu pas?

— Tu as l'esprit retors, hurla-t-elle; tu as la subtilité du Malin!

L'homme se raidit et se dressa brusquement. Lorsqu'à nouveau il parla, le ton de sa voix avait complètement changé.

— Je regrette, madame, mais il y a d'autres êtres que vous-même à considérer. Acceptez la règle de l'inévitable!

Et portant la main de Bertrande à ses lèvres il la baisa, puis, se retournant quitta la pièce sans ajouter mot.

— Ah! cria-t-elle amèrement, c'était là les vraies façons de Martin Guerre; il a bien su tirer parti de mes doléances, l'imposteur!

Alors commença pour la jeune femme, une longue comédie faite d'attente et d'observation subtile. Un jour, pensait-elle il ne sera plus sur ses gardes; un jour, si je ne reviens pas trop souvent à la charge, je dévoilerai sa supercherie et je me libérerai de lui. Ah! Martin, Martin, criait-elle dans sa solitude, où es-tu et pourquoi ne reviens-tu pas?

Et tandis qu'elle observait celui qu'elle appelait maintenant l'imposteur, constatant la tranquillité de son attitude, l'aisance avec laquelle il menait à bien tous ses projets, attirant la confiance générale, la pensée terrifiante la saisissait que cette profonde sécurité tenait peut-être à sa connaissance d'un fait dont elle et tout le monde à Artigues ignorait l'existence. Peut-être le vrai Martin était-il mort? Peut-être cet homme avait-il vu sur quelque champ de bataille lointain, son corps, mutilé et sanglant, tombé face contre terre dans l'herbe rougie.

Peut-être — et à cette pensée son âme se glaçait d'horreur — peut-être avait-il lui-même égorgé Martin Guerre pour venir à Artigues en pleine tranquillité d'esprit hériter des domaines.

Elle le regardait assis auprès du feu; malgré la fatigue des travaux du jour, il jouait doucement avec les enfants : ayant assis le plus jeune sur un genou, discourant avec Sanxi, il n'avait rien d'un monstre. Le prêtre venait encore, comme avant cette confession d'un jour, passer auprès d'eux les soirées d'hiver et Bertrande, écoutant les paroles qu'il échangeait avec le maître, ne pouvait nier que celui-ci ne fût sage, délicat, et sinon érudit, du moins infiniment habile à l'argumentation. Le curé le tenait en estime, les enfants l'aimaient, et les vertus mêmes qui lui attiraient les cœurs auprès desquels elle aurait dû trouver assistance, accroissaient l'amertume qu'elle nourrissait à son égard.

Cependant, sa santé s'altérait. Quand on lui faisait remarquer sa pâleur, elle la mettait sur le compte de sa position. Son visage, ses épaules, s'amenuisaient au même rythme que s'arrondissait la courbe de son ventre. L'ossature de son visage, l'arche délicate du nez, les hautes pommettes, le crâne rond harmonieusement sculpté, transparaissaient sous la blancheur de la peau, et, sous la voûte bien arquée des sourcils, les yeux changeants brillaient d'un extraordinaire éclat.

Martin Guerre portait à la santé de sa femme des soins attentifs, ordonnant tout ce qu'il pouvait imaginer pour augmenter son bien-être, lui épargnant chaque fois qu'il était possible les tâches superflues, et s'il y avait une lutte engagée entre eux, selon toute apparence Bertrande seule en était avertie. Il arrivait parfois qu'elle se demandât — tellement constantes demeuraient les marques de sa courtoisie — s'il avait conscience du fait qu'ils étaient ennemis. Mais au début du printemps et comme elle atteignait le terme de sa grossesse, un incident vint donner à leur antagonisme une consistance nouvelle.

La plus jeune sœur de Martin et son mari, l'oncle Pierre Guerre, le curé et Martin lui-même — celui que Bertrande appelait l'imposteur — s'en revenant de la messe d'Artigues, se dirigeaient vers la ferme. Comme ils approchaient de l'auberge, le tenancier apparut à la fenêtre de l'étage supérieur — le rez-de-chaussée, conformément à l'usage, étant réservé au logement des chevaux — et appela Martin.

— Holà, monsieur Guerre, il y a ici un de vos amis de Rochefort, un vieux compagnon d'armes qui demande le chemin de votre maison!

Il rentra la tête pour parler à quelqu'un derrière lui, et comme Martin et le groupe familial s'arrêtaient devant la porte de l'auberge, il en descendit une silhouette massive vêtue d'une cotte de mailles sur un pourpoint de laine rouge, et portant arbalète en travers de l'épaule et le glaive au ceinturon. Son visage portait de profondes cicatrices et l'un de ses yeux était noyé sous quelque humeur infectieuse qui, peu à peu, envahissait la pupille.

— J'étais à Luchon, dit l'homme, s'approchant d'eux sans hésitation, à tremper ma vieille carcasse et mon cuir galeux dans cette boue indicible. Ça sent les œufs pourris, pouah! mais c'est chaud et ça fait du bien. J'ai appris là-bas que tu étais rentré chez toi et je viens allonger mes vieilles jambes devant ton feu. Eh, Martin! Nous aurons à en raconter sur la Picardie, hein, et sur d'autres sujets moins héroïques! Il riait, les pouces passés sous la ceinture, mais l'homme à qui il s'adressait ainsi ne riait pas, ne souriait pas, le considérait d'un air quelque peu décontenancé.

— Eh, Martin! répétait le soldat, et indiquant d'un geste de la tête la jeune sœur de Martin : est-ce là ta femme?

— Mon ami de Rochefort, dit Martin lentement, je ne puis au monde me rappeler quand et où nous nous rencontrâmes. Je ne suis même pas si certain que nous nous rencontrâmes jamais.

Le soldat pencha brusquement la tête de côté et, du geste d'un homme qui tâte le jarret d'un cheval éparvin, se courba vivement, étreignit la jambe gauche de Martin au-dessous de genoux, lui imprima une forte pression qu'il fit suivre d'une claque et, se redressant aussi rapidement, s'exclama :

— Parbleu, tu ne te souviens pas de moi! Tu n'es même pas certain de me connaître, hein? Tu es M. Martin Guerre mon ami ; tu reviens de la messe, élégant et beau et tu n'as que profond dégoût pour le vieux soldat

nauséabond! — Vous n'êtes qu'un imposteur! Le vrai Martin Guerre, je l'ai bien connu. C'était un homme, celui-là ; il savait reconnaître derrière la crasse le visage d'un ami. Il avait perdu la jambe devant Saint-Quentin en l'an 57.

Il y eut un silence de mort, pendant lequel Martin Guerre leva le sourcil gauche en contractant le droit, habitude — sa sœur se le rappelait — qui avait été caractéristique chez son père.

Oncle Pierre dit alors :

— Brute! Vous avez les façons d'un pourceau! Retirez-vous ou vous m'obligeriez de vous jeter dans la boue.

— Je ne m'en vais pas si facilement, dit le soldat de Rochefort.

L'homme qu'il accusait, l'observant toujours avec calme, remarqua lentement :

— Il désire sans aucun doute monnayer son départ. J'ai en effet entendu parler d'un homme sous les ordres du duc de Savoie qui me ressemblait grandement. Peut-être est-ce lui qui a perdu la jambe.

— Ventre de Dieu, hurla le soldat dont s'échauffait l'impatient mépris, je l'ai bien connu le vrai Martin Guerre! Il était Gascon ; il a perdu la jambe gauche à la bataille de Saint-Laurent, devant Saint-Quentin. Que voulez-vous que cela me fasse si cet homme-ci est un bandit? Il est votre parent, et non le mien ; s'il était Martin Guerre il m'aurait reconnu.

Et maugréant des injures, il regagna l'auberge dont toutes les fenêtres étaient maintenant grandes ouvertes sur les curieux essayant de voir et d'entendre ce qui se passait. Continuant en sourdine ses malédictions, il disparut dans l'ombre du porche sans autre tentative pour imposer son histoire.

Le curé ne dit mot, mais la sœur de Martin et son oncle proposèrent de faire appréhender le soldat.

— Laissez cela, poursuivit Martin, c'est une méprise ; il existe réellement un homme qui me ressemble, j'en ai entendu parler plus d'une fois. Mais l'individu a été déçu ; s'il avait été moins malsain je l'aurais pourtant ramené à la maison avec nous pour apprendre de lui les nouvelles d'Espagne. Pour le prêtre, il ajouta : Je pouvais souhaiter que ceci n'arrivât pas!

Ce dernier, gardant le silence, approuva d'un mouvement de tête, mais la jeune sœur exprimait toujours son indignation avec volubilité et quand elles atteignirent la ferme et trouvèrent Bertrande les attendant à la cuisine, elle se jeta immédiatement dans le récit de l'aventure.

— Imaginez ça, renchérit l'oncle Pierre, comme la jeune femme reprenait haleine, imaginez seulement ça : le pourceau a saisi Martin au-dessous du genou, comme s'il avait été un cheval à vendre au marché. Je m'étonne qu'il n'ait pas demandé d'examiner ses dents.

— Il a appelé Martin bandit, répétait la sœur, de plus en plus indignée.

— Pis que cela, insistait le beau-frère, il l'a traité d'imposteur.

Bertrande, regardant l'un après l'autre les visages rouges et indignés, tourna enfin vers son mari, dont l'attitude demeurait parfaitement calme, le regard direct de ses grands yeux brillants où triomphait le mépris.

— Enfin, cria-t-elle soudain, d'une étrange voix rauque, enfin ô mon Dieu, vous venez de me sauver! et prenant ses tempes à deux mains, elle fit volte-face et s'enfuit.

— Va avec elle, dit Martin, le visage aussitôt plein d'angoisse, va vite avec elle, ma sœur; ne vois-tu pas, qu'elle est malade. Au prêtre, il ajouta : vous comprenez dans quelle impasse nous sommes engagés. Je donnerais bien la moitié du domaine pour que ce soldat de Rochefort ne soit jamais passé à Luchon. Cela va faire chavirer sa raison.

La jeune sœur qui avait suivi Bertrande la trouva agenouillée près du lit, convulsivement agrippée à la courte-pointe. Aux questions, aux reproches, elle répondait seulement : « Je vais mourir. Allez chercher la sage-femme. »

Au cours de la nuit, dans de grandes souffrances, elle accoucha d'une fille qui mourut sans avoir vécu une heure. Bertrande elle-même fut très malade et dans la fièvre qui suivit la naissance de l'enfant elle demandait sans relâche à voir le soldat de Rochefort. Pour l'apaiser, car il pensait que ses heures étaient comptées, le curé envoya chercher l'homme mais on ne put le découvrir. Il ne s'était pas attardé à Artigues; on l'avait remarqué à Saint-Gaudens quelques jours après, puis on perdait sa trace. Mais le curé fit établir par écrit, signer et certifier, les rapports de ceux qui avaient entendu l'accusation du soldat, et il apporta ces papiers à la malade. Dès qu'elle les eut reçus, son état commença de s'améliorer, fait qui ne put manquer de frapper non seulement le prêtre mais la famille entière.

« Elle est folle, se disaient-ils entre eux, mais si nous ne la contrarions pas et savons prendre patience, peut-être guérira-t-elle avec la grâce de Dieu. »

L'amélioration continua. Les forces revenaient lentement mais régulièrement; elle put bientôt faire quelques pas dans la chambre mais se refusa énergiquement à quitter la pièce. Elle refusa avec la même énergie de voir son mari, de l'admettre dans sa chambre ou d'avoir affaire à lui en quelque façon. A la ferme chacun put se rendre compte de quel poids cette attitude pesait sur l'esprit du maître. Avec tous il se montrait aussi patient, aussi bon qu'autrefois, mais il n'avait plus d'allégresse.

— Madame n'est plus elle-même depuis sa maladie, dit l'intendante au curé, et cela brise le cœur du maître.

Le prêtre, cherchant à rencontrer Martin Guerre, le trouva au travail dans les champs. Ils s'assirent tous deux à l'ombre des hêtres.

— Qui aurait songé que la bonté pût engendrer tant d'épreuves, dit l'homme de Dieu.

Martin hocha la tête.

— Mon père, il n'y aurait pas eu d'épreuves si je n'avais pas voulu

fuir la colère paternelle. Là est l'origine du mal. Mais que puis-je faire maintenant pour la secourir? Elle m'a demandé une fois de la quitter.

Le prêtre observait attentivement son ami. Comment douter que ce fût là Martin son ami, et fils de son ami.

— Et vous avez refusé de le faire?

— A l'époque, oui, j'ai refusé, dit-il sur un ton mesuré, ses yeux tristes soutenant sans hésitation le regard du prêtre. Je pensais que la quitter alors ne ferait qu'aggraver sa folie et que ce serait la livrer seule à des années de souffrance, comme si je la chargeais du poids d'un péché — il hésitait — d'un péché dont elle ne doit pas être accusée.

Il parlait d'une voix véhémente, mais dut s'arrêter brusquement, vaincu par l'émotion. Pour l'homme de Dieu qui connaissait cette voix, connaissait ce visage, il n'y avait aucun doute possible: la douleur, l'inquiétude, l'oubli de soi n'étaient pas feints. Il passa une main sur son front et regarda au loin vers l'étendue vide, déserte des champs.

— Mon fils, dit-il enfin, je ne sais que vous conseiller. Ce que vous avez dit est vrai : si vous partiez, si vous disparaissiez de nouveau, ce serait comme admettre votre culpabilité. A moins, bien entendu, que vous ne partiez à ma connaissance et avec mon consentement, laissant un message pour que l'on sache où vous trouver et démentant l'accusation de l'homme de Rochefort. Il est possible que votre absence amène une amélioration dans l'état de votre femme ; votre présence ne fait qu'attiser l'incendie. L'esprit est malade, a besoin de repos pour guérir ; de repos et de prières. Mais vous ne pouvez abandonner la ferme indéfiniment ; vos gens ont besoin de vous, la paroisse aussi ; j'ai besoin de vous. N'y a-t-il pas quelque voyage que vous puissiez entreprendre dans l'intérêt de la ferme?

Martin secoua la tête.

— Tous les intérêts de la ferme sont dans la paroisse d'Artigues.

— Vous aviez laissé une somme d'argent à votre oncle quand vous étiez jeune homme. Je crois qu'elle n'a jamais été dépensée. Prenez-la, rendez-vous à Toulouse et faites choix d'un présent à Notre-Dame, et soyez de retour avant la neige. Dites adieu à votre femme avant de vous mettre en route.

— Elle ne voudra pas me parler, dit-il avec un sourire amer. Mais je viendrai vous dire adieu avant mon départ ; il faut d'abord que j'aide à la moisson des blés. D'ici là — il hésitait — d'ici là, ne disons rien de ces choses avant qu'elles s'accomplissent. On bavardera moins.

Le prêtre approuva de la tête et le bénit. Martin Guerre retourna à son travail.

Quelques jours plus tard Bertrande fit chercher Pierre Guerre. L'excellent homme la trouva assise auprès du lit à courtines, sur une chaise à haut dossier. Elle se leva à son approche.

— Je vous ai fait demander, mon oncle, dit-elle à voix basse, car vous êtes encore le chef de notre famille et il me faut implorer votre aide.

La pièce était fraîche. Elle paraissait froide à la malade aux forces diminuées. Bertrande se tenait debout, drapée dans sa mante de laine noire, le capuchon rejeté sur l'épaule. La maladie avait vieilli son visage, mais il reflétait tant d'équilibre et de lucidité d'esprit que l'oncle en fut ému inconcevablement.

— Asseyez-vous, mon enfant, dit-il avec douceur ; vous allez vous fatiguer.

Elle secoua la tête.

— Je vous supplie de me croire, de me croire enfin quand je vous dis maintenant : je ne suis pas folle. Toute la maison me croit folle ; il n'y a qu'à vous que je puisse demander assistance.

— Je vous crois, mon enfant, répondit-il avec calme. Asseyez-vous je vais moi-même m'asseoir à vos côtés sur le coffre.

— Je n'ai pas de preuves, poursuivit-elle, à moins que l'histoire du soldat de Rochefort ne puisse être considérée comme une preuve.

— C'est une étrange histoire, dit l'oncle. Le jour même elle m'a plongé dans la colère mais, depuis lors, l'image semble s'en transformer, comme s'échangent les cavaliers dans une contre-danse. S'il existe un homme qui ressemble à Martin, ce doit être lui. Vous êtes son épouse et vous devez être la première à le savoir. D'ailleurs, il s'est conduit dernièrement d'étrange façon.

— Comment cela ? dit-elle.

— Il est venu me demander une somme d'argent qu'il m'avait confiée avant de s'enfuir. Je lui ai dit qu'elle avait contribué à l'achat des terres basses. C'est un point qu'avait approuvé son père. L'achat a été fait depuis sa mort et selon ses projets.

— Je m'en souviens, dit Bertrande. Alors, qu'a-t-il dit ?

— Il a montré de l'humeur, répondit Pierre laconiquement.

— Je comprends, poursuivit lentement Bertrande. Il lui faut disposer d'argent pour nous quitter. Maintenant qu'il a peur d'être découvert, maintenant qu'il nous a pillés, qu'il m'a presque tuée, il s'en va !

Elle se mit à pleurer et cacha son visage dans ses mains.

Une colère lente, sans rémission, envahit le cœur du vieil homme comme il contemplait la tête inclinée, secouée de sanglots.

— Madame, dit-il, tout en martelant ses genoux de son poing fermé donnez-moi la permission d'accuser cet homme de son crime, qu'il ne nous quitte pas impuni.

C'est à peine si Bertrande pouvait parler à travers ses larmes.

— Accusez-le, punissez-le, faites de lui ce qu'il vous plaira, mais débarrassez-moi de sa présence, implora-t-elle.

Moins d'une semaine plus tard, des hommes en armes venant de Rieux arrivèrent à la ferme et se saisirent du maître. Des champs, ils le ramenèrent à la cuisine, chargé de fers, pour une dernière confrontation avec Bertrande. Ses serviteurs le suivaient, sombres et irrités. Debout

devant le foyer, à côté de la chaise du maître, Bertrande le reconnut comme celui qui avait faussement prétendu être son époux.

— Je l'accuse, dit-elle d'une voix claire, d'être un imposteur, de n'être pas le vrai Martin Guerre.

C'était la première fois qu'elle quittait sa chambre depuis la naissance de l'enfant. L'oncle Pierre se tenait à côté d'elle. De toute évidence, les hommes de Rieux étaient attendus. Sanxi, voyant son père enchaîné, se jeta sur lui, en proie à un délire de larmes, puis griffant et battant des pieds, se précipita sur les deux gardiens. Dominant le tumulte ; la voix de Martin s'éleva, sereine :

— Madame, dit-il, est-ce bien vous qui me réservez ceci ?

Bertrande inclina la tête, puis se détourna de lui.

L'homme eut un soupir et hocha la tête. Puis, se tournant vers la vieille servante, il demanda que son jeune fils lui fût amené. La vieille femme, tout en larmes, tendit l'enfant à son père pour qu'il l'embrassât. Les gens de la ferme se pressaient à l'entour. Entrant alors brusquement, le curé alerta les hommes d'armes :

— C'est folie ! Vous ne pouvez savoir ce que vous faites.

Il étendit les bras pour s'opposer à leur départ mais, de sa voix toujours calme, le prisonnier intervient :

— Laissez faire ! Ce n'est pas la faute de ces hommes. Ils doivent agir comme ils furent commandés.

Et s'adressant alors à ses gens rassemblés : « Au revoir, mes enfants. Si Dieu le veut, je vous reviendrai sauf. »

— C'est une erreur, dit de nouveau le prêtre aux hommes de garde. Vous ne comprenez pas que cette femme est folle.

Mais les gardes, encadrant le prisonnier, se retirèrent par le large porche dans la cour de la ferme. L'intendante, Sanxi, les autres serviteurs les y suivirent. Là, il y eut un moment d'attente tandis qu'on amenait un cheval au prisonnier. Bertrande, qui n'avait cessé de tourner le dos, le regard perdu dans l'âtre, se retourna lentement pour regarder autour d'elle. Elle était complètement seule. Dans la cour, les serviteurs hurlaient leurs derniers adieux. Elle entendit la voix de Sanxi :

— Au revoir père, père chéri !

## RIEUX

C'est à Rieux qu'avait été déposée l'accusation, Artigues étant ville de trop faible importance pour s'honorer d'un tribunal. C'est à Rieux que se rendit Bertrande accompagnée de l'oncle Pierre et des serviteurs cités en témoins. Elle y séjourna dans la maison de sa tante, occupant la chambre qui lui avait été réservée lors de son précédent séjour, où le soleil du matin lui semblait toujours éclairer les fenêtres au couchant. Mais, cette fois, le soleil s'y levait normalement à l'est et Bertrande s'étonnait de s'y être jadis trouvée déconcertée.

Elle s'étonnait pareillement d'avoir pu se laisser induire en erreur sur la véritable identité de l'homme qui s'était proclamé son mari. Sa conviction présente était inébranlable et simple, et cependant seul le fidèle oncle Pierre la partageait. Elle avait laissé derrière elle à Artigues une maison où les serviteurs mêmes la considéraient avec méfiance. Des quatre sœurs de Martin deux n'avaient pas hésité à mettre en cause sa bonne foi. Les autres et surtout la plus jeune, la défendirent. Elle n'avait rien fait, en administrant les terres et la famille que leur mère ne lui aurait commandé, et l'idée étrange que Martin n'était pas son mari avait germé dans son esprit tourmenté par la longue séparation. Elles étaient certaines de sa démence.

Charité et froideur furent également pénibles à Bertrande. A Rieux, elle vit même sa tante prendre parti pour l'imposteur.

— Ma pauvre enfant, disait celle-ci, ces années de souffrance ont étrangement agi sur ton cerveau. N'ai-je pas connu ce garçon, toute sa vie? Si l'on me demande, je témoignerai certainement en sa faveur et quand le tribunal aura décidé qu'il est bien ton mari, peut-être retrouveras-tu un peu de paix. Mais vraiment, c'est un bien grand tracas à subir à seule fin de convaincre une épouse de ce qu'elle devrait savoir sans y être aidée!

A la première session de la Cour, le prisonnier fut formellement inculpé de vol et d'usurpation. Bertrande fit alors demander par Pierre Guerre — et seulement en raison de l'insistance de ce dernier — que le prisonnier fût condamné à faire publiquement amende honorable, à payer tribut au roi, et à lui verser à elle une somme de dix mille livres. On lui demanda alors d'exposer les raisons de son accusation.

— Messires, commença-t-elle, vous connaissez le témoignage du soldat de Rochefort.

Mais on l'interrompit.

— Nous vous demandons vos motifs personnels, lui fut-il rappelé.

Alors elle baissa la tête, puis au bout d'un moment, leur fit les mêmes révélations qu'elle avait faites au prêtre. Questionnée avec plus d'insistance, elle ajouta :

— Il me parut également étrange qu'en s'entraînant à l'épée avec mon fils, le prisonnier fît preuve de maladresse. Martin Guerre était réputé pour sa maîtrise aux armes.

L'accusé sourit et haussa doucement les épaules. Un sourire fugitif vint également traverser le visage d'un juge; ce que voyant Bertrande s'écria :

— Il vous est permis de sourire, messire; mon témoignage doit vous sembler puéril et de peu d'importance, mais je jure devant Dieu et devant ses Saints Anges que cet homme n'est pas mon mari. De cela je suis certaine, dussé-je en mourir.

— Et bien, nous ferons enquête, madame, nous ferons enquête, dit

le magistrat, et il donna l'ordre que l'on procédât à l'interrogatoire de l'accusé.

Le prisonnier s'avança, avec la même aisance naturelle que s'il s'était trouvé devant son propre foyer. Il expliqua que durant son absence il avait servi le roi d'Espagne, parcouru en tous sens l'Espagne et la France, et qu'il n'avait pas su avant de venir à Rieux, quelque trois années auparavant, que ses parents fussent morts ; qu'apprenant qu'il était chef de maison, il avait fait toute diligence pour rejoindre sa femme et son fils et s'était efforcé par tous les moyens de réparer sa négligence passée. Il donna les noms et adresses de personnes qui pourraient confirmer le récit de ses aventures. Il parla de son retour à Artigues, dit comment son oncle Pierre avait été la première personne du village à le reconnaître et à l'accueillir et s'était toujours montré plein d'amitié pour lui jusqu'au jour où lui, Martin, avait eu l'occasion de le questionner sur l'emploi d'une certaine somme d'argent qu'il lui avait confiée ; que, depuis ce moment, son oncle avait cherché à le perdre. Il laissa même entendre, en concluant, qu'on avait voulu attenter à sa vie.

Les juges lui posèrent alors un grand nombre de questions concernant l'histoire de sa famille, la date de son mariage, celle de la naissance de Sanxi ; à toutes il répondit sans hésitation.

— Madame, dirent les juges à Bertrande, vous avez entendu ces réponses. Sont-elles correctes ?

— Elles le sont toutes, messires, dit Bertrande ; cependant cet homme n'est pas mon mari.

Les juges se concertèrent, puis annoncèrent bientôt que l'affaire serait renvoyée à brève échéance pour qu'il fût fait enquête sur la moralité des plaignants. Bertrande, le visage brûlant de honte devant pareille implication, se tourna vers l'oncle de Martin.

— C'est parce que nous avons demandé de l'argent, dit-elle amèrement. Mais tout ce que j'implore, tout ce à quoi j'aspire, c'est d'être débarrassée de sa présence.

Oncle Pierre haussa les épaules.

— Ne soyez pas déraisonnable, lui dit-il. Après tout, il y aura les frais du procès.

Cependant l'enquête établit que le caractère de Bertrande et de Pierre était au-dessus de tout reproche, et l'on put ordonner la reprise des débats. Dans l'intervalle, l'écho de la querelle s'était propagé dans la campagne à l'entour et un grand nombre de personnes s'étaient présentées d'elles-mêmes ou avaient été désignées par la Cour comme témoins. Le matin de la reprise des débats, la salle d'audience s'emplissait de personnes qu'intéressait l'affaire ; parmi celles-ci près de cent cinquante y assistaient en qualité de témoins.

On commença par l'interrogatoire des membres de la famille, puis par celui des serviteurs de la ferme et des voisins d'Artigues. Tous décla-

rèrent, unanimes, que l'homme chargé de fers n'était autre que Martin Guerre lui-même. Le prêtre, appelé à comparaître, assura que l'homme était bien Martin. Il fit un compte rendu éloquent de la maladie de Bertrande et de sa folie, telle qu'il en avait discuté avec son mari et avec Bertrande elle-même.

Comme la journée tirait à sa fin, Bertrande demanda tristement à Pierre Guerre :

— Toutes ces personnes ne commencent-elles pas à vous convaincre que vous avez pu vous méprendre ?

— Je ne suis pas de ceux qui changent d'opinion toutes les cinq minutes, répondit l'honnête Pierre. Je l'ai considéré et le considère toujours comme un bandit.

Le prêtre se retira et un nouveau témoin fut appelé.

— Votre nom ? dit le juge.

— Jean Espagnol.

— D'où venez-vous ?

— De Tonges, messire.

— Votre état ?

— Soldat de fortune.

— Connaissez-vous le prisonnier ?

— Oui, je le connais, messire.

— Et sous quel nom le connaissez-vous ?

— Arnaud du Tilh, messire. Parfois nous l'appelons Pansette.

Un murmure parcourut la salle. Les têtes se dressèrent et Bertrande jeta un coup d'œil vers le prisonnier dont le visage n'accusait cependant ni gêne coupable, ni surprise.

— Depuis combien de temps connaissez-vous le prisonnier ?

— Oh ! depuis le berceau, messire.

— Avez-vous récemment conversé avec lui ?

— Messire, il m'a dit il y a moins de six mois qu'il jouait le rôle d'un certain Martin Guerre ; qu'il avait rencontré ledit Martin Guerre sur les champs de bataille, lequel lui aurait cédé, pour certaines considérations, l'intégrité de ses domaines et lui aurait donné permission de se substituer à lui.

— Oh ! c'est un mensonge, cria la voix de Bertrande, passionnée.

— Bien dit, madame, ajouta le prisonnier.

— Silence, demanda le juge.

Le témoin éleva la main, la paume en avant, avec l'expression d'un homme qui a fait de son mieux pour la cause de la vérité et de la justice et, les juges l'ayant remercié, il revint prendre place dans la foule.

Dès lors, la cause du prisonnier commença d'apparaître des plus incertaines car de nombreux témoins avaient déclaré qu'effectivement le prisonnier était un Gascon du nom d'Arnaud du Tilh. Parmi les

témoins entendus il s'en trouvait aussi qui connaissaient à la fois Martin Guerre et Arnaud du Tilh, le bandit ; certains d'entre eux dirent que le prisonnier était bien Martin, d'autres qu'il était Arnaud, d'autres encore se déclarèrent incapables de répondre. Cependant l'existence d'un sosie de Martin Guerre fut définitivement établie. On rappela au curé l'aveu qu'avait fait le prisonnier après sa rencontre avec le soldat de Rochefort : « Il existe en vérité un homme qui me ressemble, avait-il dit. De temps à autres, j'ai entendu parler de lui. » Et dans une contrée où le type régional est si fermement établi, il pouvait malgré tout paraître moins étonnant que deux Gascons se ressemblent à tel point que l'un d'eux eût l'idée de se substituer à l'autre, et si habilement qu'une seule personne pût soupçonner l'imposture.

— Mais cette personne est sa femme! dit une voix dans la foule.

L'interrogatoire des témoins se poursuivit pendant un tel laps de temps qu'il fut nécessaire de reconduire l'audience au lendemain. Le premier jour, les témoins entendus venaient pour une large part d'Artigues et de la paroisse voisine de Sode et ils avaient montré de l'amitié pour le prisonnier. Le jour suivant, ils étaient pour la plupart gens de villages plus éloignés ou que leurs affaires avaient rendus voyageurs. Beaucoup furent incapables de décider si le prisonnier était Martin Guerre ou Arnaud du Tilh, mais la plupart les avaient connus tous deux. Aucun non plus ne put certifier qu'Arnaud du Tilh ou Martin Guerre avait eu une jambe de bois, de telle sorte que les sœurs de Martin ne trouvèrent pas façon de tourner à leur avantage la déclaration du soldat.

Finalement, lorsque le dernier témoin eut déposé, les juges firent chercher Sanxi et essayèrent de découvrir sur son visage quelque ressemblance avec l'homme qui se proclamait son père. Mais l'enfant ressemblait si manifestement aux sœurs de celui-ci qui, disait-on, tenaient plutôt du côté maternel, que son aspect physique fut, pour les juges, de faible assistance.

La Cour se retira et délibéra longuement. Bertrande qui, assise, nouait et dénouait convulsivement ses mains, entendit deux spectateurs commenter l'affaire en toute liberté. L'un d'eux disait :

— Ils n'ont rien trouvé contre lui et la femme demande une grosse somme d'argent.

— Si elle nie qu'il soit son mari, disait l'autre, pourquoi ne l'avoir pas nié immédiatement? Elle a vécu avec lui pendant trois ans sans se plaindre ; pourquoi lui cherche-t-elle maintenant querelle?

Les juges firent leur entrée et s'apprêtèrent à parler.

« Attendu que sur cent cinquante témoins désignés par notre tribunal de Rieux, quarante ont certifié que le prisonnier était Martin Guerre, soixante ont refusé de se prononcer sur son identité et cinquante ont affirmé qu'il n'était autre qu'Arnaud du Tilh, et attendu que l'épouse de Martin Guerre, dont l'avis doit avoir plus de poids pour nous que

celui de quiconque, a certifié que le prisonnier n'est pas son mari, nous déclarons que le prisonnier est en fait Arnaud du Tilh, communément dénommé Pansette. Et nous condamnons ledit Arnaud du Tilh à faire publiquement pénitence devant l'église d'Artigues et devant la maison de Martin Guerre, et à y souffrir la mort par décapitation ».

Un murmure d'étonnement et de pitié parcourut la salle et Bertrande de Rols, dressée de sa place, lança d'une voix claire dans un cri de terreur :

— Pas la mort, pas la mort! Non, non, je n'ai pas demandé sa mort!

Blême, elle faisait face aux juges, la surprise et l'horreur peintes sur ses traits, puis, étendant une main tâtonnante, elle se tourna à demi vers Pierre Guerre et tomba inconsciente dans ses bras.

Le prisonnier avait tressailli au cri de Bertrande. Malgré la sentence qui venait de l'atteindre, ses yeux étaient clairs et l'on eût dit que son visage resplendissait de joie.

## TOULOUSE

Il est difficile de relater tout ce que souffrit Bertrande de Rols pendant les journées qui suivirent immédiatement la décision. Elle revint à Artigues, vers une maison où toute paix, tout bonheur avaient été détruits. Et il n'y avait plus personne à Artigues — l'oncle de Martin excepté — qui, de la parole ou du geste, ne la blâmât pour cette destruction. Sanxi la contemplait avec des yeux effrayés, incrédules, ou bien s'échappait furtivement de la pièce où elle entrait comme un petit animal qui, en dépit de son innocence, s'est vu continuellement corriger. Et l'affaire n'était pas non plus terminée. Si la sentence avait été appliquée sans délai, Bertrande songeait qu'elle aurait pu en supporter l'horreur avec quelque courage et atteindre ensuite à une sorte de paix dans un ultime détachement ; le temps aurait alors pu justifier son action. Mais les sœurs de Martin avaient immédiatement porté la cause en appel devant le Parlement de Toulouse, et l'été se traînait dans une longue incertitude qui navrait les cœurs.

Les blés furent moissonnés sans allégresse, battus sans joie. Comme en d'autres années, l'eau du torrent montagnard fut détournée vers les chaumes et se répandit en cascades miroitantes à travers les terres craquelées de sécheresse, mais Bertrande ne sortit point pour contempler ce spectacle et resta indifférente au jaillissement des fleurs après le passage des eaux. Pendant les derniers jours du mois d'août, la nouvelle parvint à Artigues que le Parlement de Toulouse n'ayant pas trouvé les dépositions concluantes avait convoqué les témoins pour un second jugement.

Le curé rendit visite à Bertrande.

— Ma fille, lui dit-il avec autant de persuasive bonté que si elle n'avait, depuis bientôt un an, constamment refusé ses conseils, ce n'est pas dépasser mon devoir que de vous supplier de réfléchir une fois encore à ce que vous avez entrepris.

— Mon Père, répondit Bertrande âprement, n'avez-vous donc pas une seule fois songé que je pusse avoir raison? Souvenez-vous du soldat de Rochefort. N'est-il pas possible que celui dont nous parlons ne soit réellement Arnaud du Tilh? N'est-ce pas plus que probable?

— Tout est possible avec Dieu, répondit le prêtre, mais je ne puis croire vraisemblable que cet homme dont nous parlons ne fasse qu'une seule et même personne avec un bandit fameux.

Sa voix s'attendrit et ses yeux s'emplirent de tristesse. « J'avais appris à le tenir en grande estime. Ses actions, ses sentiments étaient pleins de bonté. Il n'y avait âme en ma paroisse d'Artigues qui ne bénéficiât en quelque façon de sa présence ici. »

— Vous l'estimiez davantage, interrogea froidement Bertrande, que vous n'estimiez Martin Guerre, le fugitif?

— Oui, en vérité, répondit le prêtre. Que valait ce garçon? Adolescent vif, impatient, étourdi, égoïste à l'extrême, il avait en lui, il est vrai, les qualités d'un homme de cœur, et j'aime à penser qu'il est devenu cet homme. Son égoïsme s'est transformé en générosité, son impatience en énergie sainement conduite. Et cette métamorphose ne s'est pas opérée brusquement : il fut huit années à dure école! Il s'interrompit et demanda à Bertrande d'une voix étrange : n'êtes-vous pas froissée de m'entendre faire son éloge?

— Non, répondit-elle lentement, comme se questionnant elle-même. Il n'est que juste de se souvenir qu'il fut bon pour nous, bon pour tous sauf pour moi — et même pour moi, d'une étrange façon.

— Alors, s'il ne vous est pas douloureux d'entendre ses éloges, dit le prêtre, poursuivant son léger avantage, si vous éprouvez quelque plaisir lorsqu'on en dit du bien, c'est que vous n'avez pas entièrement cessé de l'aimer, et cet amour ne vous convainc-t-il pas qu'il est réellement Martin Guerre?

— Non, non, cria Bertrande dans un élan de colère. Ne voyez-vous pas que c'est par cet amour même qu'il m'a fait le plus grand mal, qu'il a damné mon âme? Par lui j'ai péché et vous ne pourrez assez longtemps le comprendre pour m'en donner absolution. Non, mon Père, je ne peux croire qu'il soit autre qu'Arnaud du Tilh le bandit.

Ses joues s'étaient empourprées, comme sous l'influence de la fièvre, et le prêtre discernait dans son regard une étrange lueur. Levant la main et, d'impuissance, la laissant retomber sur ses genoux, il poursuivit :

— Il y a un doute cependant. Et tant que persiste un doute vous courez le risque d'assister, sans l'avoir voulue, sans l'avoir désirée, à la

perte de votre mari. Je vous conjure de retirer votre plainte avant qu'il soit trop tard.

Il la laissa douloureusement ébranlée comme il l'avait espéré, non pas dans son opinion sur la culpabilité de l'homme, mais dans sa croyance en la sagesse de son action. L'événement avait dépassé son attente. « Je n'avais pas demandé sa mort » se disait-elle, « et maintenant il me faut la demander ».

Après le prêtre, la plus jeune sœur de Martin vint trouver Bertrande. Elle s'agenouilla devant elle, prit ses deux mains dans les siennes et levant son visage vers celui de sa belle-sœur, elle implora :

— Bertrande, ma sœur très chère, nous avons toujours été bonnes amies. Ne vous fâchez pas maintenant contre moi. Quand vous serez devant les juges de Toulouse, dites-leur : je retire la plainte que j'avais déposée contre mon mari. Je ne sais comment toutes ces choses sont advenues et pense avoir été folle. Notre oncle ne pèsera pas sur les charges si vous ne le faites vous-même. Martin vous pardonnera et de nouveau nous serons tous heureux. Oh! mon Dieu — et elle se prit à sangloter — nous ne pouvons pourtant pas le faire tuer devant sa maison!

Elle se couvrit le visage de ses mains, et Bertrande sur ses doigts froids sentit la chaleur des larmes.

— Petite sœur, répondit-elle, au désespoir, comment puis-je nier la vérité?

— C'est seulement la vérité pour vous, non pour nous, reprit la jeune femme en larmes. Pour cette vérité, à laquelle aucun de nous ne croit, vous nous détruirez tous. Jamais plus nous ne serons heureux, jamais plus la ferme ne prospérera.

— Mon oncle partage ma croyance, dit Bertrande.

— Oh! mais il est vieux! Il entend que rien ne soit transformé, que tout demeure tel qu'à la mort de mon père. Il ne voudrait pas qu'une pierre fût changée, et Martin change tout, est lui-même changé de telle manière que nous l'en aimons davantage.

Bertrande soupira et posa doucement sa main sur l'épaule de la jeune femme.

— Je suis navrée, dit-elle, si navrée. Mais elle ne promit rien.

Septembre vint, qui fit rougir les vignes, fraîchir les matinées et les soirs. Bertrande revenant de l'église où, à la veille de son départ, elle était allée se recueillir avant son voyage à Toulouse, traversait la cour avec lassitude, se dirigeant vers la maison. Elle vit l'intendante assise auprès du seuil occupée de saigner des colombes. Elle vint s'asseoir auprès de la vieille femme.

— Vous êtes allée faire vos prières, madame, dit la servante.

— Oui.

— J'aurais souhaité que vous les fissiez pour une meilleure cause.

— Comment pouvez-vous savoir quelles prières j'ai faites?

— Je ne peux le savoir, madame. Je sais seulement que depuis cette étrange idée que vous avez eue plus rien ne va pour nous ; et qu'avant tout allait bien. Ainsi!

Elle soupira, le corps penché en avant, tenant la colombe entre ses mains, la tête en bas, les douces ailes repliées tout contre le petit corps lisse et doux, tandis que le sang noir, s'égouttant lentement d'une blessure à la gorge, venait tomber dans une écuelle en grès. L'écuelle déjà pleine d'un sang plus sombre que celui qui y gouttait, débordait doucement ; un chat tigré s'approcha, rampant avec précaution, le corps tendu, le poitrail touchant terre, et sortant une pâle langue râpeuse, vint lécher le sang. La servante le repoussa bientôt d'un geste du pied. A côté d'elle sur le banc s'entassaient déjà les tendres petits corps à plumes grises. La colombe vivante tournait la tête en tous sens, se débattant faiblement, étreignant d'une griffe froide et pâle la main qui la tenait, puis s'affaissait sans cesser son mouvement de tête. Le sang se coagulait trop vite et, comme la blessure se fermait, la vieille femme l'élargissait avec la pointe du couteau qu'elle tenait sur ses genoux. La colombe n'eut pas un cri. Bertrande qui regardait, avec une pitié étrange, l'oiseau agonisant, sentait faiblir le corps que, goutte à goutte, le sang abandonnait et elle sentait aussi ses forces à elle la quitter lentement comme le sang de la colombe.

— Que voudriez-vous que je fasse? demanda-t-elle enfin. La vérité n'est que la vérité et je ne puis la changer, même si je le désirais.

— Ah! dit la femme, se retournant vers la colombe qui reposait maintenant inerte entre ses mains, je voudrais que vous fussiez encore abusée ; nous étions tous heureux!

Elle posa la colombe morte parmi les autres et se baissa pour ramasser l'écuelle de sang.

Tout le long du chemin qui la menait vers Toulouse, l'écho de ces trois conversations résonnait à l'esprit de Bertrande de Rols, formant un accompagnement lent et confus au piétinement des chevaux.

Que Martin fût mort était devenu pour elle une idée fixe. Il lui semblait incroyable qu'un homme pût, comme Arnaud du Tilh l'avait fait, affronter avec autant de calme les charges extravagantes qui pesaient sur lui, s'il n'avait connu avec certitude la mort de celui dont il avait usurpé la place. A tort ou à raison, elle croyait aussi que du Tilh n'était pas étranger à la mort de Martin. Dans son affliction, elle aurait accueilli avec bonheur toute idée capable de lui rendre la sympathie de ceux qu'elle aimait. Et ils l'avaient suppliée de retirer sa plainte contre du Tilh. Si elle le faisait? Était-il trop tard? Ne pouvait-elle restaurer pour eux le bonheur passé?

Et qu'adviendrait-il si la Cour de Toulouse rendait un jugement inverse de celui de Rieux? Se sentirait-elle déchargée de cette obligation

de poursuite et de vengeance? Les juges de Toulouse étaient des gens très savants et leur autorité approchait celle du roi; le roi lui-même tenait la sienne de Dieu. Si le tribunal lui ordonnait de recevoir cet homme comme son époux, ne pourrait-elle y voir une indication du ciel et retrouver la paix?

Elle n'avait pas revu celui qu'elle accusait depuis le jour où, devant la Cour, elle s'était récriée devant la sentence de mort. Le visage de l'homme s'était un peu effacé, tout le caractère de sa personne devenait comme irréel. Cheminant à l'ombre des arbres, au déclin du jour, ou émergeant de cette ombre vers la clarté d'une prairie puis regagnant encore l'ombre d'arbres plus éloignés, elle se laissait quelque temps glisser vers un rêve d'abandon. Courbée sur l'arçon, le corps livré aux mouvements lents du cheval, elle évoquait la tranquillité revenue dans la grande cuisine, les figures satisfaites autour du repas du soir, songeait à peine à l'homme assis sur le banc près du foyer et oubliait pour un temps de penser à elle-même. Cependant Pierre Guerre chevauchait devant elle et quand elle levait les yeux de sur la route ou l'herbe du talus, elle voyait son large dos.

Elle se souvenait alors qu'il n'était pas seulement son unique soutien dans la tâche qu'elle avait entreprise, mais qu'il était aussi le dernier défenseur de l'autorité traditionnelle au toit marital. Il personnifiait cette autorité, simple et directe, qui, sans besoin de subterfuges ou de charmes superflus... les avait tous gardés, avant la venue de l'étranger, dans une sécurité paisible et salutaire. Il représentait aujourd'hui pour elle une tradition plus puissante que l'Église. Dans ces régions, l'Église, parfois, avait été reniée, mais les Albigeois eux-mêmes, chassés de ville en ville et de ville en caverne des montagnes et persécutés sans pitié pour ce reniement, n'avaient jamais renoncé à la tradition dont Pierre Guerre était le symbole. Quand elle s'étendit ce soir-là dans ce lit étranger d'une vallée étrangère, une immense fatigue accablait son corps et son âme, et elle sentit quelle félicité ce serait de ne plus jamais s'éveiller.

Au matin, la chaleur des rues ne s'était pas dissipée et dans l'air immobile parfums et relents des journées antérieures persistaient, comme si tous les détritus de la ville eussent perdu leur substance pour saturer l'atmosphère. Il n'y avait plus cette vivacité des aurores montagnardes ni cette profusion d'air pur où les odeurs de la ferme et des bêtes, les odeurs de cuisine s'élevaient comme des symboles de force et de vigueur, de saine existence.

Après une coupe de vin qui lui parut aigre et un morceau de pain qui lui parut amer, elle suivit Pierre Guerre, tête nue, à travers la ville, vers les Chambres de justice du Parlement, au Château Narbonnais.

La foule se pressait dans les rues. Les gens n'y parlaient pas le patois de la montagne mais le languedocien, avec une sonorité dure, d'étranges clameurs qui, dans les ruelles étroites, donnaient à croire que tous les mots fussent prononcés deux fois, réfléchis avec une vigueur métallique

par les murs poussiéreux. Tout au long du chemin Bertrande se demandait : que fais-je ici, dans cette malheureuse ville, dans cette pestilence, cette chaleur, ce lieu étranger désolant ? Je poursuis un homme, je mène à sa mort un homme qui tant de fois fut bon pour moi, qui est le père de mon dernier enfant. Je détruis le bonheur de ma famille. Et pourquoi ? Pour la cause de la vérité, pour me libérer d'une trahison qui me consume et qui me tue. Elle se rappelait sa conversation avec la sœur de Martin : « Que veux-tu petite sœur, la vérité n'est que la vérité, je ne puis la changer. »

Et la jeune femme avait répliqué : « C'est seulement la vérité pour vous. »

Se pourrait-il que j'aie tort, se demandait-elle encore, en gravissant les marches de pierre et venant s'immobiliser devant la lourde porte fermée. Au moment d'approcher ce tribunal de Toulouse elle sentait en elle un renoncement définitif qu'elle n'avait pas éprouvé à Rieux. Il ne lui serait plus possible de faire appel à la sentence ; derrière ces portes closes, la sentence l'attendait comme le Jugement Dernier. Soudain, sa confiance l'abandonna et la terreur la saisit. Elle se vit portée sans espoir sur une marée immense de malchances et d'erreurs, vers l'accomplissement d'un péché plus grave que celui qu'elle avait redouté. Les paroles du prêtre l'obsédaient ; elle avait refusé leur saint conseil. Une sueur lourde l'envahit qui glaçait sur sa peau, la faisait frissonner malgré la chaleur du climat méridional. Elle fut prise de vertiges. Le portail en face d'elle devint immatériel, invisible, comme si elle s'était avancée dans un nuage glacé au sommet de La Bacanère. Comme une aveugle, elle tendit la main vers l'oncle Pierre et, les portes s'ouvrant alors, elle pénétra dans la salle d'audience appuyée à son bras.

Les juges de Toulouse voulaient confronter les deux accusateurs avec l'accusé, mais séparément, pensant qu'il pourrait être beaucoup révélé à un observateur subtil par l'attitude des accusateurs, laquelle n'avait pas été consignée dans le compte rendu des séances transmis à Toulouse par les juges de Rieux. De telle sorte qu'une fois dans la salle d'audience, Bertrande fut contrainte d'abandonner le soutien d'oncle Pierre et, assistée d'un garde, elle s'avança jusqu'au pied de la tribune des juges. Le bourdonnement de voix qui avait empli la salle cessa brusquement lorsqu'elle apparut. Dans le silence subit elle entendit l'admonition puis la question du juge et, levant les yeux, elle vit alors à quelques pieds devant elle l'homme pour qui elle avait éprouvé pendant une année extraordinaire une si profonde, une si joyeuse passion. Il la regardait d'un air à la fois paisible, ironique et tendre. Dans sa détresse, elle ne voyait aucun autre visage et ne pouvait supporter l'examen de ce tendre regard. Elle baissa les yeux, penchant la tête en avant tandis que le sang montait à son visage puis se dérobait. Qui pouvait être cet Arnaud du Tilh ? Quelle sorte d'homme était-il donc pour ne pas lui rendre sa haine en haine, pour n'avoir pas voulu fuir une bonne fois la justice

redoutable le jour où elle l'avait suspecté pour la première fois? Son visage devint très pâle tandis qu'un retour des vertiges qui l'avaient saisie au moment de pénétrer dans la salle lui rendait presque impossible de demeurer debout. Elle répondit d'une voix à peine perceptible aux questions du juge, puis fut escortée vers une porte dérobée d'où elle gagna la cour, la lumière et une relative solitude. On lui prescrivit de rejoindre l'auberge et d'attendre qu'on vînt l'y chercher. Elle gagna sa chambre et s'étendit.

Moins d'une heure plus tard, Pierre Guerre, qui avait reçu les mêmes instructions, venait l'y retrouver. Il était morose et ennuyé d'être détenu à l'auberge, se sentant lui-même prisonnier et sans occupation — importante ou futile — qui l'aidât à passer les heures. Il pensait s'être mal comporté devant le tribunal; de fait, et bien que sa conviction fût aussi forte que jamais, ses façons avaient été hésitantes et pleines d'embarras. Il s'était senti observé ironiquement comme un paysan montagnard. Tandis que le garde le conduisait à travers la salle pleine de monde, il avait entendu au passage un commentaire amusé de son habillement; il n'en avait pas compris la saveur, mais l'intention. Troublé par la foule, humble devant les juges, soudain et pour la première fois de sa vie gêné de sa propre personne, il avait perdu, pendant quelques minutes, la dignité simple, qui, devant le tribunal de Rieux, avait prêté tant de poids à sa déposition. Ajoutait à son inconfort le spectacle de l'imposteur qui, s'il avait perdu durant l'emprisonnement une part de ses saines couleurs brunes, n'avait point oublié son air d'être arrogamment dans son droit.

« Nous sommes perdus, se disait le vieux Pierre comme il regagnait l'auberge. Si la chose dépend de moi, en vérité nous sommes perdus. »

Il n'osa pas faire part de son tourment à sa nièce, mais elle était la raison principale du silence morose avec lequel il l'aborda et attendit que s'écoulassent les heures.

Bertrande reposait sur le lit et regardait le baldaquin. Ou bien, elle tournait machinalement la tête et examinait le mur ou la silhouette du vieux Pierre assis sur un simple banc auprès de la croisée. Elle se sentait très malade. Un poids semblait peser sur sa poitrine, qui rendait sa respiration difficile et l'air qui pénétrait ses poumons après qu'elle eut fait un tel effort pour les dilater ne contenait aucune fraîcheur, aucun principe vivifiant. Son esprit était comme engourdi par une trop longue réflexion. Épuisée, prise au piège de tant de murailles, de tant de circonstances, oubliant Sanxi, oubliant son plus jeune enfant, le fils d'Arnaud, elle reposait silencieuse, se souvenant que l'unique chose à laquelle elle aspirait était d'être délivrée d'Arnaud du Tilh.

Cependant la Cour procédait à l'interrogatoire des témoins. On en avait convoqué cent cinquante à la suite de l'audience de Rieux, et nommé trente nouveaux. Jean Espagnol déposa comme lors du précédent jugement et présenta un ami du nom de Pélégrin de Liberos.

Pélégrin de Liberos, après avoir prêté serment, affirma qu'il était un vieil ami d'Arnaud du Tilh ; non seulement, celui-ci lui avait récemment avoué son identité mais il lui avait confié un mouchoir pour qu'il le remît à son frère, Jean du Tilh.

Peu à peu, une base d'information fut constituée, de menus faits étant fournis tantôt par un témoin, tantôt par un autre. Le cordonnier d'Artigues vint dire que le pied de Martin Guerre était un peu plus grand que celui de l'accusé. Des témoins, au nombre de cinq, qui, précédemment, avaient témoigné avec assurance que l'accusé était bien Martin Guerre, déclarèrent maintenant n'être pas sûrs qu'il le fût ou ne le fût pas. Parmi les trente nouveaux témoins, douze furent incapables de prendre une décision quant à l'identité de l'accusé ; il pouvait aussi bien être Martin Guerre qu'Arnaud du Tilh par ce qu'ils en pouvaient observer. Sept autres furent absolument certains qu'il était Arnaud du Tilh et dix également convaincus qu'il était Martin Guerre. Il fut établi que ce dernier aurait semblé plus grand, plus élancé qu'Arnaud du Tilh et qu'il avait les épaules légèrement voûtées. Mais on pouvait toujours arguer que l'accusé ayant onze années de plus que Martin Guerre lorsque celui-ci avait été vu pour la dernière fois, l'augmentation normale de l'âge et du poids pouvait suffire à le faire apparaître plus trapu que le jeune Martin Guerre de vingt ans.

Comme la journée avançait, il fut encore établi indubitablement que Martin Guerre avait deux dents cassées à gauche, à la mâchoire inférieure ; qu'il avait une cicatrice au sourcil droit, les marques d'une ulcération à la joue et une tache de sang extravasé dans l'œil gauche ; qu'il avait trois verrues à la main gauche — dont deux au petit doigt — et qu'à son index gauche l'ongle manquait. Et que toutes ces caractéristiques, l'accusé les présentait également. De telle sorte que les témoignages tendaient vraiment en faveur de la défense, lorsqu'un homme âgé vint se présenter devant les juges. Il était vêtu comme un paysan des montagnes mais son attitude révélait plus de distinction que ne semblait l'indiquer son costume. Il prêta serment et on lui demanda son nom.

— Je m'appelle Carbon Bareau.

— Reconnaissez-vous le prisonnier ?

— Messires, c'est le fils de ma sœur.

Le vieillard se mit alors à pleurer et il s'écoula quelque temps avant qu'il n'eût recouvré assez de calme pour continuer.

— J'avais de l'affection pour ce garçon, dit-il enfin, car il a une façon bien à lui de vous prendre le cœur, mais j'ai toujours craint pour lui depuis qu'il est en âge de parler. Il n'a eu aucun respect pour les lois, messires ; j'avoue, le cœur brisé, qu'il a osé prétendre que Dieu n'existe pas. Il n'a pas eu d'égards pour ses parents. Sans foi, sans respect pour la famille ni pour les lois du royaume, que pouvait-on en espérer, messires ?

Il a bon cœur, et c'est tout ; mais de quoi sert un bon cœur lorsqu'on peut désoler de la sorte une honorable famille.

Les deux frères d'Arnaud du Tilh furent alors appelés ; ils dirent que le prisonnier ressemblait à leur frère, mais refusèrent de s'engager plus avant.

Une longue succession de témoins à décharge fut ensuite entendue : quarante-cinq personnes, toutes de réputation et bien qualifiées pour connaître ce dont elles parlaient. Les quatre sœurs de Martin jurèrent que l'accusé était leur frère, et deux beaux-frères également. Plusieurs personnes qui avaient assisté au mariage de Bertrande et de Martin dirent que l'accusé était certainement Martin Guerre. Le curé d'Artigues déposa en faveur de son ami. La vieille intendante qui avait apporté aux jeunes époux le réveillon de minuit, vint témoigner la dernière. Après avoir reconnu le prisonnier comme son jeune maître elle avait son histoire à dire : debout devant les juges, les mains passées à la ceinture, ses bons yeux bruns, honnêtes et fidèles, fixés résolument sur les visages vénérés, elle s'éclaircit la voix et déclara que peu de temps après le retour de Monsieur elle avait entendu Madame faire remarquer à son mari que, depuis son départ lointain elle n'avait jamais ouvert certains coffres. Monsieur avait alors fait la description de culottes blanches enveloppées dans une pièce de taffetas, et il avait demandé qu'on allât les chercher. Madame avait tendu la clef du coffre à l'intendante qui avait trouvé les culottes enveloppées exactement comme Monsieur l'avait décrit.

Elle faisait bravement son récit, profondément impressionnée elle-même par la gravité avec laquelle les juges l'écoutaient, puis, toute tremblante de triomphe et d'embarras, elle s'était faufilée jusqu'à sa place.

L'après-midi était maintenant très avancé. La chaleur du jour semblait s'être accumulée dans la salle comble et le lieu devenait suffocant. La lumière qui pénétrait par les hautes fenêtres frappait presque horizontalement le mur opposé, au-dessus de la tête des juges. Le greffier reposa sa plume et les juges s'adossèrent pour conférer entre eux. L'interrogatoire était terminé ; il ne restait plus qu'à interpréter les dépositions. Ceux qui avaient le plus à perdre ou à gagner dans la sentence avaient été renvoyés dans une pièce adjacente, mais la salle d'audience était toujours aussi bondée.

La Cour décida avant toute chose qu'il n'était ni juste, ni raisonnable, de permettre à la fâcheuse réputation d'Arnaud du Tilh, le bandit, d'affecter le sort du prisonnier si celui-ci était réellement Martin Guerre. Les juges estimèrent ensuite que s'il avait été aussi aisé à la femme de Martin Guerre de prendre Arnaud du Tilh pour son mari, même pendant une période brève, il aurait été exactement aussi facile au soldat de Rochefort de prendre Martin pour Arnaud. Il n'y avait aucune façon de prouver que l'homme qui avait perdu une jambe à la bataille de

Saint-Laurent fût Martin Guerre plutôt qu'Arnaud du Tilh. Ils estimèrent également que le fait pour un homme d'avoir personnifié aussi parfaitement, connu de façon aussi intime les détails de la vie d'un autre homme et arboré avec lui une ressemblance physique aussi exacte — toutes choses qu'avait accomplies le prisonnier — dépassait les limites de l'ingéniosité humaine. Enfin, la Cour estima la confusion manifestée par Bertrande à la vue de l'accusé ainsi que le récit de son cri à l'annonce de la sentence de mort rendue contre lui à Rieux comme témoignant fâcheusement pour sa cause. Les juges décidèrent, en conséquence — sans aucun doute à leur propre soulagement, car ils avaient été tristement perturbés — qu'en vérité le prisonnier ne devait être autre que Martin Guerre, tel que lui-même l'affirmait. La foule sembla satisfaite de la décision et le clerc du tribunal se prépara à enregistrer le verdict par écrit.

Tandis que le personnage approchait l'encrier, aiguisait sa plume et que les juges de Toulouse, détendus sur leurs sièges, s'épongeaient le front tout en conversant entre eux, sans négliger d'observer finement les sourires qui emplissaient la salle, une rumeur parvint du portail extérieur où l'on pouvait discerner un grand martèlement de hallebardes frappant les pavés et l'écho d'un discours vigoureux, de nature impossible à déterminer mais de sonorité indiscutablement gasconne. La cour envoya enquêter. Le messager revint avec des nouvelles de quelque importance car, tandis que l'assistance se retournait et que les têtes se dressaient de curiosité, un chemin fut frayé à travers la foule pour permettre à un soldat gascon aux vêtements défraîchis par les longues étapes de s'avancer directement jusqu'à la tribune des juges.

Les hallebardes des gardes résonnèrent sur le sol lorsque les hommes vinrent s'immobiliser, encadrant le guerrier ; mais, tandis que le groupe s'avançait, on avait également entendu résonner, comme la hampe d'une troisième hallebarde, la jambe de bois du soldat gascon.

Les juges examinèrent le nouveau venu. Il était tanné par le soleil et barbu mais sous l'épaisseur de la barbe on discernait facilement la forme du haut menton fendu. Il portait une cicatrice au sourcil gauche et l'on remarquait sur l'une des ses joues la marque d'un ancien ulcère. Il répondit à l'examen des juges de Toulouse par le regard des ses yeux gris, arrogants et froids.

Il se tenait là, à moins de trois pas du prisonnier et — jambe de bois et vêtements mis à part — aussi semblable à lui que deux humains peuvent l'être entre eux.

— Corps du Sauveur! dit l'un des magistrats, s'affaissant dans son fauteuil, dans une attitude proche du désespoir, c'est là Martin Guerre ou c'est le démon lui-même, et il ordonna aux gardes de mettre le nouveau venu aux arrêts.

Après une brève délibération des juges, ordre fut également donné

d'emmener l'accusé dans une pièce adjacente et de fermer les portes pour empêcher toute nouvelle intrusion. Ainsi fut fait et les magistrats harassés purent poursuivre l'interrogatoire du guerrier à la jambe de bois.

— Sans nul doute, je suis bien Martin Guerre! dit le soldat. J'ai perdu la jambe devant Saint-Quentin, en 57 et je suis le père de Sanxi et de nul autre enfant.

A toutes les questions précédemment posées à l'accusé il put répondre avec une relative exactitude. Une ou deux fois ses répliques différèrent de celles de Bertrande aux mêmes questions et il hésitait parfois avant de répondre, mais, dans l'ensemble, il manifesta une connaissance des affaires de Martin Guerre qui pouvait bien justifier sa prétention d'être cet homme-là. Il témoigna également d'un savoir peu ordinaire sur la carrière d'Arnaud du Tilh. Le fait avait son intérêt car, à plusieurs reprises, l'accusé avait affirmé ne rien connaître aux entreprises d'Arnaud du Tilh : il avait entendu parler de cet homme, et c'était tout. Mais le nouveau venu ne semblait pas mieux informé des affaires de Martin Guerre que ne l'était l'accusé lui-même. Au bout d'une heure, les juges n'étaient pas plus près d'une décision qu'ils ne l'avaient été tôt ce jour-là dans la matinée.

Il demeurait cependant une ultime ressource. On manda le prisonnier pour le faire comparaître face à face avec le soldat mutilé et les parents des deux hommes, introduits un à un, furent priés de dire leur choix.

Carbon Bareau, le premier des parents d'Arnaud du Tilh, demeura un instant les yeux agrandis de surprise à la vue du soldat, puis, se retournant et posant sans aucune hésitation sa main sur l'épaule du prisonnier, il dit :

— Messires, voici mon neveu.

Les frères d'Arnaud, devant ces deux hommes aussi étrangement semblables, hésitèrent puis, se détournant de l'un comme de l'autre, prièrent la Cour de les excuser de ne pas rendre témoignage. Avec une humanité bien rare à cette époque, la Cour les congédia. Ils avaient, par leur requête, témoigné plus qu'ils ne le pensaient.

Quand la plus jeune sœur de Martin Guerre fut introduite, elle porta ses mains à son front dans un geste de stupeur et de détresse, puis, sans hésiter, elle se jeta sur l'épaule de l'homme à la jambe de bois et fondit en larmes. Les autres parents de Martin Guerre comparurent un à un; ils portèrent alternativement leurs regards surpris vers le soldat et vers le prisonnier, et confessèrent avec de nombreuses excuses et des protestations de regret pour leur erreur que le mutilé était indéniablement Martin Guerre, celui qui était demeuré si longtemps au loin.

Fait remarquable, tandis que Martin Guerre recevait avec une réserve sévère et obstinée ces témoignages de reconnaissance attendrie, Arnaud du Tilh, le prisonnier, dont l'attitude devenait sensiblement plus grave, ne perdait toutefois rien de sa calme assurance ni de sa dignité.

Cependant les juges, voyant comment tournait l'affaire, firent mander Pierre Guerre et Bertrande de Rols à leur auberge. La journée avait été longue. Pour ces deux êtres isolés dans leur lutte, elle avait semblé plus longue qu'un siècle. Lorsque le messager vint les chercher, ils quittèrent la retraite confinée de l'auberge pour le suivre avec le total fatalisme des vaincus. Le messager avait reçu instruction de ne leur rien dire, mais le bruit l'avait devancé que le jugement avait tourné contre eux.

Pierre Guerre fut introduit seul et Bertrande laissée dans une antichambre sous la surveillance d'un garde, pour la première fois de cette journée épuisante, se rendait compte de façon précise, poignante, qu'elle ne pourrait jamais retourner à Artigues comme femme d'Arnaud du Tilh.

Au bout de quelque temps, la porte de la salle d'audience s'ouvrit et Bertrande fut admise. Elle s'avança à travers la foule, vers l'espace réservé au pied des juges. Sans oser lever les yeux, elle n'en subissait pas moins comme une force physique l'intense curiosité de tous ces visages inconnus penchés vers elle. Dans le silence de la pièce, l'insatiable intérêt des foules venait déferler sur elle comme une vague étouffante. Elle atteignit l'espace libre et s'arrêta. Alors seulement, levant les yeux, elle vit debout aux côtés d'Arnaud du Tilh, l'homme qu'elle avait aimé et pleuré comme un mort. Elle eut un grand cri et devint livide. Les pupilles de ses yeux aux couleurs changeantes, ses yeux qui portaient bonheur, s'agrandirent tant que l'iris en disparut presque. Tendant les mains vers Martin Guerre, elle s'affaissa lentement devant lui sur les genoux. Il ne fit aucun mouvement vers elle ; alors, au bout d'un moment, elle joignit les mains qu'elle ramena sur sa poitrine et se remettant quelque peu, elle dit à voix basse :

— Mon cher seigneur et époux, enfin tu es revenu. Prends pitié de moi et pardonne-moi car mon péché fut seulement causé par mon grand désir de ta présence ; en vérité, depuis l'heure où j'ai su être abusée, j'ai lutté de toutes les forces de mon âme pour me libérer de qui ruinait mon honneur et ma paix.

Les larmes coulaient lentement sur son visage et, comme Martin Guerre ne répondit pas sur le champ, un des juges, penché en avant, dit à Bertrande :

— Madame, nous venons d'être fort heureusement délivrés d'une grande erreur. Veuillez accepter les excuses profondes de la Cour qui, primitivement, n'avait pas fait assez de cas de votre infortune et de votre douleur.

Lorsque le magistrat se fut tu, Martin Guerre dit à sa femme avec une absolue froideur :

— Madame, séchez vos pleurs. Ils ne peuvent et ne doivent attendrir ma pitié. L'exemple de mes sœurs et de mon oncle n'est pas une excuse pour vous qui me connaissiez mieux qu'aucune âme humaine. Seul un aveuglement volontaire a pu causer l'erreur où vous avez glissé.

Vous et vous seule, madame, avez à répondre du déshonneur qui m'échoit.

Bertrande ne protesta pas. Se redressant lentement, elle contempla d'un regard affermi le visage de son mari, croyant y discerner l'expression du vieux maître, du patriarche dont l'autorité avait régné, absolue, sur son adolescence et sur celle du jeune garçon son époux. Elle s'éloigna de lui d'un pas ou deux, dans un mouvement de défense inconsciente, et ce mouvement la porta aux côtés d'Arnaud du Tilh, l'auteur de ses infortunes.

Dans le silence qui pesa sur la salle à la sévérité inattendue de Martin, une voix familière s'éleva derrière elle qui lui dit avec douceur :

— Madame, vous vous étonniez du changement que le temps et l'expérience avaient accompli en la personne de Martin Guerre qui, renonçant à sa sévérité, était devenu le plus indulgent des époux. Ne vous émerveillez-vous pas maintenant qu'Arnaud du Tilh, le bandit, de par votre grâce et votre beauté, ait su devenir pendant trois longues années un honnête homme ?

— Manant, répondit Bertrande, je m'étonne que vous osiez me parler ainsi, vous dont les égards m'enlèvent jusqu'à la pitié de mon mari. J'ai pu sembler vous aimer, il est vrai. Je ne puis maintenant que vous haïr.

— J'avais pensé vous demander d'obtenir pitié pour moi, dit Arnaud du Tilh.

— Vous n'avez pas eu pitié de moi, répondit Bertrande, pitié de mon corps ni de mon âme !

— Alors, madame, dit Arnaud du Tilh, et pour la première fois sa voix n'avait plus ni vanité, ni hardiesse ; alors, je n'ai plus qu'à mourir pour expier.

Bertrande, tandis qu'il parlait, s'était tournée vers lui. Elle s'en détourna pour se porter vers son mari, puis, sans un mot, se dirigea lentement vers la porte. La Cour ne la retint pas. La foule, comme frappée d'horreur, recula pour la laisser passer. Bertrande ne voyait pas la foule. Quittant l'amour qu'elle avait repoussé, car c'était l'amour défendu, et l'amour qui la repoussait, elle se dirigeait dans un vide immense vers la porte, vers les rues de Toulouse, sachant que le retour de Martin Guerre ne compenserait en rien la mort d'Arnaud mais se sentant enfin délivrée dans l'amertume d'une destinée solitaire, des deux hommes et des deux passions.

Arnaud du Tilh, incarcéré à la prison d'Artigues dans les journées qui suivirent la sentence, confessa qu'il avait été incité à l'imposture par la fréquence des occasions où l'on avait pris pour Martin Guerre. Il avait glané tout ce qu'il savait de Martin et de ses habitudes auprès d'amis, de serviteurs ou de membres de sa famille. Il ajouta qu'il n'avait pas eu à l'origine l'intention de prendre la place de Martin à son foyer

mais qu'il voulait seulement y séjourner assez longtemps pour recueillir un peu d'or ou d'argent.

La Cour le décréta convaincu des différents crimes d'imposture, de faux, de substitution de nom et de personne, d'adultère, de viol, de sacrilège, de plagiat et de larcin. Elle le condamna à faire pénitence à genoux devant l'église d'Artigues, en chemise, les pieds et la tête nus, la corde au cou, un cierge allumé à la main, demandant pardon à Dieu et au roi, à Martin Guerre et à Bertrande de Rols son épouse ; à être ensuite remis entre les mains du bourreau qui le conduirait par les voies les plus passantes à la maison de Martin Guerre devant laquelle, sur un échafaud préalablement monté, il serait pendu et son corps livré aux flammes. Le décret porte la date du 12 septembre de l'année 1560, Ville de Toulouse.

De Martin Guerre, rien d'autre n'a été retenu, qu'il fût retourné à la guerre ou demeuré à Artigues. On ne sait rien non plus de Bertrande de Rols, son épouse. Mais quand l'amour et la haine se sont rejoints pour épuiser une âme, il est rare que le corps pâtisse encore longtemps.

JANET LEWIS

TRADUCTION DE FRANÇOISE O. JOBIT)

# AUTOUR DU PLAN

L'OPINION a accueilli d'une façon généralement favorable le Plan de modernisation et d'équipement établi par les services de M. Monnet. Dans le désordre ambiant, on ne pouvait être, en effet, qu'heureusement frappé par la clarté des idées maîtresses qui l'ont inspiré. D'autre part, on a plaisir à relever les qualités d'un style souvent élégant qui nous change du langage confus auquel nous étions habitués. Cela dit, il convient d'examiner le fond même du système qui est proposé pour l'expansion de l'économie française dans les années à venir.

On peut ranger en trois groupes les objets soumis, par le Commissariat du Plan, aux délibérations et à l'activité de notre pays. Il s'agit successivement des buts qu'il est souhaitable d'atteindre, des méthodes administratives d'application et, enfin, des conditions matérielles du succès. Nous nous occuperons spécialement du troisième groupe, étant donné le caractère technique des deux premiers dont nous ne voudrions retenir que l'essentiel.

L'insuffisance actuelle de notre équipement est incontestable. Le travail français n'est pas assez productif, faute de ce magnifique multiplicateur d'efficacité qu'est un machinisme vraiment moderne. Une énumération détaillée et bien étudiée passe en revue les divers efforts qu'il est indispensable de faire pour porter nos activités de base à un niveau suffisant pour retrouver le standard de vie auquel les Français prétendent légitimement, puis pour le relever de façon régulière. Le total général d'investissements prévus, comme devant être réalisés en quatre ans, s'élève à 2 250 milliards de francs, dont un quart intéresse les houillères, l'électricité, la sidérurgie et les transports ; les trois autres quarts sont consacrés au logement et aux diverses activités nationales. Nos yeux sont quelque peu éblouis par les programmes qui défilent devant nous. Nous sommes personnellement persuadé de la nécessité d'une économie vraiment expansive, et nous souffrons cruellement de voir notre pays s'enliser dans la médiocrité ; mais l'ampleur des chiffres avancés contraste singulièrement avec les pauvres moyens d'une nation qui allume

des chandelles pour s'éclairer et laisse ses usines chômer deux jours sur sept.

En tout cas, s'il est évidemment plus facile de tracer sur le papier les tableaux correspondant à ces diverses entreprises que de les réaliser, c'est déjà un travail utile que d'obliger le pays à réfléchir à l'importance des besoins auxquels il doit faire face et, peut-être, à prendre conscience de la tâche constructive et exaltante à laquelle il devrait se consacrer.

Il serait intéressant d'entrer un peu avant dans le détail des méthodes d'exécution envisagées. On voit avec plaisir que l'on propose de mettre en application « une économie concertée, et non pas une économie dirigée à caractère bureaucratique ou corporatif ». De grandes précautions de style sont prises pour rappeler la nécessité de favoriser l'initiative créatrice, de maintenir dans les entreprises privées les profits et les risques qui en sont à la fois un élément moteur et une sanction irremplaçable. Mais l'application pratique du Plan n'en suppose pas moins une direction purement autoritaire, dont il ne faut pas se dissimuler la gravité. Le maintien du rationnement et du contrôle des prix est indiqué comme indispensable tant qu'il y aura pénurie, alors que l'expérience de tous les jours montre jusqu'à quel degré difficilement imaginable la pénurie est précisément entretenue par de pareilles méthodes. La désignation de certaines activités, dites prioritaires, entraînera pour celles-ci des avantages considérables, en même temps que l'on créera une dépendance étroite entre les entreprises choisies et les Pouvoirs publics, dépendance dont il est impossible de ne pas redouter les conséquences. Le Plan consacre le principe suivant lequel les allocations de matières et de crédit seront faites suivant des autorisations dont on sait pourtant qu'elles entraînent des injustices ou des scandales que le pays ne saurait tolérer plus longtemps. L'interdiction de construire sera générale. On prévoit d'avantager nettement tel producteur parce que ses méthodes commerciales sont satisfaisantes, au détriment de tel autre, comme si — le service du public étant l'objet exclusif du commerce — la sanction du succès ne valait pas cent fois mieux que le jugement d'un bureau irresponsable et paralysant. Ainsi, en dépit d'intentions excellentes, on ne peut manquer de constater qu'à chaque instant on glisse vers la dictature administrative la plus pure.

L'État a déjà une emprise considérable sur l'économie actuelle, du seul fait de la direction qu'il donne aux importations puisqu'il dispose de l'exclusivité des moyens de change. On souhaite certes que, dans l'usage de ce pouvoir, l'État s'inspire de l'intérêt général du pays tel qu'il est dessiné dans le Plan. Mais on n'imagine pas sans effroi qu'il étende à de nouveaux domaines intérieurs les tentacules de cet interventionnisme dont le procès n'est plus à faire. Les organismes prévus pour l'application du Plan auraient, en effet, des pouvoirs étendus pour assurer ce qu'on appelle la coordination et le contrôle de son exécution et, en particulier, on multiplierait des Comités décentralisés qui surveil-

leraient sur chaque partie du territoire l'application du Plan, tel qu'il serait défini, pour chaque activité, par la Commission de modernisation compétente parmi les dix-huit existantes, et établiraient localement les coordinations nécessaires avec tous les programmes qui pourraient être établis par des organismes plus ou moins rivaux. La France, aujourd'hui, sait malheureusement ce que représentent ces mots. Elle constate, par exemple, que, s'il est heureusement et providentiellement dans la nature d'une vache de transformer l'herbe qu'elle mange en lait, l'administration dirigiste est arrivée, au prix de mille prodiges, à dresser un mur infranchissable entre le bol du Français et le pis de la vache. Il ne faudrait pas que, par crainte d'une fissure, toujours possible dans les constructions les mieux ajustées, les mêmes administrations nous proposent de se substituer à la vache pour produire le lait... Heureusement pour nous cette éventualité est peu probable, mais le risque existe pour toutes les activités qui ne sont pas aussi immédiatement dépendantes d'une nature généreuse. Les sinistrés de Normandie et du Nord, aux prises avec l'invraisemblable accumulation de Commissions — toutes bien intentionnées — et de textes — tous destinés à leur bien-être — n'en constatent pas moins qu'ils continuent à habiter leurs caves, si même on consent à les leur laisser.

Nous avons hâte d'en venir aux conditions matérielles de la reconstruction et de la modernisation envisagées.

Les rédacteurs du Plan ont nettement posé les divers problèmes en lesquels s'analyse le financement des investissements prévus. Une première limite physique est constituée par le maximum des biens d'équipement qu'il soit possible d'espérer obtenir au cours de la période 1947-1950, que l'on chiffre à 3 000 milliards de francs, suivant l'échelle des prix de 1946. La question du financement à l'intérieur de cette masse d'investissements possibles est abordée sans détour. Elle dépend exclusivement de l'emploi que la population fera de ses revenus. Si la France entend consacrer l'intégralité de ses ressources à un accroissement exclusif de ses consommations, l'exécution même partielle du plan conduira immanquablement à une inflation régulière. Et il n'en sera autrement que si les Français dont les revenus dépassent les besoins de consommation acceptent d'épargner, sous une forme quelconque, une somme correspondant à la valeur des investissements à réaliser.

Les chiffres avancés n'ont qu'une valeur symbolique et il vaut mieux y voir une facilité du langage qu'une précision économique. On estime que le revenu national de 1947 serait de l'ordre de 3 000 milliards et que les disponibilités utilisables en biens d'équipement avoisineraient 675 milliards. Il en résulte que la part des investissements représenterait environ 23 p. 100 du revenu national. Les formes que peut revêtir l'épargne pour couvrir une somme aussi astronomique sont d'ailleurs nombreuses et le Plan se réfère notamment à l'accroissement des dépôts stables dans les Caisses d'épargne et dans les Banques, à l'augmentation

des fonds capitalisés par les organismes d'assurance, à la souscription aux émissions de valeurs mobilières, et même à l'excédent éventuel des recettes d'impôt sur les dépenses courantes de l'État. On y ajoute l'autofinancement par lequel les entreprises consacrent une part importante de leurs gains à renouveler leur outillage.

Il suffit de réfléchir aux divers procédés de financement qui viennent d'être énumérés pour déterminer les conditions indispensables à leur mise en œuvre. L'accroissement des dépôts, dans les Caisses d'épargne et dans les Banques, suppose une confiance générale du pays, alors qu'en période troublée on assiste, non plus à un accroissement des dépôts, mais à leurs retraits qui peuvent être rapides. Les auteurs du Plan reconnaissent d'ailleurs avec la plus grande clarté que toutes les opérations de crédit qui peuvent être envisagées ne sont valables que si, dès que possible, le crédit est consolidé par l'épargne réelle. Faute de cet aboutissement, l'immobilisation définitive de disponibilités qui peuvent être retirées du circuit bancaire constituerait le plus grave des dangers. — Pour ce qui est des organismes de prévoyance, on connaît la vigoureuse campagne qui est menée afin de substituer le système de la répartition à celui de la capitalisation, et on voit difficilement comment ce procédé élémentaire co-existerait avec l'accumulation de capitaux prévue par le Plan. Encore faut-il insister sur l'importance primordiale qu'il y a à ce que ces organismes, dans la mesure où ils continueront à collecter les dépôts publics, les emploient à des fins exclusivement productrices, au lieu de les détourner au profit d'un budget en déficit indéfini. Mais force est de reconnaître qu'il s'agit ici de renverser, dans des conditions de particulière difficulté, un mouvement qui est devenu chronique dans l'économie française. — Ne nous attardons pas à l'éventuel excédent des impôts sur les dépenses courantes, car quel que soit notre optimisme il y a danger à se leurrer de trop belles illusions. — Restent deux éléments essentiels : les investissements faits par les entreprises elles-mêmes et les émissions de valeurs mobilières.

Nous sommes heureux de voir faire l'éloge officiel des méthodes de gestion industrielle qui, en effet, ont puissamment contribué à doter notre pays d'un outillage qui, en dépit des destructions des deux guerres, n'était tout de même pas aussi arriéré qu'on a bien voulu le penser. Il est réconfortant de voir déclarer, comme cela est incontestablement la vérité, que si les dirigeants ont péché, c'est plutôt en réinvestissant une partie insuffisante de leurs bénéfices, alors qu'on leur reproche si généralement et si injustement ce qu'on appelle les excès de leur politique de prudence. Les rédacteurs du Plan font remarquer qu'il serait d'ailleurs inadmissible d'inclure dans les prix — et de faire par conséquent supporter par les consommateurs — le montant des investissements industriels, qui doit continuer à être fourni, comme dans le passé, par les disponibilités des entreprises. Encore qu'on voie mal comment l'opération est conçue, il reste que c'est le bénéfice régulier, à condition par

conséquent qu'il existe, que l'on envisage de laisser dans l'entreprise elle-même pour le faire fructifier. Et on ne peut manquer de relever ce qu'il y a d'involontairement ironique dans cet encouragement à poursuivre une pratique dont le résultat le plus clair a été, par suite des mesures de nationalisation, de faciliter la confiscation de la plus grosse partie des biens que la patience et la sagesse de leurs propriétaires avaient su mettre en réserve.

Aujourd'hui, d'ailleurs, la question se déplace et prend une importance d'autant plus grande qu'une portion plus importante de l'industrie française est passée sous la direction de l'État. Le Plan stipule expressément que les mêmes principes de financement propre doivent être appliqués par les entreprises nationalisées. Le raisonnement est certes parfaitement logique, mais pour qu'il s'applique il faudrait que les entreprises nationalisées soient non seulement en parfait équilibre, mais en large bénéfice d'exploitation, pour que, ensuite, elles emploient une partie de ces bénéfices en investissements sans recourir à des emprunts d'État. Sans qu'il soit besoin d'insister, il est vraiment difficile de penser que cette description s'applique, même de très loin, aux arsenaux plus ou moins militaires et aux régies plus ou moins directes qui ont foisonné sur notre sol...

Quant à l'émission des valeurs mobilières, le Plan prévoit, pour l'année 1947, un appel au marché de l'épargne atteignant environ 250 milliards, en faisant remarquer que ce montant ne représenterait, par rapport aux revenus distribués en 1947, qu'une proportion peu supérieure à celle qui fut atteinte en 1938. On est obligé de constater que les résultats du premier semestre de 1946 sont loin d'être encourageants, puisque l'ensemble des ressources propres des particuliers et des entreprises qui ont été consacrées au financement est estimé par le Plan n'avoir pas dépassé 25 milliards ; cette somme correspondrait à 50 pour une année entière, de sorte que nos possibilités présentes sont bien loin d'égaler celles que, même dans une première étape, il serait indispensable d'atteindre.

Les causes qui ont empêché le pays de se consacrer, comme il l'aurait dû et comme il l'aurait pu, à son œuvre de redressement sont, pour se borner à celles du domaine monétaire, l'injustice et l'incohérence d'une politique d'expropriation de l'épargne, en même temps qu'une politique monétaire enlevant graduellement la confiance de la nation dans sa devise.

Dans de nombreux chapitres du Plan, on relève cette idée essentielle qu'il faut avant tout rétablir l'équilibre budgétaire pour obtenir à travers lui l'assainissement monétaire. Tant que les comptes de l'État n'auront pas été remis en ordre et que le déficit des finances publiques continuera à drainer vers les fins les plus inutiles et les plus stériles des ressources qui devraient nous être d'autant plus précieuses qu'elles se font plus rares, nous serons dans l'impossibilité de bâtir quoi que ce soit de solide.

Le Plan exige non seulement que les dépenses publiques normales ne dépassent plus les recettes régulières de l'État, mais que les entreprises nationalisées équilibrent elles aussi leurs comptes d'exploitation, en ajoutant que, si cela n'est pas possible en période de réadaptation, il est du moins nécessaire que cet équilibre industriel soit obtenu par des subventions inscrites au budget des dépenses courantes et elles-mêmes couvertes par l'impôt. Si héroïque que soit une pareille décision, qu'il faudrait applaudir en raison de la franchise et de la clarté qu'elle mettrait dans la connaissance de notre situation réelle, il est vraiment effrayant de penser que des opérations qui ont jeté un tel trouble dans notre épargne et notre économie puissent se traduire ouvertement, non seulement par la suppression des recettes considérables que les secteurs anciennement privés apportaient au Trésor, mais par l'inscription de nouvelles dépenses se traduisant par une supercharge à infliger aux malheureux contribuables qui n'en peuvent mais. « Si cet effort n'est pas mené à bien, déclarent les auteurs du Plan, non seulement l'exécution de celui-ci serait compromise, mais même toute tentative de réalisation deviendrait dangereuse. L'expansion des crédits privés, conjuguée avec les avances faites au Trésor par la Banque de France, amènerait l'inflation et précipiterait la chute de la monnaie. »

La plupart des Français apporteront sans doute leur approbation à des conclusions aussi fermes et aussi opportunes. Il est temps que notre pays se ressaisisse, en constatant le temps perdu, les erreurs commises et l'aggravation qu'entraîne le retard mis à prendre conscience des mesures nécessaires au redressement national. Quant à nous, nous trouvons, dans la troisième partie du Plan, des arguments irréfutables pour écarter les méthodes proposées dans la seconde si l'on veut atteindre, ne serait-ce que partiellement, les objectifs si désirables qui nous sont proposés dans la première.

ED. GISCARD D'ESTAING

# LIRE MARIVAUX

Il en est des talents comme des génies. D'aucuns tranchent sur leur temps, le prennent à rebrousse-poil et à contre-courant, et tirent une part de leur éclat des contrastes qu'ils organisent entre leur milieu et leur destin, entre la terre qui les porta et les fruits qu'ils la contraignirent à donner. Mais d'autres se contentent d'*exprimer* leur expérience et leur époque. On les confond un temps avec elle. Qu'elle s'abîme, ils sont pourtant encore là. Il y avait donc *autre chose*. Mais quoi ?

Marivaux a tellement la couleur de son temps qu'il s'en détache à peine. Il vit dans une société où tout le monde a du talent dans la vie, où l'on s'aperçoit à peine (parce qu'ils sont là) que Marmontel ou La Motte sont incapables de faire passer le piquant de leurs propos dans la platitude de leurs écrits. On admire les historiens, et la pensée de M. de Montesquieu tranche sur le courant des salons. On admire les auteurs tragiques, et les rugissements que La Motte ou Crébillon prêtent à leurs malheureux héros font un tumulte écouté. Mais quoi, Marivaux ? Il fait parler ses personnages comme on parle tous les mardis chez madame de Lambert. Cela semble si simple ! Mais quand les quinquets seront éteints, l'artifice et le naturel d'un temps continueront de briller de tout leur éclat, dans ces dialogues ravissants qui portent la féerie de leur siècle jusqu'aux rivages des nôtres :

*Mais après notre mort se livre notre course*
*La voiture s'étoile ainsi qu'une Grande Ourse*
*Et nos fruits aigrelets se révèlent à point...*

pourrait dire Marivaux aussi bien qu'aujourd'hui le poète.

Marivaux est homme de salons. Salons d'un temps où le talent courait les rues, où le talent courait les ruelles. Mesdames Geoffrin, de Tencin, de Lambert tenaient table ouverte et bureau d'esprit. Avoir de l'esprit était moins un mérite qu'un état, et davantage une habitude qu'un titre.

De toutes les vies qu'il inventa et anima, Silvia, Jacote, Marianne, Lélio, c'est peut-être à la sienne que Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux porta le moins d'attention. Il eut toujours plus de soin de la fortune de ses héros que de la sienne propre. Son paysan parvient, Ma-

rianne réussit, ses amants voient leurs souhaits exaucés, tandis que Marivaux se ruine. Nul destin ne se dérobe à l'indiscrétion avec plus de constance que celui d'un auteur qui porta sur les créatures de son imagination et les vivants de son époque le plus indiscret et le plus aigu des regards. Marivaux naît à Paris, écrit trente-trois pièces, quatre ou cinq romans, un millier d'articles, perd sa fortune, entre à l'Académie. A soixante-quinze ans, il meurt. « Dans sa jeunesse, nous dit d'Alembert, il avait senti vivement les passions. » C'est tout ce que nous savons d'assuré sur la vie sentimentale d'un des plus subtils dramaturges du sentiment. La province ombrage sa jeunesse, la modestie son âge mûr, et l'oubli ses dernières années. Derrière le masque des comédiens, dans la pénombre de la vie privée, nous ne pouvons que deviner le sourire d'un homme, son esprit et son cœur.

La première comédie écrite en collaboration par Marivaux, et qui ne nous est pas parvenue, s'intitulait *L'Amour et la Vérité*. La première anecdote qu'il nous rapporte sur sa jeunesse se déroule autour d'un miroir. Le dernier essai critique qu'il écrivit s'intitule *Le Miroir*. L'amour, la vérité, les visages et leurs reflets, ces miroirs de l'homme, les glaces, la scène, les salons déjà, en même temps qu'il rencontre les Italiens, l'œuvre de Marivaux et sa pensée s'organisent autour de ces thèmes. Ce qui distingue l'homme du reste de la Création est-ce la parole, l'usage des mains, le rire, les passions? Non. C'est le pouvoir de *réfléchir* et de *se réfléchir*. La maîtrise du feu, celle des animaux et des forces naturelles a moins de mystère peut-être, et moins de prix, que celle des miroirs. Sylvia, Eglé, l'ingénue de la jeunesse de Marivaux dont le miroir lui révéla les duperies, participent toutes de cette Alice à la suite de laquelle Lewis Carroll nous fait faire *La Traversée du Miroir*. Dans l'extrême et dangereux accomplissement d'une civilisation qui se résume et se consume, Marivaux ne parvient à rendre au théâtre son éternelle jeunesse qu'en appelant à lui le plus vieux et le plus constant des mythes, celui du miroir. Avant d'être le théâtre des réticences, des craintes, des mensonges et des illusions volontaires, le théâtre de Marivaux est un théâtre de la vérité. L'amour et la vérité, les miroirs nous en livrent l'exacte image.

Que Marivaux ne soit point seulement dans le marivaudage, certes. Et qu'il ait tout tenté, tout effleuré, nous le verrons aussi. Mais dans toute œuvre valable il nous faut chercher l'idée fixe, l'entêtement du créateur, et de quelle obsession ses créations l'ont délivré. Il n'est question dans ce théâtre que de l'amour. Mais que craint-on ici, que fait-on, quel est le péril le plus redoutable qui se puisse concevoir? C'est aussi l'amour. Vous distinguez mal ces êtres, ces marquises, et les péripéties qui les entraînent. Comme les Chinois, à nos yeux, sont toujours semblables, toutes les comédies de Marivaux se ressemblent. Mais c'est que toutes jouent de la même ambiguïté. Chacun ici cherche sa vérité, se trouve. Chacun rencontre l'amour et le perd. Aimer, c'est se dérober à soi-

même. « Je suis ravi », dit l'amoureux enfin comblé. Croyait-il si bien dire? Ravi à lui-même. Il n'est question que d'amour chez Marivaux, mais jamais l'amour ne s'y avoue. Théâtre d'amour, théâtre de l'amour, le théâtre de Marivaux est un théâtre singulièrement dépourvu de déclarations et d'aveux. Le verbe aimer y est peut-être le verbe le plus rarement employé à la première personne. Quand Dorante et Angélique se sont rejoints enfin, au terme du *Préjugé vaincu*, lorsque son père dit à Angélique : « Que signifie ce que je vois? Dorante à vos genoux, ma fille? », Angélique ne répond pas : « Oui, mon père, car je l'aime enfin », mais : « Oui, mon père, je suis charmée de l'y voir, et je crois que vous n'en serez pas fâché. Dispensez-moi d'en dire davantage. » Quand Silvia, dans *La double Inconstance*, cède enfin à la passion du prince, elle ne lui dit point : « Je vous aime », mais : « Si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez ». Et quand enfin une autre Silvia, celle du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, cherche comment exprimer à Dorante le feu de sa passion, dit-elle « Je vous aime »? Non. Elle murmure seulement : « Savez-vous bien que vous me charmez? » Et elle a tout dit.

Vous dites de ce théâtre qu'il est mièvre, et féminin, et fragile. Mais tout entier il repose sur le sentiment le plus viril et le moins complaisant qui soit aux faiblesses du sentiment, le sentiment que l'amour n'est pas quelque chose d'honorable. L'amour, dit cet autre, c'est beaucoup plus que l'amour. Mais pour Marivaux, c'est beaucoup moins que l'amour : une duperie, une épreuve, un mensonge. On n'y cède qu'enfin vaincu. Où est la vérité? Dans l'action.

N'allons pas si vite pourtant.

Car cette défiance peut nous mener plus loin que nous ne le souhaiterions. Celui qui ne croyait plus à l'amour cède à tous les caprices du désir, à tous les coups de vent de la passion. Il refuse l'amour, par pudeur, et s'y abandonne par mépris. L'amour n'existe peut-être pas. Du moins faut-il y croire pour se sauver. Dans *La Réunion des Amours* Marivaux décrit l'amour à la mode, l'amour d'une Europe qui est déjà l'Europe galante. Cupidon raille ces amants qui ne savaient (jadis) que soupirer, languir, perdre leur temps, s'interroger, hésiter, mourir et ressusciter. Il a changé les hommes là-dessus : « Au lieu de soupirer, ils attaquent; ils ne disent point, faites-moi grâce, ils la prennent; ils ont du respect, mais ils le perdent; et voilà ce qu'il faut. »

Mais chez Marivaux ni l'écrivain, ni l'homme ne sont de cet avis.

L'écrivain? Oui, car on ne peut construire une œuvre d'art sur les caprices de l'épiderme, les coups de foudre du désir, les éclairs fugitifs d'une volupté sans racines. Il n'y a point, jusqu'à Sade, de roman, ni de théâtre du libertinage. *Les Liaisons dangereuses* sont le roman des interminables et patientes préparations du plaisir, non du plaisir lui-même. Quant au théâtre, il n'en est pas question. Comment bâtir une pièce, ses trois ou ses cinq actes, sur des passades et des toquades, autour d'étreintes fulgu-

rantes et sans lendemain, que rien n'avait annoncé, ni fait prévoir, qui n'ont ni suites, ni traces, ni conséquences ? Ce n'est peut-être pas avec les bons sentiments qu'on fait de la bonne littérature, mais c'est sans doute avec les sentiments naturels qu'on fait du bon théâtre. Et la nature est lente germination, mûrissement patient, la nature est toute tissée d'attente et de durée : « Eh, que n'as-tu eu l'esprit de m'aimer tout d'un coup » ! s'écrie Lisette dans *Les Serments indiscrets*. Mais ce regret est vain : si l'amour était né tout d'un coup, il n'y aurait pas eu la comédie, il n'y aurait pas eu Marivaux. Et peut-être n'y aurait-il pas eu de civilisation.

Car où l'écrivain trouve son compte, l'homme également. Dans cette angoisse que donne l'amour, ce sentiment d'être soudain totalement livré à un autre être, dans ce choix qui n'en est pas un, l'homme ressent violemment tout ce que la passion a d'arbitraire et de contingent. Pourquoi lui et pas un autre ? Pourquoi elle et pas une autre ? Mais comment se délivrer de cette angoisse si la hâte et l'indifférence multiplient les engagements et les plaisirs ? De son destin don Juan tire-t-il plus de joie ? Je n'ai qu'une vie à vivre, du moins y pèserai-je les actes qui la composeront.

Marivaux refuse l'amour libertin, ses brutalités, sa hâte. Que pensera-t-il du mariage, tel que du moins on le pratique en son temps ?

Il est un personnage que rien ne pourrait contraindre les auteurs de théâtre du temps de Marivaux à abandonner, un personnage toujours présent ou toujours proche, menaçant ou pacifiant, souvent l'un et l'autre à la fois, actif, obscur, docile, puissant, immuable, demandé par les uns, écarté par les autres, tour à tour maudit, imploré, supplié, défendu, un héros demeurant, au sein de tous les orages, impassible et indifférent — un personnage souvent muet, et toujours décisif, dont les registres de régie nous précisent les accessoires avec une monotone constance : une écritoire, une plume, une rame de papier — un personnage cauteleux, insignifiant et redoutable, qui se tient dans la coulisse de toutes les comédies, dans l'ombre de tous les drames, derrière le rideau de toutes les farces. Ce personnage, avec sa perruque à huit marteaux, ses bésicles en équilibre sur un nez vermillon, le portefeuille débordant de papiers, toujours à la poursuite d'une écriture perdue, d'une plume égarée, et qu'il faudra interminablement tailler dans des lazzis classiques, ce personnage solennel, ridicule, indispensable, c'est le notaire.

Au dénouement des comédies de Marivaux, surgissant du jardin où il attendait la décision, d'un cabinet où il rangeait des papiers, de son étude où on l'avait fait mander d'urgence, noirâtre, emperruqué, cérémonieux et éternel, le tabellion apparaît, établit un contrat, qu'on signera dès le rideau tombé, pour s'épouser tout aussitôt. L'incroyable rapidité des unions, cette vélocité dans la course aux noces, cette fièvre des mariages entendus, conclus, noués et fermés en quelques heures, ce n'est pas seulement une convention théâtrale. Madame d'Épinay, dans ses *Mémoires*, raconte plaisamment le mariage de madame d'Houdetot. On

a proposé à ses parents un parti. On dîne ensemble pour en débattre. Au dessert : « Tenez, s'écrie le père du jeune homme, ne traitons pas cela avec tant de mystère. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non. Mon fils vous convient-il ? Oui ou non ; et à votre fille, oui ou non de même, voilà l'item. Notre jeune comte est déjà amoureux ; votre fille n'a qu'à voir. S'il ne lui déplaît pas, qu'elle le dise... Prononcez, ma filleule. » La filleule se trouble, rougit. Le père comprend. « Oui, reprend-il, il vaut mieux traiter d'abord les articles, et les jeunes gens pendant ce temps causeront ensemble. » On se met d'accord en vingt minutes sur les affaires d'argent, et l'on conclut : « Signons le contrat ce soir. Nous ferons publier les bans dimanche ; nous aurons dispense des autres, et nous ferons la noce lundi. » En cinq jours, mademoiselle de Bellegarde a été demandée en mariage, fiancée, a signé son contrat, prononcé le oui sacramentel et commencé une vie nouvelle.

Comme le fait dire Chevrier à une jeune personne : « On me prévint qu'on ne voulait point gêner mes inclinations, et que c'était dans le dessein de me laisser la maîtresse de mon cœur qu'il fallait que j'épousasse le comte de Courmont, que je n'avais jamais vu. »

Telles sont les mœurs. Le choix, la liberté, l'élection n'ont point de part dans ce qui pèsera désormais sur tout le destin d'un être. L'homme reste libre, et même marié, de vivre ailleurs une vie dont il soit responsable. Mais la femme ? Celui qu'on lui destine, et qu'on lui impose, c'est peut-être pourtant celui qu'elle eût choisi d'elle-même. Mais comment le savoir ? Elle a quelques heures devant elle, parfois, pour en juger. « Les jeunes gens pendant ce temps causeront ensemble. » Tout le théâtre de Marivaux est un compte rendu de cette conversation-là. Mais il la transpose dans la durée de théâtre, cette brève lenteur en trois ou cinq actes. Une heure lui suffit pour faire traverser à ses héros une éternité de scrupules, de retours et de détours.

C'est toujours à l'instant où un être est le plus vulnérable que Marivaux le saisit. Ses héros sont des adolescents, de très jeunes gens, surpris au moment où les sentiments cherchent leurs mots, les désirs leur visage, les incertitudes leur engagement. Et s'il peint des êtres moins neufs, le veuvage, la solitude, l'absence ou le regret leur rendront à la fois l'innocence et la fragilité. Pour les uns et les autres, l'amour est moins un accomplissement qu'une libération : ils y voient moins les entraves qui les attendent que la délivrance qu'il y trouveront. Et s'ils étaient totalement livrés à eux-mêmes, peut-être est-ce le premier venu qui saurait sans effort les ravir : c'est le cas des héros de *La Dispute*. Quand le cœur ne désire rien tant que de s'attacher, que de pièges lui sont tendus ! Il est un temps où pour aimer quelqu'un, peut-être suffit-il de songer à l'aimer.

Marivaux a raconté dans une des feuilles du *Spectateur français* une admirable et cruelle histoire. Une jeune fille a souhaité que son amant l'abandonnât. Elle est lasse de lui : elle veut qu'il soit las d'elle. Elle s'est ouverte de ce dessein à son amie la plus chère, dont elle voudrait que

l'infidèle s'éprenne. La confidence pénètre lentement dans l'esprit et le cœur de l'amie. Marivaux en analyse la progression avec une audace incroyable, dans une des plus longues phrases (et des plus belles) de notre littérature, une phrase sinueuse, précise, enveloppante, ramifiée et inflexible, une superbe et doucereuse machine infernale des mots qui fait déjà songer, deux siècles avant Proust, à Proust :

Cet homme qui n'avait point d'amour pour mon amie, l'aveu sincère qu'il en avait fait, cette amie qui méditait elle-même un dessein, qui souhaitait que son amant vînt à m'aimer, qui me disait qu'il était aimable, et qui me le persuadait ; je ne sais combien de petites remarques qui venaient alors s'offrir en foule à mon esprit ; les regards de ce jeune homme que je me ressouvenais d'avoir souvent surpris sur moi ; ceux que j'avais à mon tour jetés sur lui ; les motifs que je donnais aux siens ; la confusion où j'étais de ce qu'il avait pu lire dans les miens ; de simples paroles, des actions que je ne pouvais m'empêcher d'interpréter de sa part, que j'avais crues innocentes de la mienne, et qui ne le paraissaient plus ; je voyais dans tout cela des présages qui menaçaient mon cœur d'un accident qui m'attachait, et que je ne pouvais m'expliquer ; j'y voyais une fatalité, ou plutôt je voulais l'y voir. Je m'égarais dans un chaos de mouvements où je m'abandonnais avec douceur, et pourtant avec peine.

C'est un des thèmes constants de Marivaux que celui d'un amour provoqué, concerté par des comparses à la tête froide : Trivelin et Lisette dans *La double Inconstance*, le baron ou les soubrettes des *Surprises de l'Amour*, tant d'autres valets pressés de voir leurs maîtres enfin s'aimer et se le dire. Dans *Les Fausses Confidences*, Marivaux va plus loin encore. Dubois, le domestique, décide que son maître épousera la riche Araminte. Dorante accepte de feindre l'amour, mais le voici pris à son jeu : « Dans tout ce qui s'est passé chez nous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie. » Le désir de l'enrichir était vrai, et celui de séduire Araminte. Mais l'amour aussi est devenu vrai. En amour, il suffit souvent de vouloir aimer pour aimer déjà.

Cela, Marivaux le sait. Et aussi bien ses héros. On les voit déjà épris et se refusant à le vouloir. Rien n'est plus loin de Chérubin que le héros marivaldien. Chérubin veut aimer, Chérubin aime l'amour. Mais les créatures de Marivaux veulent ne pas aimer, veulent ne pas vouloir aimer. (Tant pis si parfois d'autres le veulent pour eux.)

Car aimer, c'est se livrer. Il faudra un siècle encore pour qu'on en vienne à trouver dans cet abandon l'essence même de l'amour, et sa noblesse, et sa grandeur. Mais Marivaux tient ici davantage de Corneille que de Musset. Ses héros ne marchent point sans réticences, ni sans plaidoiries vers le verdict final qui les mettra dans la dépendance d'autrui. Aimer, c'est souhaiter conquérir, et davantage : c'est exiger d'un autre qu'il souhaite être conquis. Il faut obtenir de celui qu'on aime ce consentement total, et ce consentement heureux. Obtenir n'est rien. Nous voici bien vite au delà. L'amant ne veut rien obtenir, il veut qu'on lui propose, qu'on lui donne. Il n'exige point, il attend, il reçoit. Le sentiment qu'il a fait naître, il veut qu'il soit né de lui-même. Au seuil de son amour, voici l'amant saisi de cette profonde angoisse qui s'enracine dans son corps et dans son cœur, de cette incertitude et de ce doute

qu'une vie entière d'amour lui semble incapable d'apaiser. Il a beau savoir que la volonté peut tout, et même faire naître l'amour, cet amour qu'il a voulu, il prétend ne plus le vouloir. Que cette conquête soit un don, voici ce qu'il exige. Aucune pièce de Marivaux qui ne soit l'histoire de cette peur d'aimer qui s'empare du cœur à l'instant où il aime déjà.

Marivaux a encore autre chose à nous dire. Que si, dès que le rideau se lève, ses héros aiment déjà, cela ne signifie point pourtant qu'ils y consentent. L'immense découverte de ce théâtre, c'est que l'intérêt psychologique peut résider ailleurs que dans l'incertitude ou le conflit des passions et de la volonté. Silvia, Dorante, la comtesse, quand nous les découvrons, leur amour est déjà né. Nous le savons, et elles aussi. Et elles refusent, sinon de se l'avouer, du moins de l'avouer. Ce n'est pas de coquetterie qu'il s'agit, et s'il y a jeu, c'est un jeu sans frivolité. La vérité que Marivaux nous révèle, c'est qu'il n'est de sentiment qui ne doive lentement mûrir en nous si nous en voulons être assurés. L'esprit veut s'accoutumer à ce qu'il a engendré avant de s'y reconnaître. Il faut aux passions, après un peu de hâte, quelque lenteur. J'aime, mais c'est encore sans aimer. Ni la lucidité, ni le consentement ne peuvent encore fortifier cet amour qui doit patiemment se nourrir de ma substance. Les sentiments neufs nous effraient, car nous ne nous y reconnaissons pas. Vient pourtant le temps où notre amour nous ressemble. Alors le rideau peut tomber. Lentement. « Ce qui se passe dans les fontaines profondes, dit Nietzsche, s'y passe avec lenteur. Il faut qu'elles attendent longtemps pour savoir ce qui est tombé dans leur profondeur. » Tout être est une fontaine profonde. Nous le voyons dans Marivaux.

Quand on mesure l'étendue des problèmes qu'aborde, soulève et résoud Marivaux, quand on refait lentement la route qu'il fait parcourir à ses héros au galop de ses dialogues cliquetants et rapides, quand on découvre enfin les richesses d'analyse qui nourrissent ce théâtre d'apparence si frivole, on demeure confondu de l'économie de moyens de Marivaux, de la sécheresse, parfois un peu déroutante, de sa langue, de ce qu'il y a en lui, selon une très juste formule de M. Marcel Arland, de « schématique et d'ondoyant » tout à la fois. Son dialogue est d'une concision, d'une discrétion, d'un dénuement absolument incroyables. Moins de mots encore qu'à Racine suffisent à Marivaux. Les reproches de ses contemporains quant à ses métaphores, ses complications, ses recherches, nous apparaissent aujourd'hui absurdes. La langue de Marivaux est une langue de théâtre, étonnamment nue, parfois squelettique même, et que le jeu des comédiens, les mouvements de la scène, ses lumières, ses dimensions parviennent seuls à colorer des nuances de la vie. Le style de Marivaux, poète sans lyrisme, précieux sans images, analyste sans analyses, est une pure algèbre des valeurs sentimentales.

CLAUDE ROY

# IMAGES DE PARIS

UNE nouvelle année devrait commencer avec le Printemps ; alors elle inspirerait confiance, et les plus pessimistes ne pourraient se défendre d'en attendre des jours meilleurs : l'espoir naîtrait avec les feuilles. Tandis qu'après l'Automne mélancolique, dans cette dernière semaine de décembre où commence l'hiver, les fêtes semblent bien artificiellement placées ; les nuits trop longues favorisent les sombres méditations et l'attente angoissée du lendemain. Et puis janvier est un mois triste, qui a toujours eu un air de morte-saison. Aux temps heureux, Paris se vidait : la jeunesse le fuyait pour la montagne, et d'autres allaient réchauffer des corps moins souples au soleil du Midi. L'habitude était prise par beaucoup de choisir cette époque pour celle de leurs vacances. Aussi tout paraissait endormi dans la ville, et la vie mondaine ou artistique attendait pour reprendre que Paris se réanimât. Les infortunés qui restaient devaient ressasser leurs plaisirs passés et se nourrir de projets. Cette fois-ci encore, il nous faudra peut-être hiverner en vivant de souvenirs, car 1946 a fini en beauté et l'on ne peut s'attendre à voir recommencer de sitôt les brillantes manifestations suscitées par l'U.N.E.S.C.O. Ce sigle sonore, dont la particularité est de réunir sans ordre les initiales de son thème : Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture, s'est installé définitivement dans notre mémoire reconnaissante. Nous devrons à l'U.N.E.S.C.O., dont l'ambition est « d'élever les défenses de la Paix dans l'esprit des hommes par l'association des élites intellectuelles du monde », d'avoir du moins, durant plus d'un mois, rendu à Paris son éclat de jadis. Expositions, conférences, festivals de théâtre, de musique, de danse et de cinéma se sont succédé. Il nous a ramené un maître dont nous fûmes si longtemps privés : le pudique et tendre Bruno Walter, qui anima l'orchestre du Conservatoire. Il nous permit d'applaudir Robert Casadesus, Pablo Casals, le magni-

fique pianiste polonais Malcuzynski, l'orchestre philharmonique de Prague dirigé avec fougue et passion par Kubelik, d'admirer la discipline du Concertgebouw d'Amsterdam sous la sobre autorité de M. Van Blenum, de revoir les Ballets des Champs-Élysées, et enfin l'Old Vic Theater de Londres, avec Laurence Olivier, qui interpréta *King Lear*. Ne serions-nous redevables à l'U.N.E.S.C.O. que de ces quelques soirées-là, où se dépensèrent de si prestigieux artistes, qu'il nous faudrait déjà lui adresser un grand merci. Mais les semaines étaient trop courtes et passaient sans que l'on pût faire tout ce qui tentait le cœur et l'esprit. Paris revivait. Il ne fallait que certains noms célèbres affichés sur ses murs pour que la foule se précipitât dans les agences et les bureaux de location. L'Old Vic joua Shakespeare six fois de suite au théâtre des Champs-Élysées, sans que cette énorme salle pût contenir tous ceux qui souhaitaient voir *le Roi Lear*. Pourtant c'est une œuvre difficile, compliquée, une très sinistre histoire. Combien parmi ces spectateurs enthousiastes savaient-ils assez l'anglais pour comprendre le texte, combien d'autres avaient-ils jamais lu la pièce, même traduite? Certains consciencieux avaient apporté une brochure, comme d'autres le font d'une partition au concert, et perdaient à essayer de la déchiffrer dans l'ombre les jeux de scène et les mimiques qui eussent pu leur permettre de suivre l'action. Mais tous étaient venus pour Laurence Olivier, dont le génie transparaît même pour ceux qui n'entendent pas la langue qu'il parle. Il ne leur était nécessaire que de le voir bouger, vieillard encore majestueux, mais au bord de la sénilité, à qui la folie ôte bientôt toute pesanteur et fleurit ce vieil elfe qui flotte sur la lande. Mais il y a, en outre, sa voix aux inflexions subtiles, le rythme de sa parfaite diction, son étonnante identité avec les créatures de Shakespeare. Les jeunes femmes réclament de lui, pendant qu'il est encore si jeune, un Roméo. Quelques films l'avaient rendu ici célèbre : *les Hauts de Hurle-Vent* où il fut un inoubliable Heathcliff, *Orgueil et Préjugé* où l'on découvrit qu'il est beau, *Lady Hamilton* où, sous les traits de Nelson, il personnifiait la gloire et l'amour. Il joua aussi, l'an dernier, *Richard III* et l'on avait compris qu'il est un des plus remarquables acteurs de ce temps. La presse est unanime à le célébrer, mais ne le ferait-elle pas que sa renommée suffirait à drainer vers lui le public. Car le succès est un écho : il répète un nom, mais loin d'en affaiblir la sonorité, il l'enfle à mesure qu'il le propage. Point n'est besoin de réclame coûteuse, la meilleure est la plus économique : celle que l'admiration fait circuler de bouche à oreille, la réclame « parlée », qui justifie cet axiome bien connu des gens de théâtre, qu'une salle en renvoie toujours une autre. Comment pourrait-on en douter, quand on sait que certains spectacles font chaque soir invariablement le maximum de leur recette, tandis que pour d'autres celle-ci diminue en suivant une progression mathématique. On ne comprend pas alors cette décision prise de supprimer les répétitions générales et de n'inviter les critiques à se prononcer sur une pièce que lorsqu'elle a,

huit ou dix fois déjà, couru sa chance devant le public. Le Comité de défense du Théâtre a cru ainsi diminuer les risques d'insuccès, au cas où des articles sévères, paraissant dès le lendemain d'une première, décourageraient les spectateurs. C'est mal connaître ceux-ci, qui lisent les journaux moins attentivement qu'on ne le croit et ne choisissent pas leurs distractions uniquement sur les conseils de MM. Tels et Tels. Un bon ou mauvais article de critique dramatique n'a jamais eu la moindre influence sur la carrière d'une pièce. Elle ne dure que si ceux qui l'ont vue conseillent à d'autres d'y aller. Et c'est le public, le vrai public payant qui assure sa longévité. (Les invités, cela est bien connu, sont toujours plus difficiles à contenter que ceux qui ont acheté leurs places.) Il vient le premier soir sur la foi d'un nom qu'il admire, celui d'un acteur plus souvent que celui d'un auteur. S'il sort satisfait, il le dira et déclenchera ainsi le succès. Voilà pourquoi les noms conjugués de Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault apparaissant sur le fronton du théâtre Marigny étaient une garantie d'affluence pour leurs spectacles d'ouverture, et leur qualité une certitude que le théâtre ne désemplirait pas. Il est juste de reconnaître que les critiques leur firent d'excellents articles, mais le bruit de leurs louanges se perd dans la rumeur enthousiaste qui court dans Paris au simple énoncé d'*Hamlet* et des *Fausses Confidences*, dont ces grands comédiens ont renouvelé l'éclat. Shakespeare ni Marivaux n'eussent jamais espéré faire pareilles recettes, ni atteindre une telle popularité.

***

Madeleine Renaud, ce fut d'abord une petite fille comme les autres, dans un milieu bourgeois. On l'appelait Mado et elle habitait le XVI^e^ arrondissement. Sa grand-mère était la sœur de celle de Christian Bérard. Des goûters, le dimanche, réunissaient la future Madeleine et le futur « Bébé ». A l'occasion des fêtes, ils récitaient tous deux des fables et des compliments. Ils s'entendaient ensemble mieux qu'avec les autres enfants de la famille. Bientôt le cousin, qui trouvait sa cousine trop sagement mise, lui donna des conseils pour s'habiller. Il lui dessina des robes qu'elle essayait de faire copier. Elle adorait aussi les chapeaux. Pour secouer l'atmosphère de Passy, elle décida, à seize ans, de travailler et de se faire modiste. Pourtant, elle n'était pas très sûre que ce fût là sa véritable vocation. Elle se souvint alors de ses récitations du dimanche et se dit tout à coup : « Si je devenais actrice... » A ce vœu timidement exprimé, sa mère répondit posément : « Je veux bien, mais au Théâtre-Français. Je ne te veux pas à l'Odéon, je ne consentirai jamais à ce que tu traverses la Seine, le soir. » Et Madeleine Renaud, qui trouvait cette défense légitime, entra au Conservatoire, ne doutant pas qu'elle obtiendrait un premier prix et un engagement à la Comédie-Française. Elle eut l'un et l'autre, comme elle a tout ce qu'elle décide d'avoir et réussit tout ce qu'elle

entreprend. Rien ne lui coûte aucun effort ; elle suit instinctivement sa ligne, une ligne ascendante qui l'a menée à la gloire sans qu'elle ait jamais négligé sur sa route aucune de ses obligations, même les plus modestes. Elle travaille, elle répète, elle joue, elle élève son fils, s'occupe de sa famille, entoure ses amis, elle dirige sa maison, elle surveille la cuisson de ses confitures, combine des menus savoureux, reçoit, sort, voyage, conduit sa voiture, mais faisait aussi de la bicyclette, sac au dos. Elle collectionne les beaux livres, elle les lit et arrose les plantes qui débordent depuis le balcon jusque dans son salon, sous l'œil gigantesque d'un portrait — un portrait dû à Picasso — accroché au-dessus de la cheminée. Chacune de ses différentes activités, prise séparément, semble toujours celle qui lui convient le mieux.

Quel est donc son secret ? Où trouve-t-elle le temps de faire tout ce qu'elle fait ? Comment une femme qui se plie si docilement aux besognes journalières peut-elle aussi être toutes celles que rêvèrent Shakespeare, Molière, Marivaux, Beaumarchais ou Musset et demeurer cette blonde à figure de chatte malicieuse, accomplissant avec souplesse cette gymnastique qui la balance, du matin jusqu'au soir, des réalités de la vie quotidienne aux fictions miraculeuses du théâtre ? C'est que rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Ce ne serait pas encore assez pour Madeleine Renaud que d'avoir tous ces dons et un talent si exceptionnel. Les personnages qu'elle incarne avec une si brillante facilité ne laisseraient pas dans notre mémoire une trace si profonde, si elle ne leur donnait des racines dans la terre, cette terre où elle-même est si solidement plantée.

***

C'est en tournant *Hélène Wilfur*, de Vicki Baum, que Madeleine Renaud fit la connaissance de Jean-Louis Barrault. Ils s'aimaient dans le film, ils continuèrent à s'aimer quand ils eurent fini de le jouer, ils se marièrent et devinrent ce couple célèbre. Un couple tout simplement aussi. Une de ces rares associations où l'amour ne détruit ni la femme, ni le mari, où leurs personnalités ne s'usent pas en s'affrontant, où deux êtres restent aussi plaisants à voir ensemble qu'ils l'étaient séparément. Un mariage d'acteurs, c'est difficilement réussi. On pense d'abord à celui de Molière et d'Armande Béjart, mais il y a d'autres dangers. Il est rare qu'ils aient tous les deux du talent, ou bien ces talents ne s'accordent pas, ne se complètent pas. L'un dessert l'autre, ou est obligé de se sacrifier, d'accepter des rôles hors de son emploi. Une jalousie professionnelle peut naître. Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault ont su et sauront éviter tous ces écueils. Ils ont le respect de leur mutuel génie, une grande intelligence de leurs possibilités respectives, et s'ils jouent ensemble, c'est sans se faire de concessions. Madeleine Renaud était à la Comédie-Française. Ce n'est pas à cause d'elle que Jean-Louis Barrault finit par

y entrer. Il espérait seulement pouvoir y travailler selon ses goûts, et que ce beau théâtre lui donnerait la faculté d'interpréter des rôles qui le tentaient, de mettre en scène des œuvres qu'il aimait. Il y monta *Phèdre, Antoine et Cléopâtre* avec ferveur et, de façon remarquable, *le Soulier de satin*. Et puis il comprit qu'il ne pouvait plus rien y faire, il donna sa démission. Madeleine Renaud n'hésita pas à en faire autant. Parmi tant de vraies raisons qui l'incitaient au départ, qui sait si l'une d'elles n'était pas cette promesse faite à sa mère jadis : « Je ne traverserai pas la Seine pour aller jouer à l'Odéon »? Celui-ci a beau s'appeler maintenant la Salle Luxembourg, et être une succursale du Théâtre-Français, il n'en est pas moins resté pour elle de l'autre côté de l'eau.

***

Le père de Jean-Louis Barrault était pharmacien au Vésinet. Il était passionné de théâtre et, avec sa femme, avait créé une petite compagnie théâtrale d'amateurs qui éblouissait son petit garçon. Il mourut très jeune. Jean-Louis fut élevé par son grand-père, qui exigea de lui des études sérieuses. Pourtant, le jeune homme ne rêvait que peinture. Quand il lui fallut gagner sa vie, il dut entrer chez un de ses cousins, mandataire de fleurs aux Halles. Métier moins poétique qu'on ne le croit, car on n'y manie guère que des caisses ou des paniers, où roses et tubéreuses demeurent cachées, et le nouvel employé avait beau en dérober quelques-unes, leur parfum ne le consolait pas de se lever si matin. Il entra alors, peut-être pour se rapprocher des peintres, comme comptable aux « Couleurs Lefranc », voulut ensuite être professeur de dessin au collège Chaptal, et n'y fut jamais que « pion ». Il y fit le pénible apprentissage de la cruauté des enfants, mais d'humeur moins sensible que le « Petit Chose », il n'essaya pas de se pendre avec sa cravate et y gagna le sens de l'autorité. Faisant réciter des leçons, des vers et des passages de Racine ou Molière, il reprit goût au théâtre. Il n'avait pas le moyen d'y aller, et ne fut même pas de ces jeunes gens obstinés qui attrapent des bronchites en faisant la queue devant le guichet du « parterre » ou du « paradis ». Mais dans son imagination, les pièces qu'il aimait s'y construisaient aisément.

Il apercevait quelquefois au « Criterion », un bar de la rue d'Amsterdam, Lugné-Poe qui y tenait ses assises. Il voulait lui parler et ne l'osait jamais. Mais il écrivit à Dullin. Que put-il bien lui dire qui persuada celui-ci de le convoquer pour une audition? Barrault s'y rendit ; il avait l'intention de réciter un texte de Max Jacob. « — Non, dit Dullin, donne-moi autre chose. Qu'est-ce que tu sais? » « — Je sais *Britannicus* et *les Femmes Savantes*. » « — As-tu amené ta réplique? » Ça, Barrault n'en avait pas eu l'idée, et d'ailleurs qui aurait-il pu amener? « — Mais je sais tous les rôles », ajouta-t-il. Et il se mit, en effet, à réciter et mimer

tour à tour Néron, Narcisse, Agrippine, Chrysale, Henriette, Armande. Il allait et venait, gesticulant, ardent, plein de foi ; sa silhouette se découpait sur les murs éclairés du cabinet de Dullin, derrière des vitres sans rideaux. En face, dans un hôtel louche, les clients s'appelaient d'une fenêtre à l'autre et riaient bruyamment de l'agitation de ce solitaire. Ce fut là son premier public, le premier aussi qui vit en lui ce mime qu'il fut souvent par la suite. Sans doute ne se laissa-t-il pas démonter par ces moqueries qui traversaient la rue, car Dullin lui demanda de suivre son cours, « à l'œil », avec défense de parler à quiconque de la faveur qu'il lui accordait. Bientôt, il lui confia un petit rôle dans *Volpone*. Mais lorsque Barrault, à sa majorité, en 1931, toucha l'héritage de son père, 17 000 francs, il décida de louer le théâtre de l'Atelier pour quinze jours, et d'y monter *Tandis que j'agonise*, un mimodrame qu'il avait tiré du roman de Faulkner, et dans les milieux d'avant-garde on commença à parler de lui. Plus tard, il monta aussi *La Faim*, inspiré de Knut Hamsun et *Numance*, de Cervantès, au théâtre Antoine, puis un *Hamlet*, d'après Laforgue, façon pour lui de s'approcher, sans encore oser y toucher, de celui de Shakespeare. Il tourna enfin ses premiers films. On parlait de lui de plus en plus, et il prit l'habitude de recevoir chaque semaine, dans un vaste atelier peu meublé, toute une jeunesse passionnée d'art et de théâtre. Autour de quelques bouteilles de vin, on discutait, on bâtissait des projets. Ces réunions étaient un succès et on y venait chaque jour plus nombreux. Mais l'hôte s'en dégoûta le jour où un jeune homme, qu'il connaissait bien de vue, le rencontrant, lui dit bonjour cordialement et ajouta : « Tu devrais venir un soir chez Barrault. J'y étais hier, c'est très agréable... »

***

Ce sens de l'autorité que Barrault a rapporté des salles d'études de Chaptal, s'il l'a chèrement payé, il en bénéficie aujourd'hui quand il dirige une répétition. Cette fois-ci, ses élèves sont souvent bien plus âgés que lui, mais il s'impose à eux par son prestige, son intelligence, et la discipline qu'il exige d'eux, il l'obtient facilement par le charme et la gentillesse de ses manières. Sa ténacité dans le travail force aussi le respect. Au théâtre Marigny, l'effort qu'il a fourni depuis trois mois en montant successivement *Hamlet*, *les Fausses Confidences*, *Baptiste* et *les Nuits de la Colère* aurait, pour d'autres, suffi à animer plusieurs saisons théâtrales. Répéter tous les jours, jouer chaque soir, être alternativement le Prince de Danemark, le malin Dubois, le touchant Pierrot de la pantomime de Prévert et encore le douloureux héros de la pièce de Salacrou, savoir à peu près tous les rôles de chaque spectacle, puisqu'il les a fait travailler, former des projets multiples, préparer *le Procès* de Katka, qu'il a lui-même adapté pour la scène et dont Gide écrit les dialogues, méditer sur *Amphitryon*, *le Misanthrope*, *les Sincères*, de Mari-

vaux, qu'il pense donner la saison prochaine, combiner une grande tournée pour le printemps, tout cela lui fait une vie bien remplie et entièrement donnée à l'amour du théâtre.

Il n'est pas une particularité du métier de comédien ou de celui de metteur en scène sur laquelle Jean-Louis Barrault n'ait réfléchi, pas une question les concernant qu'il n'ait approfondie. Il peut prodiguer les conseils les plus précieux à un acteur sur la façon de comprendre un rôle, de diriger son souffle, sa voix et son corps et jouer de lui comme d'un instrument dont il connaîtrait toutes les ressources. Durant les répétitions, il se tient debout comme un chef d'orchestre, juché sur un praticable qui passe au-dessus de la rampe. De là, aucune fausse note ne lui échappe. Il surveille la plantation du décor, répare la maladresse d'un machiniste, lui donne au besoin un coup de main. Il reprend une faute de mémoire ou corrige l'intonation d'un artiste et parfois, pour ne pas interrompre l'action, bondit sur la scène et, adroit et silencieux comme un chat, arrive doucement derrière un personnage, le pousse ou le tire, pour rectifier une attitude, indiquer un mouvement. Puis il se glisse à sa place pour dire ses propres répliques. Tout en jouant, il n'oublie rien de ce qu'il a voulu, préparé et l'erreur d'un électricien qui ne lui a pas donné à la minute même où il l'avait décidé telle ou telle lumière ne lui échappe pas. Il engage alors avec l'homme invisible une conversation technique, dans le mystère de laquelle il ne s'embrouille jamais, pour déclarer que le 3 ou le 5 n'ont pas fonctionné, ou qu'il fallait allumer le 7, ou grouper le 8 avec le 9 après avoir éteint le 2. Obligé de ménager sa voix, tout cela se passe sans cris, ni discussions inutiles et dans une atmosphère de parfaite courtoisie. Ce n'est que l'heure de la représentation du soir qui interrompt le travail de l'après-midi. Car quand tous autour de lui commencent à se sentir fatigués, Barrault, lui, ne semble jamais las, jamais à court d'idées. Pendant certaines répétitions de nuit, il a encore, vers cinq heures du matin, ce que ses camarades stupéfaits appellent « ses trouvailles psychologiques », qu'il explique et voudrait voir exploitées sur-le-champ. Pour lui, l'art du geste et du verbe, l'art de l'acteur est celui même de la volonté. A moins, ajoute-t-il, que n'intervienne la grâce qui donne du génie. Le public qui l'acclame dans Hamlet, comme il acclame Madeleine Renaud dans Araminte, ne doute pas que l'un et l'autre n'aient été touchés de cette grâce. L'aisance qu'ils ont dans ces deux rôles difficiles, la liberté, la spontanéité avec lesquels ils les interprètent ne reflètent en rien la contrainte et l'élaboration disciplinée des répétitions.

Labeur invisible que le leur, qui s'achève dans la détente et la joie de la représentation, sans que nul se rende bien compte que, pareils à des amoureux fervents, ils ont longuement pensé au plaisir qu'ils prendraient et à celui qu'ils donneraient.

DENISE BOURDET

*L'Odéon transformé. — L'ouverture de la Salle du Luxembourg. — M. Jean-Louis Barrault. — La traduction de M. André Gide et le caractère d'Hamlet. — La réussite des* **Fausses Confidences** *avec Mlle Madeleine Renaud. — Marivaux et l'italianisme. — Représentation de M. Laurence Olivier dans* **le Roi Lear. — Victor** *et* **Ubu Roi.** *— Renée Falconetti.*

Il y a un peu plus d'un siècle, exactement le 15 novembre 1845, l'Odéon rouvrait ses portes après quelques vicissitudes. Théophile Gautier avait écrit, pour cette occasion, un prologue d'ouverture qu'on peut lire, dans son *Théâtre de Poche*, à côté d'*Une larme du Diable*, un prologue où il faisait dialoguer « un esprit chagrin » et le directeur du théâtre. L'esprit chagrin s'étonnait que l'Odéon recommençât une aventure qui durait déjà depuis plus de soixante-dix ans et qui avait essoufflé, accablé, ruiné un certain nombre de directeurs :

*Pour vous l'entreprise m'effraie*

disait cet esprit chagrin,

*L'Odéon qui ne peut ni vivre ni mourir*
*N'est jamais plus fermé que lorsqu'il vient d'ouvrir...*

A quoi le directeur répliquait par des paroles d'espérance. Mais l'esprit chagrin s'entêtait.

*Personne n'eut jamais caprice plus morose...*
*N'être pas directeur de l'Odéon est chose*
*Si facile, pour peu que l'on soit protégé !*
*Vous êtes né, mon cher, sous un astre enragé ;*
*Si vous m'aviez fait part de ce projet sinistre,*
*J'aurais recommandé votre affaire au ministre ;*
*Il vous eût refusé... par faveur...*

Cette faveur, on le sait, n'a pas été accordée à M. André Obey qui a hérité de l'Odéon, en acceptant l'administration générale de la Comédie Française. D'un Odéon, remis à neuf, il est vrai, et doté d'un nouveau nom. Il s'est, jadis, appelé Salle de l'Hôtel de Condé, lorsqu'il donna asile — déjà ! — aux Comédiens Français, puis Odéon, pour satisfaire aux modes archaïques du directoire, puis, en 1819, Second Théâtre Français, puis Odéon, de nouveau. Le voilà Salle du Luxembourg ; mais son astre n'a pas changé et dès sa réouverture, les arias ont recommencé. On y devait jouer la pièce que le regretté François Porché avait écrit sur Marie de Mancini, en collaboration avec Madame Simone. L'avant-veille de la première, un aréopage où figu-

raient avec l'administrateur du Français quelques conseillers importants qu'il s'est adjoint, décidait que le spectacle, sur le point d'être représenté, n'était pas monté d'une façon assez digne pour la circonstance à laquelle il était réservé. Et le jour même, la pièce, déjà affichée, était retirée du programme. On le déplora pour la mémoire de François Porché, qui a laissé le souvenir d'un charmant esprit, d'une inspiration tendre et claire et pour Madame Simone dont on estime le talent. On le regretta pour la Salle du Luxembourg où l'on avait préparé une soirée officielle. Il fallut remettre l'ouverture à quelques jours et l'on improvisa entre temps un programme de circonstance. Funeste idée : c'était redonner à cette salle l'atmosphère qu'on souhaitait lui voir perdre et aux acteurs de la Comédie-Française une nuance d'odéonisme dont il fallait les protéger à tout prix. Pour comble d'infortune, M. Georges Bidault, président du Gouvernement Provisoire, dut se partager ce soir-là entre les Sciences et les Lettres, entre la Sorbonne où l'on célébrait Pasteur, et la Salle du Luxembourg où l'on allait célébrer Molière... Il y eut de fausses entrées, des « Marseillaises » tardives, et des improvisations. Des habits et des robes du soir, eux et elles aussi remis à neuf, ne parvinrent pas à jeter un éclat sur cette soirée qu'il eût fallu extrêmement brillante — si tant est qu'elle était nécessaire. Pourquoi ne pas débuter tout de go avec la pièce de M. François Mauriac, *Les Mal-Aimés*, dans sa nouvelle interprétation, qui comprenait M. Yonnel, Mademoiselle Janine Crispin et Mademoiselle Denise Noël ? C'eût été plus net et n'eut pas comporté les inconvénients d'un gala manqué.

Mauvais départ, que la représentation du *Tourbillon*, la comédie de M. Bernard Zimmer n'a pas redressé, loin de là, et qui place la Salle du Luxembourg en état d'infériorité sur celle de la rue Richelieu. Elle est pourtant nécessaire, nous ont assuré les gens de la Maison (c'est M. Pierre Dux, alors administrateur provisoire, qui a suggéré cette réforme), pour jouer le répertoire moderne. La Comédie-Française ne montait, les années actives, que deux ou trois nouveautés au maximum. S'il était un succès affirmé parmi ces nouveautés, impossible de l'exploiter, eu égard aux obligations du répertoire. D'autre part, ne nous affirmait-on pas qu'au rythme actuel des créations il y en avait pour quinze ans avant que ne fussent tenus les engagements pris par la Comédie-Française avec les auteurs contemporains ?... C'est ainsi que la Commission de Réforme décida d'adjoindre l'Odéon à la Comédie-Française. L'expérience est encore trop fraîche pour qu'on puisse la condamner, mais il ne semble pas que les habitués du Théâtre Français prennent volontiers le chemin du Luxembourg, ni qu'ils se sentent chez eux dans le théâtre où régna, en son temps, Paul Gavault et quelques autres directeurs peu ambitieux et tout à fait oubliés. Bref, la situation de la Comédie-Française ne semble pas réglée et il faudra à M. André Obey beaucoup d'opiniâtreté et de bonne chance pour la restaurer. On l'espère, pour la sympathie qu'inspirent sa vigueur d'esprit, sa loyauté, — et pour une Maison, qui est une des plus anciennes et des plus attachantes institutions de nos mœurs.

⁂

Or, pendant que la Comédie-Française inaugurait son programme d'hiver sur cette boiterie, M. Jean-Louis Barrault et Mademoiselle Madeleine Renaud, au Théâtre Marigny, prenaient leur vol sur l'aile du succès et

montraient, en jouant Shakespeare et Marivaux, combien leur absence était préjudiciable au théâtre qu'ils avaient quitté. On a fait remarquer, çà et là, que l'Etat était bien grand seigneur qui subventionnait l'entreprise de ces infidèles ! Il est exact qu'il existe une Commission des subventions, dont l'auteur de cette chronique fait partie, et que cette Commission a accordé à M. Jean-Louis Barrault qui la lui demandait, une subvention et une détaxation pour les spectacles qu'ils projetaient de monter. Nous avons été hautement d'avis de le faire, car sans cet appoint, M. Jean-Louis Barrault eût renoncé à son projet, se fût voué au cinéma et le théâtre Marigny eût continué à collectionner, mois après mois, de vieilles dentelles américaines. Nous pouvions user de rigueur envers deux comédiens qui n'avaient pas accepté les réformes de la Comédie, s'en étaient allés avec regret, mais aussi avec humeur, et s'adressaient, pour leur activité nouvelle, à la même autorité dont ils venaient de repousser les disciplines. C'eût été une revanche mesquine contre deux artistes, dont l'une, Madeleine Renaud, a donné à la Comédie-Française taut de témoignages d'un sûr et charmant talent et dont l'autre, Jean-Louis Barrault, est sans doute, dans sa génération, l'homme de théâtre le plus complet qu'il y ait en France en ce moment. Nous ne regrettons pas notre générosité : elle a donné à Paris deux spectacles excellents.

*Hamlet*, d'abord, dans la traduction de M. André Gide. On comprend le goût qu'a eu M. André Gide d'écrire une traduction d'*Hamlet* pour M. Jean-Louis Barrault qu'il admire beaucoup. M. Jean-Louis Barrault a montré à plusieurs reprises le penchant qu'il avait lui-même pour le héros de Shakespeare, pour sa mobilité, les zones d'ombre et les brusques éclats de son caractère, pour un personnage physique dant la tradition appartient plus à l'illustration romantique qu'aux indications éparses dans la tragédie. La vogue d'*Hamlet* date, en effet, du XIX^e siècle. On sait que Shakespeare n'a pénétré qu'assez tard en France. Louis XIV possédait un exemplaire de la première édition in-folio de ses œuvres, celle de 1632 ; mais jusqu'aux *Lettres anglaises* de Voltaire et la traduction fort incomplète du *Théâtre Anglais* de Laplace, en 1746, il ne fut pas question d'*Hamlet* dans la dramaturgie ou sur la scène françaises. Une vingtaine d'années plus tard, Ducis, qui ne savait pas l'anglais, recueillit dans Laplace le sujet de la tragédie et en fit cinq actes en vers, représentés aux Français. « L'œuvre excita, dit un critique contemporain, une terreur profonde ; mais beaucoup de personnes eussent désiré que l'auteur risquât de faire paraître le fantôme comme dans l'original anglais... » Ducis avait, en effet, supprimé le spectre ; en revanche il présentait à la reine l'urne funéraire de son époux en lui demandant de jurer sur ces cendres qu'elle n'était pour rien dans la mort du Roi... Et cette scène produisait, paraît-il, « un grand effet ». Pourtant il est difficile d'imaginer interprétations plus plates que celles choisies par Ducis pour rendre le tragique shakespearien. Une volonté de douceur, de « fins heureuses » lui inspirait des dénouements d'une clémence extraordinaire. Hamlet ne mourait pas, non plus qu'Ophélie, ni Othello, ni Desdémone, ni le Roi Lear. Ce parti-pris de clémence nous fait penser à une savoureuse réflexion de Jules Renard dans son *Journal* (qui semble avoir été écrite aujourd'hui, pour les cinéastes d'Hollywood) : « Ils veulent toujours que ça finisse bien. Ils feraient épouser Jeanne d'Arc par Charles VII ! ». Ducis était prêt aux bienheureux mariages dans tous les pardons...

Shakespeare fut valablement traduit pour la première fois (l'essai de traduction du monologue d'*Hamlet* par Voltaire était fort banal), en 1776 par J.-F. Letourneur, Catuelan et Malherbe, puis par Francisque Michel (1839-1840). Benjamin Laroche (1841-1843) et François Victor- Hugo (1860) qui eut le mérite de fixer la tradition romantique à l'égard de Shakespeare. Après lui Emile Montegut, critique attentif et de culture considérable, publia, en 1867, une traduction, en deux volumes, estimable.

Pour ce qui est de la tragédie d'*Hamlet*, elle a été traduite, en outre, par Guizot (1821), Alexandre Dumas et Paul Meurice (1847), enfin par Eugène Morand et Marcel Schwob pour Sarah Bernhardt. Cette traduction s'écartait volontairement des penchants romantiques (que Sarah pourtant rétablit dans son jeu) et suivait de près, assez rudement parfois, le texte original. Après les frères J.-H. Rosny et dernier en date avant M. André Gide, Guy de Pourtalès s'appliqua à donner, il y a quelque vingt ans, une version d'*Hamlet* dont la fidélité ne glaçait pas trop les nuances d'un caractère essentiellement mobile.

⁂

La traduction de M. André Gide, porte — comme celle qu'il fit d'*Antoine et Cléopâtre* — les marques d'une vive probité intellectuelle en ce qu'elle se réfère constamment au texte original, qu'elle s'efforce vraiment de le traduire dans sa signification rigoureuse et ses difficiles beautés. Cet attachement au sens des mots néglige quelque peu leur musique et s'écarte d'une certaine mélodie intérieure qui est, croyons-nous, le secret du « style » au théâtre. Ce fut le mérite de Jean Giraudoux d'apporter sur la scène française un chant particulier, d'y restituer, dans le goût, cet art du « couplet » perdu depuis Musset. La préciosité, le faux goût sont les dangers de cette recherche, qui, à vrai dire, ne doit pas être une recherche, mais une disposition, un don d'écrire, de se faire entendre harmonieusement. En demeurant lié aux expressions littérales (comme Morand et Marcel Schwob), M. André Gide a ralenti — notamment dans *Antoine et Cléopâtre* — le mouvement de la pièce ; il en a rendu l'interprétation d'autant plus difficile.

Il est certain aussi qu'il a souhaité décaper de ses nuances romantiques le personnage d'*Hamlet*. Cette préméditation est acceptable. Hamlet, comme les grandes créations du théâtre, comme Don Juan, comme Faust sont, en fin de compte, des personnages indéterminés, offerts par le génie au rêve de chaque génération et que les grandes saisons de l'esprit éclairent constamment de nouveaux rayons. Sur le personnage physique lui-même on peut discuter comme le font les comédiens dans le *Wilhelm Meister* de Gœthe : « Hamlet ne peut être que blond, déclare Wilhelm Meister ; c'est un enfant du Nord à la chair triste et lourde, aux yeux bleus. Sa tristesse rêveuse se marie mieux à ce tempérament qu'à la physionomie d'un homme svelte et sec de qui l'on attend plus de résolution et de promptitude. » A quoi la comédienne Aurélie réplique : « Arrière, votre Hamlet épais ! Ne nous le montrez pas débordant de santé ! Le dessein de l'auteur nous importe moins que notre plaisir ; qu'il y consente ou non, nous voulons idéaliser le prince de Danemark. »

Ce dialogue pose, d'une façon excellente, le problème d'Hamlet, problème qui déborde l'aspect physique du personnage pour recouvrir aussi

son caractère. Il est certain qu'eu égard au physique, Wilhelm Meister a pour lui les précisions de Shakespeare. L'auteur ne dit-il pas, par la voix de Gertrude, au cinquième acte : *He's fat and scand of breath.* Il est gras et court d'haleine. Cette indication qui fut peut-être écrite par Shakespeare, pour justifier l'apparence de son interprète, dessine une physionomie opposée à « l'homme svelte et sec », tel que M. Jean-Louis Barrault le représente si bien par sa personne et par son jeu au théâtre Marigny. Or, cet homme sec et svelte, évoqué par Wilhelm Meister est aussi celui « de la résolution et de la promptitude ». Et il semble bien que ce soit celui-là, sur lequel M. André Gide et son fidèle interprète aient mis l'accent. En effet, on l'aperçoit bien plus durant le déroulement de la tragédie que l'Hamlet hésitant, rêveur, et qui se complait dans la méditation de ses actes avant d'agir. Et pourtant cet Hamlet là est fortement caractérisé.. Un « à quoi bon » morose, un goût de cendre aux lèvres, semblent souvent le retenir au seuil de ses décisions. Il montre, par instants, plus d'intelligence lassée dans son propos que de résolution virile ; même il se connaît et se surveille : « — J'effacerai de ma mémoire toute la science des livres pour que ton ordre y subsiste seul, vraiment seul... » dit-il après la première apparition, comme pour se mettre en garde contre son dilettantisme, contre ses faiblesses mêmes. Car on l'entend dire aussi : « J'accepterai l'affront. Je n'ai qu'une force de pigeon et pas assez de fiel pour riposter à l'insulte. Depuis longtemps j'aurais dû engraisser les milans avec la chair immonde de ce drôle... » Ici, la faiblesse se juge.

On le voit, le personnage est double et il est difficile de lui préciser un type physique qui corresponde à la mobilité de son caractère... Cependant, la traduction de la tragédie, tant dans sa version écrite que dans son expression scénique, doit tenir compte de cette dualité, la doser. Il nous a semblé que M. André Gide, par réalisme, par un penchant malin de sa nature aussi, avait plus mis en valeur les préméditations de la vengeance, et la satisfaction du prince à les satisfaire que ces émouvantes éclaircies de rêve et de doute qui traversent l'horizon d'un chef-d'œuvre.

En dépit de cette réserve, le spectacle est d'une constante beauté et M. Jean-Louis Barrault y déploie, de bout en bout, cette force, cette agilité scrupuleuse, cette variété d'expressions qui en font, dans certains emplois, un des comédiens de ce temps les plus originaux. L'un des plus au fait aussi, avec M. Louis Jouvet, des ressources de l'art dramatique, de ses exigences, de ses renouvellements. La sobriété de sa mise en scène (comme on aperçoit l'influence exercée sur cet artiste par les théories de M. Gordon Craig !), l'emploi bien réparti des éclairages, contribuent à la dignité de la représentation. Peut-être eût-on souhaité plus de pompe à son dénouement : l'arrivée de Fortinbras (l'homme d'ordre qui apparaît si souvent à la fin des tragédies de Shakespeare !) les devoirs qu'il rend au prince défunt font attendre un cérémonial majestueux.

⁂

Le second spectacle donné par Mademoiselle Madeleine Renaud, M. Jean-Louis Barrault et leur troupe a été, d'un témoignage unanime, un enchantement. Paris, et tout ce qui passe par Paris ont redécouvert Marivaux au théâtre Marigny, ont été charmés par la clarté, la grâce, l'équilibre classique de la

représentation. *Les Fausses Confidences* offrent, à vrai dire, le caractère de femme le plus aimable qu'ait peint Marivaux. Cette jeune veuve possède le tact, la sensibilité, la pudeur, une tendresse retenue qui en font une créature délicieuse ; également ce qu'il faut de quant à soi, d'autorité pour résister aux injonctions de sa mère et pouvoir, sans déchoir, épouser son intendant. Est-ce à dire que ces qualités composent un personnage facile à rendre ? Certainement pas. Marivaux est le peintre des amours naissantes beaucoup plus que celui des amours accomplies. Or, les disciplines, alors acceptées par l'art dramatique, ont ramassé en une journée la détermination d'Araminte et transformé en coup de foudre un sentiment que la pudeur, les demi-aveux, les surprises de l'amour qui se découvre étendraient à n'en pas douter sur une durée bien plus longue. La comédienne doit créer l'illusion d'une progression lente de ses sentiments, alors qu'elle se laisse séduire avec une rapidité insensée. Voilà qui demande beaucoup d'art. Mademoiselle Mars y fut, paraît-il, incomparable. Un critique de 1830 écrivait : « Il faudra faire disparaître *les Fausses Confidences* de l'affiche, si notre grande comédienne, comme on nous en menaçait dernièrement, se retire du théâtre... » Mademoiselle Mars n'est plus qu'un nom et nous ne saurons jamais comment elle jouait Araminte ; mais nous savons que Mademoiselle Madeleine Renaud vient de recréer le personnage avec une perfection qui nous fait douter qu'on ait jamais pu le mieux interpréter.

Elle est, à vrai dire, par origine et tempérament, une des comédiennes les plus proches de Marivaux. Marivaux est un Parisien, qui avait, connu les hauts et les bas de Paris, apprécié son peuple et éprouvé, durant cette expérience, l'égalité des cœurs devant l'amour. Mademoiselle Madeleine Renaud est, elle aussi, une Parisienne, et si loin qu'elle puisse apercevoir ses ancêtres il n'en est pas qui soient nés au delà de Fontainebleau et de La Ferté-sous-Jouarre. Elle est on ne peut plus une fille de l'Ile de France qui, contemporaine de Marivaux, eût pu, selon les jeux du destin — ou de l'amour — faire bonne figure, héroïne de *la Vie de Marianne*, dans un magasin de lingerie du faubourg Saint-Honoré, ou jeune veuve comme Araminte, dans un salon bourgeois... Son talent de séduction comporte tous les registres de la grâce, y compris celui d'une tendre cruauté — la Jacqueline du *Chandelier* — ou de la ruse — l'Angélique de *Georges Dandin*. Araminte met en valeur le plus séduisant, le plus clair de ces aspects d'un talent.

Tout concourt à rendre le spectacle parfait : l'ensemble de l'interprétation, le décor de M. Brianchon qui est un tableau de peintre dont les vives couleurs jettent leurs reflets sur la comédie et la mise en scène de M. J.-L. Barrault. M. Barrault s'est réservé le rôle de Dubois auquel il donne la vivacité d'un valet italien, preste et complice — agile meneur de jeu. Des « Marivaudistes » intransigeants pourront lui reprocher cet italianisme. Il est vrai que Marivaux fut joué chez les Italiens, faute de l'être par les Comédiens français. Mais cette circonstance n'implique pas que la pièce, tout au moins ce rôle de Dubois, soit inspiré de la comédie italienne. Marivaux mêle les serviteurs aux aventures de leurs maîtres, non comme des comparses astucieux ou des niais, mais comme des êtres de chair, capables de souffrir. Marton, dans *les Fausses Confidences*, souffre pour tout de bon. Devenue amoureuse et gênante, elle reçoit son congé. Elle dit alors avec mélancolie : « — Cette aventure est bien triste pour moi ! » Ce n'est

pas du tout une soubrette à l'italienne (et Mademoiselle Simone Valère l'interprète d'ailleurs dans un sentiment exact et ravissant). Dubois qui l'apparie, est un « grand valet », capable de débrouiller les aventures emmêlées des maîtres et qui n'y aventure pas son cœur. Est-il ce personnage leste, insaisissable, qui apparaît et disparaît derrière les paravents ? Nous ne trancherons pas le débat ; car ce n'est vraiment là qu'un détail ; et Marivaux comme Watteau peut faire penser aux Italiens même lorsque l'amour, gravité soudaine, les écarte de leur légèreté.

Il faut associer la troupe entière de Mademoiselle Madeleine Renaud et de M. Jean-Louis Barrault au succès des spectacles présentés à Marigny ; et nommer pour la représentation d'*Hamlet :* Mesdames Marie-Hélène Dasté, Jacqueline Bouvier, Nadine Alari, MM. Pierre Renoir, Georges Le Roy, André Brunot, Roger Rudel, Gabriel Cattand et pour *les Fausses Confidences* : Madame Marthe Regnier, M. André Brunot et M. Jean Desailly qui, dans l'un et l'autre de ces spectacles, témoigne des dons les plus satisfaisants et d'une jeune ardeur équilibrée par le goût.

Cette troupe se divertit, après *les Fausses Confidences*, en jouant et dansant une pantomine de M. Prévert, sur la musique de Kosma, dont on avait vu quelques scènes dans le film : *Les Enfants du Paradis*. Il ne faut pas y attacher plus d'importance qu'à un divertissement. M. J.-L. Barrault sait bien — il est un Comédien trop accompli pour ne pas le sentir — que l'art du mime n'est qu'un des éléments de l'art du comédien, un langage primitif, celui qui s'adressait aux foules lorsque les mots surprenaient encore leur ignorance.

⁂

M. Laurence Olivier est venu donner pour l'U.N.E.S.C.O. quelques représentations du *Roi Lear* au théâtre des Champs-Elysées. Tout annonçait son succès : le souvenir qu'on gardait les représentations de *Richard III* à la Comédie-Française, l'interprétation extraordinaire qu'il a faite d'Henri V au cinéma, une réputation sans cesse élargie dans les deux Mondes qui le sacrent le plus grand comédien de ce temps.

De fait le succès de ces représentations a été considérable. Des spectateurs qui ne compenaient pas l'anglais y ont pris, malgré cette restriction, un constant intérêt. C'est que les soins de M. Laurence Olivier se voient dans les détails de la mise en scène, une connaissance infaillible de Shakespeare, une décoration qui prend sur le texte la place des enluminures d'un manuscrit, une répartition excellente des éclairages. Une troupe supérieure où trois femmes dans la variété de la plastique et du talent animent étonnamment chacune des scènes où elles paraissent : Pamela Brown qui a joué Ibsen, avant d'aborder Shakespeare, et qui semble devoir être aussi bien douée, en effet, pour les complexités d'une Hedda Gabler que pour la Goneril, du *Roi Lear ;* Margaret Leighton, grande personne souple et sensuelle, Elizabeth de *Richard III* et Regan, du *Roi Lear ;* enfin la douce Cordelia : Joyce Redman que ses compatriotes ont applaudi dans Solveig de *Peer Gynt* et qu'Hollywood a déjà annexée. Un comédien, Alec Guiness, pâle visage sur un corps tenu par des fils, s'est imposé dans le rôle du fou. On ne le quittait pas des yeux, fût-il immobile et muet.

La sûreté de ces choix s'inscrit à l'actif de Laurence Olivier, lui-même

comédien supérieur. Nous n'écrirons pas qu'il est le premier comédien de notre temps, comme on le dit, car nous n'en savons rien, et ces sortes d'hommage sont insipides. C'est un artiste attentif aux plus anciennes traditions du théâtre, et qui n'est pas exempt d'un certain conformisme romantique — que le public redécouvre avec un touchant enthousiasme. Il a joué *Hamlet*, à l'Old Vic. Nous souhaiterions le voir dans le rôle, à Paris, pour le comparer à Jean-Louis Barrault et aussi à son compatriote John Gielgud qui, la dernière saison, a remporté un si grand succès dans *Hamlet* à Haymarket, ainsi que dans *Amour pour Amour*, la pièce ravissante de Congrave.

⁂

Le théâtre de Mademoiselle Agnès Capri a repris pour quelques soirs *Victor ou les Enfants au pouvoir*, qui, il y a dix-huit ans, fit quelque bruit à la Comédie des Champs-Elysées. Le public a mieux supporté, cette fois, la verve amère et caricaturale de M. Roger Vitrac, La pièce se maintient bien plus par une vertu dramatique (les personnages vivent, quoique l'auteur les tue sous le ridicule à chaque instant) que par son agressivité ou son burlesque surréaliste. Je crois que s'il y consentait M. Roger Vitrac après cet « enfant terrible » écrirait *les Parents terribles* tout aussi bien que M. Jean Cocteau. On le souhaite pour sa fortune au Boulevard.

La réalité s'est chargée de telles exagérations, de telles absurdités dans le tragique, que le théâtre le plus effréné ne peut plus nous surprendre. La reprise d'*Ubu-Roi* au Vieux-Colombier (que de souvenirs traditionnels pourtant, et pour tant d'entre nous !) a paru languissante. Ce visage monstrueux de bêtise entêtée, nous l'avons vu s'animer et commander le monde, le précipiter dans la boue, le sang, le désastre. Pour avoir laissé Ubu-Roi prendre la taille du tyran, nous avons connu toutes les misères. Après cette expérience, les côtelettes de « raston » du père Ubu, sa pompe à Phynance et ses armées perdues nous semblent un jeu d'enfants. Ce qu'à l'origine ce fut en effet.

⁂

Il faudrait encore vous parler des pièces de M. J.-P. Sartre et de la nouvelle pièce de M. Salacrou. Ce sera pour une autre chronique. La personne respectueuse installée au Théâtre Antoine connaît assez de curiosités pour attendre. Elle ne va pas renoncer demain à ses succès.

Saluons d'un mot où nous mettons un émoi sincère, la disparition de Falconetti. Elle est morte, loin de Paris dont elle avait jadis animé les soirs, du talent le plus nerveux et le plus riche. Elle sut être Jeanne d'Arc, mieux qu'aucune autre au cinéma ; et dans *la Vie d'une Femme* de M. Saint-Georges de Bouhelier elle avait montré le naturel le plus simple et le plus humain. Elle pouvait jouer *Lorenzaccio* ou une comédie légère au Boulevard ; elle s'y montrait personnelle, imprévue, jamais indifférente. Que lui a-t-il manqué pour que ce nom de Falconetti, fait pour la gloire en porte le rayon à présent qu'elle n'est plus ? Un équilibre, une assiduité, un prudent attachement. N'importe, elle laisse un souvenir non banal...

GÉRARD BAUER.

# LES LIVRES D'HISTOIRE

Il est possible, et même probable, que l'Extrême-Orient devienne bientôt le centre de gravité du monde. Les Français sont mal préparés à cette éventualité, car ils ignorent à peu près tout des nations asiatiques, de leur passé, de leur situation politique et économique. Pourtant il n'y a guère plus d'un siècle que l'Asie s'est intégrée dans l'histoire universelle et, si l'on s'en tient aux grandes lignes, la question d'Extrême-Orient est infiniment plus simple que celle de l'unité européenne ou que la question d'Orient.

M. Pierre Renouvin, de l'Institut, historien grave mais non pas austère, vient au secours de notre commune ignorance par un livre dense de 450 pages grand format, intitulé *La Question d'Extrême-Orient* 1840-1940 (Hachette). Déroulant sur trois fronts parallèles l'histoire de trois peuples : Japon, Chine, Indo-Chine (celle-ci comprenant, avec l'Union Indochinoise, le Siam et la Birmanie), M. Pierre Renouvin brasse une matière considérable et réussit à demeurer clair, et même incisif, sans négliger aucun des événements de quelque importance qui jalonnent l'évolution de ces nations. En gros, elles ont suivi la même courbe : d'abord opposition à la pénétration des Occidentaux ; ensuite accueil — réservé chez les Chinois et les Indo-Chinois, délibéré chez les Japonais — à la civilisation matérielle de l'Occident ; enfin, aspiration, après assimilation de cette culture, à rejeter hors de l'Asie les éléments étrangers à la race jaune. Mais sur cette courbe, que d'arabesques compliquées, que de fioritures sanglantes ! Les plus étranges et, pour nous, les plus déconcertantes, sont à coup sûr celles qu'a tracées le Japon. Plus hermétiquement clos que tout autre peuple jusqu'en 1840, bouillonnant dans ses îles féodales, le Japon, après 1850, se métamorphose soudain, comme si le commodore américain Perry, en prenant terre dans la baie de Yeddo, le 8 juillet 1853, l'avait touché d'une baguette magique. L'unité nationale se fait autour du Mikado, depuis longtemps relégué par le Shôgoun en des palais pontificaux ; un peuple de paysans et de pêcheurs s'industrialise et se militarise à outrance ; les grands feudataires s'effacent, au moins en apparence, devant une Constitution à l'occidentale. Et voici le Japon, à l'exemple de ses inspirateurs, lancé dans une politique d'expansion, affirmant, en 1900, que ses droits sur la Chine sont, pour le moins, aussi grands que ceux de la Russie ou de la Grande-Bretagne, affermissant son prestige en battant, en 1904, la Russie, s'avançant, en 1918, dans le Pacifique, mûrissant alors le rêve d'unifier, autour de lui, l'Asie, et, avec elle, de conquérir l'hégémonie mondiale... Son effondrement, en 1945, brise pour longtemps l'essor nippon, mais il ne résout point la question de l'Extrême-Orient ; les problèmes qui se posent demeurent aussi aigus, plus aigus peut-être, que ceux qui faisaient pâlir les diplomates

avant la guerre. Les dernières pages du livre de M. Renouvin, en un raccourci impressionnant, nous les présentent, pressants, inéluctables, tragiques. Ne serait-ce que pour son chapitre final, *La question d'Extrême-Orient* vaut d'être lu par ceux qui ne s'abandonnent pas à un fatalisme léger.

***

Correspondant de guerre français à l'armée russe, M. Ludovic Naudeau fut fait prisonnier par les Japonais en mars 1905 après la bataille de Moukden ; puis interné jusqu'à la paix russo-japonaise. C'est dire que son expérience de l'Extrême-Orient l'incline à regarder d'un peu haut les spécialistes de la politique extérieure, qui, au fond de leurs bureaux, vaticinent en usant d'atlas et de dépêches d'agences : il les comparerait volontiers aux cartomanciennes prédisant l'avenir à l'aide du marc de café ou des taches d'encre. Le livre qu'il vient de publier : *Le Japon, son crime et son châtiment* (Flammarion) présente donc un intérêt particulier. L'élément proprement historique y tient une place limitée ; M. Ludovic Naudeau s'attache plutôt à éclairer les événements du passé et à permettre de pressentir le futur. Mais pour bien comprendre les Japonais il nous faudrait préalablement nous refaire nous-mêmes, corps et âmes. Quelques exemples : nous concevons difficilement que les militaires et le militarisme ne soient pas liés au conservatisme social et ne s'appuient, plus ou moins, sur les possédants qui trouvent en eux des forces capables de défendre ou d'accroître leurs biens. Or, au Japon, il n'en est rien ; les mouvements démocratiques qui s'y sont parfois dessinés ont eu pour soutien les plus vastes trusts connus dans le monde, de sorte que, là-bas, ce sont les supercapitalistes qui ont fait figure de démocrates. L'armée, sortie presque tout entière du peuple, a violemment réagi contre ces magnats et leurs agents au Parlement, leur a arraché les leviers de commande, et a lancé la nation dans des aventures désastreuses.

Autre exemple : on pense communément que l'âme nippone est profondément religieuse, que le shintoïsme inspire toutes les pensées, tous les actes des Japonais, et que le Mikado descendant de la déesse du Soleil, leur apparaît véritablement comme un Dieu. Sans doute mais, remarque M. Ludovic Naudeau, pendant des siècles le shintoïsme et le Mikado furent rejetés à l'arrière-plan pour recouvrer brusquement une faveur et un culte fervents. Quelle singulière religion qu'une religion à éclipses, quel dieu étrange qu'un dieu abandonné, puis recherché comme une valeur boursière !

Et tant d'autres « mystères » ! L'incroyable résistance du Japonais à la souffrance vient-elle de son énergie intérieure ou de son insensibilité physique ? Ces volontaires de la mort, armes redoutables qui n'ont été surclassées que par la bombe atomique, à quelle conception de l'honneur, du devoir, de la vie et de la mort obéissent-ils exactement ? Comment se fait-il que ces stoïciens fanatiques se troublent et s'abandonnent, comme des enfants, devant les épreuves morales ; qu'ils craignent le ridicule plus que le feu d'une mitrailleuse ? Et cette prolifération, telle qu'elle pose déjà au vainqueur un problème dont on n'aperçoit pas de solution humaine, est-elle susceptible, ou non, d'être refrénée ?

M. Ludovic Naudeau ne répond pas catégoriquement à ces questions,

dont plusieurs ont un caractère angoissant, mais c'est déjà beaucoup que de les poser, en les fondant sur la connaissance de l'histoire et sur l'expérience personnelle.

⁂

Il est bizarre, voire affligeant que des « importants » à qui la Justice, même exceptionnelle, n'a rien à reprocher, soient obligés, pour s'exprimer, de recourir à des publications semi-clandestines ; que M. Georges Bonnet, ambassadeur de France, ancien ministre des Affaires Etrangères, qui dirigea notre diplomatie de 1938 à 1940, doive nous envoyer de Suisse son livre apologétique : *De Washington au Quai d'Orsay* (Les Editions du Cheval ailé, Genève). Notre esprit critique serait-il donc affaibli au point de redouter la recherche de la vérité ? Extrayant de dossiers — sauvés à grand'peine — des documents parfaitement authentiques, M. Gorges Bonnet, dans ce premier volume, fait l'historique des événements qui ont abouti à Munich : c'est son droit et même son devoir. L'exposé baigne dans une méritoire sérénité. A peine si le grand « munichois » décoche quelques traits ironiques à ceux qui en octobre 1938 souscrivirent des adresses enthousiastes aux signataires de l'accord et se révèlent aujourd'hui férocement antimunichois.

Au regard de juges équitables, cette histoire, lamentable, hélas ! est simple, trop simple. Dès le printemps 1938, nul ne doute, dans les chancelleries et les états-majors, que Hitler s'apprête à coiffer la Tchéco-Slovaquie et qu'il accepte délibérément les risques d'une guerre mondiale. La France est liée à Prague par un traité formel qui l'engage aux côtés de la Tchéco-Slovaquie si celle-ci est victime d'une agression, mais la France est seule. La Grande-Bretagne n'est aucunement liée ; l'U.R.S.S. ne peut intervenir qu'en faisant passer ses troupes à travers la Roumanie et la Pologne, qui refusent nettement. Se raidir dans une attitude intransigeante équivaudrait pour Prague à un suicide et pour Paris à un geste sans espoir. Car — et c'est le centre douloureux du problème — le réarmement de l'Allemagne a commencé *deux ans* avant celui de la France et notre retard est déjà considérable. En mettant les choses au mieux, la Grande-Bretagne pourrait nous soutenir avec « deux divisions et une centaine d'avions ». Chercher un compromis, négocier avec un adversaire sans scrupules et sans foi, gagner du temps, n'a rien d'héroïque, mais c'est la sagesse. Et voilà, d'après la thèse de M. Bonnet, Munich, Munich que l'on considère à présent comme une capitulation honteuse de la part des Alliés, mais qui fut tenu pour un échec moral par Hitler lui-même, furieux de rengainer pour un temps sa massue.

Quoiqu'on en puisse penser, était-il nécessaire qu'un ministre français, pour imprimer ces choses, fît gémir les presses d'une nation neutre, et que son livre ne pénétrât dans le pays de la liberté que sous le manteau ?

⁂

De la haute politique descendons sur les champs de bataille. M. Georges Gaudy, dans l'espoir tenace de revanches futures, quitta la France fin 1940, et reprit du service comme capitaine au 4e régiment de tirailleurs marocains, qui fermentait du côté de Taza. Il lui fallut attendre *trois ans*, jusqu'en novembre 1943, pour une rencontre avec l'ennemi, à laquelle il avait tout

sacrifié. La cruelle et magnifique campagne d'Italie fut sa récompense ; dans un livre sobre et captivant : *Combats libérateurs* (Lardanchet) il nous dit aujourd'hui ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu. Son témoignage a du poids. Il juge les faits avec une optique assez différente de la nôtre ; en deçà des Pyrénées, la vérité ne fut pas la même qu'en deçà de l'Atlas. En outre, son récit n'est point qu'un journal de marche. M. Georges Gaudy est doué d'une sensibilité et d'une plume qui en font un observateur pénétrant et un écrivain de qualité.

***

Aux approches de la septantaine, M. André Siegfried montre, dirait un sportif, une forme splendide ; l'évocation de sa vie antérieure n'a donc rien de commun avec une retraite littéraire. Le tome I de *Mes souvenirs de la IIIe République* (Editions du Grand Siècle) est d'ailleurs consacré à Jules Siegfried, son père, grand bourgeois libéral, qui unit, dans une généreuse synthèse, le capitalisme fécond et le progrès social. L'ouvrage constitue à la fois un document de choix sur un monde déjà disparu, et un enseignement magistral sur le mécanisme de la société contemporaine. Entre ces pages, toutes pleines d'intérêt, il serait difficile de marquer une préférence : le tableau pittoresque d'un séjour de Gambetta au Havre, chez Jules Siegfried, ne le cède nullement à l'analyse, si fine, des raisons qui poussent l'homme d'action à conquérir, ou à reconquérir, le pouvoir politique. Le livre est vraiment une « expérience qui vaut pour tous les cas » — c'est ainsi que mon savant maître Bourguet traduisait la célèbre formule de Thucydide : « ktêma eis aei ».

PIERRE AUDIAT.

*Le Directeur-Gérant :* MARCEL THIEBAUT

*(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard et Claude Tolmer.)*

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS. — 10343-12-46

# CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

## ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

La traduction française des œuvres complètes de Henrik Ibsen est achevée en seize gros volumes. Elle est accompagnée d'une trentaine d'amples notices historiques et biographiques, où le traducteur s'est efforcé de donner non seulement une vie de l'auteur, mais tous les renseignements utiles pour la situer dans son milieu. C'est ainsi qu'une introduction décrit la Norvège politique, sociale et littéraire, telle qu'elle était au milieu du siècle dernier, lors des débuts si difficiles d'Ibsen, jeune apprenti pharmacien. Bien que l'on commence à connaître la Norvège d'aujourd'hui, celle de ce temps-là reste à peu près inconnue en France; l'introduction comble cette lacune et permet de comprendre les circuits d'Ibsen à la recherche de sa forme.

Par contre, on ne trouvera pas dans les notices d'appréciations sur le mérite littéraire des œuvres, ni même d'interprétations de leur portée, du sens qu'il voulait leur donner. Le traducteur n'a pas cherché à formuler la philosophie d'Ibsen. Il sait, et il dit qu'Ibsen a voulu exprimer des idées. Il cite et il souligne les passages des lettres et des discours où Ibsen l'a parfois affirmé, mais il n'a pas estimé que ce fût son rôle d'exposer la pensée d'Ibsen. Il paraît s'être volontairement restreint à donner les textes et les faits qui peuvent servir à la connaître. Il a soigneusement indiqué les rares lectures philosophiques d'Ibsen, son admiration pour le hégélien Johan Ludvig Heiberg, le peu de cas qu'il fait de Kierkegaard, avec qui, pourtant, il avait des traits communs, son assiduité à lire la Bible, ce qui n'empêchait pas son incrédulité. Il a montré sa désaffection assez rapide à l'égard de *Brand*, et, au contraire, l'importance qu'il a longtemps attribuée à *Empereur et Galiléen*, ce qui est évidemment essentiel pour juger de l'évolution de ses idées. Mais il a laissé à d'autres le soin de tirer de tout cela un système.

Je crois que cela était sage, car s'il avait des idées, et y tenait, et voulait les répandre, elles n'ont jamais formé un corps de doctrine, elles ont varié; il était conscient de n'être pas philosophe, et ne craignait pas de se contredire. Il ne voulait être que « poète », et, bien qu'il semble avoir mis parfois les penseurs au-dessus des poètes, il estimait que ceux-ci auraient tort de cultiver la philosophie.

Il était habitué, surtout après *Brand*, à voir la critique et le public discuter les idées que l'on supposait exprimées dans ses pièces, et parler à peine de leur valeur dramatique. Il en était d'autant plus agacé que les idées qu'on lui prêtait étaient le plus souvent d'une haute fantaisie. Et il protestait, disant : Je suis seulement poète, et c'est comme tel que je dois être jugé! On ne concevait guère la littérature, en Norvège, que comme expression d'idées. La doctrine de « l'art pour l'art était inconnue ». Ibsen fut le premier à l'énoncer. Il est vrai que cette question philosophique le concernait personnellement. Elle l'a occupé toute sa vie. Pris entre son désir d'action et sa conscience d'être artiste avant tout, il semble avoir beaucoup varié, pour rester, en définitive, hésitant.

En dépit de ses apparences parfois si tranchantes, ce n'est pas chez lui, en somme, que l'on peut trouver une solution aux problèmes qu'il soulève. Il l'a dit lui-même dans un de ses poèmes :

J'interroge surtout, répondre est peu mon [fait.

C'est pourquoi il convient de conter la vie d'Ibsen et d'étudier son caractère. On éprouve beaucoup moins le besoin d'étudier la personne d'un philosophe, car sa doctrine forme un tout qui s'est, pour ainsi dire, détaché de lui. L'œuvre d'Ibsen fait corps avec lui-même, et l'homme explique l'œuvre. Les historiens de littérature norvégiens ont fouillé sa vie, surtout le professeur Halvdan Koht, qui a publié sa correspondance, ses œuvres posthumes et une biographie détaillée. Sans ces travaux préalables, M. la Chesnais n'aurait guère pu songer à encadrer les œuvres d'Ibsen dans des notices aussi développées.

Il ne s'est pas contenté toutefois d'adapter à l'usage du public français le résultat des recherches norvégiennes. Il est remonté aux sources à son tour, et il lui est même arrivé de recueillir des faits qui avaient échappé à ses prédécesseurs, comme, par exemple, les leçons qu'il a données à l'école du dimanche fondée par les associations ouvrières en 1850. Il a personnellement connu la plupart des personnages dont il parle, à commencer par Ibsen lui-même, et il a visité à peu près tous les lieux, au moins en Norvège, où des souvenirs pouvaient être recueillis, notamment ceux qui lui ont fourni le décor de *Brand*, et où l'on se rappelait encore son passage.

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite)*

On sait qu'Ibsen n'a pas été précisément bien accueilli en France. Il ne l'a d'ailleurs été, on peut dire, nulle part, pour commencer, pas même en Norvège, où il a dû attendre jusqu'à *Brand* son premier franc succès, et c'était sa dixième pièce. Il avait 38 ans, et avait mené jusqu'alors une vie misérable. Cela indique une forte vocation et une belle ténacité. En dehors de ses drames, il n'a jamais écrit que des poèmes, pas très nombreux. Après *Brand*, qui répandit son nom dans les trois pays scandinaves son public s'est progressivement élargi jusqu'à devenir universel, et sa gloire a grandement contribué à révéler la Norvège à un monde qui était habitué à la considérer comme une sorte d'annexe de la Suède. Les Norvégiens, flattés, et reconnaissants du service ainsi rendu, ont fini par s'accorder pour rendre un plein hommage à leur grand homme.

Cependant, si sincère que soit leur admiration pour Ibsen comme poète et dramaturge, ils prisent peu sa personne. En ses dernières années, il était devenu, aux yeux de ses compatriotes, un personnage légendaire un peu ridicule. Sa tenue solennelle, sa démarche lente, sa manière rogue d'écarter les importuns, lui avaient fait la réputation d'un monsieur insociable, prétentieux et dénué d'élégance. Les anecdotes qui couraient sur son compte étaient sans bienveillance. Et la légende avait passé la frontière. Les études norvégiennes n'ont pas subi, bien entendu, l'influence de cette légende, qui va s'atténuant. Et dans les notices du traducteur, on croit deviner plutôt, malgré le souci d'objectivité, une sympathie personnelle pour l'auteur.

Quant à la traduction, elle a été souvent louée à mesure que les volumes paraissaient, maint acteur et maint directeur de théâtre a regretté de ne pas pouvoir en disposer parce que les droits de représentation sont réservés aux traductions Prozor. Le même regret a été récemment exprimé dans la presse d'Oslo.

La supériorité des traductions de M. la Chesnais est surtout sensible dans les drames en vers, *Brand* et *Peer Gynt*, où il s'est efforcé, tout en renonçant à la rime, de conserver au moins le rythme du vers norvégien, sans rien sacrifier de la littéralité du sens. *Brand*, avec ses vers courts, tantôt iambiques, tantôt trochaïques, est un curieux exemple de prosodie française nouvelle.

P. G.


ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

TERRE PROMISE

ROMAN

Un volume **150** francs

FLAMMARION

# ÉDITIONS ALBIN MICHEL

★

*VIENT DE PARAITRE*

ROMANS

Doussia Ergaz

**LES FAVEURS DU CIEL**

5 voix au Femina

Un vol. in-16 de 336 p. ..... 150 fr.

★

Elisabeth Porquerol

**LE FOURBI ARABE**

Un vol. in-8° de 336 p. ..... 180 fr.

★

Jean Caubet

**PRIÈRE A LA ROSÉE**

Un vol. in-16 de 240 p. ..... 135 fr.

★

Jean Seven

**OMBRES SUR LE MUR**

Un vol. in-16 de 280 p. ..... 150 fr.

★

Ethel Vance

**ÉVASION**

(ESCAPE)

Traduit de l'anglais par MAURICE RÉMON

Un vol. in-8° de 408 p. ..... 180 fr.

# ÉDITIONS ALBIN MICHEL

★

*VIENT DE PARAITRE*

ESSAIS

Chamine

**LA CONJURATION D'ALGER**

Un vol. in-8° de 448 p. ..... 210 fr.

★

Georges Grappe

**SAVOIR COLLECTIONNER**

Un vol. in-32 de 128 p. ..... 60 fr.

★

Général J. Hébrard

**25 ANNÉES D'AVIATION MILITAIRE**

La Genèse du Drame aérien de 1940

Un vol. in-8° de 296 p., ill..... 450 fr.

★

*" PAGES CATHOLIQUES "*

P. L. BOUYER

**SAINT PHILIPPE NÉRI**

Un vol. in-16 de 64 p..... 24 fr.

F. M. BRAUN, O. P.

**LES ORIGINES DE LA MESSE**

Un vol. in-16 de 48 p..... 18 fr.

P. TH. DEMAN

**LA SPIRITUALITÉ DE LA MESSE**

Un vol. in-16 de 48 p..... 18 fr.